Le Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS FRANCO-CANADIENS DU CANADA CENTRAL.

Deuxieme Annee. Ottawa, (H.C.) Jeudi matin, 7 Aout 1862. No. XIX.

Cartes d'Affaires.

Mlle. S. Harrigan,

MODISTE

DE

PREMIERE CLASSE.

Tient des

Chapeaux d'été,

Habillements d'Enfants,

Garnitures,

Manteaux, etc. etc

MAISON AUMOND, RUE SUSSEX,

Vis-à-vis la Rue York,

OTTAWA

Le Dr. Darion.

RUE CLARENCE

TOUT PRÈS DE LA

Rue Dalhousie.

A quelques pas du Marché,

OTTAWA.

RESTAURANT LAFONTAINE

ON trouve en arriere de ce Restaurant UNE CHAMBRE DE TOILETTE ou des BARBIERS de PREMIERE CLASSE sont toujours prêts à faire la barbe à tous ceux qui désirent se faire raser suivant l'art.

MM. Fontaine invitent donc de nouveau le public à venir visiter leur établissement. Ils désirent avant tout prouver qu'ils sont capables de satisfaire les plus exigents.

Ottawa, 30 mai 1862.

J.-B. PARENT

Hotellier

RUE DE L'EGLIE

Près de la Cathédrale.

LE PROPRIÉTAIRE de cet établissement peut assurer au public que rien ne sera épargné pour soutenir la réputation déjà établie de sa maison, et la mettre sur un pied à pouvoir offrir tout le comfort désirable.

Il sollicite le patronage de ses compatriotes en particulier et du public en général.

Ottawa, 15 mai 1862.

HOTEL DE JONES,

RUE STATE

(Pres de la Seymour House)

OGDENSBURGH N. Y.

WILLIAM JONES,

Proprietaire.

☞Cette maison a été récemment rétablie dans le style moderne et est maintenant ouverte au public dont le patronage est respectueusement demandé.

Ottawa, 10 Juillet 1862.

PHOTOGRAPHIE!!

MLLE. LOCKWOOD.

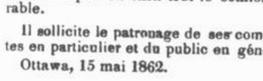
RUE SPARKS

Dont le nom est bien connu comme Artiste dans l'art de l'**AMBROTYPE**, et de la **PHOTOGRAPHIE**. Continue ses travaux comme par le passé.

Ses ouvrages seront exécutés à la satistaction générale et dans les derniers goûts. Ambrotypes sur **VERRE**, sur **PAPIER** et sur **TOILE**, toute grandeur, depuis la grandeur naturel le jusqu'à un portrait pour épinglette ou bague. Photographie de toute grandeur, pour Albums et autres.

PRIX TRES MODERES

Ottawa, 12 Juin 1862.



Chemin de Fer d'Ottawa et de

PRESCOTT.

Reduction de Prix.

Depuis le 1er de Mai le prix de passage par les chemins de fer d'Ottawa, Prescott, et le Grand Tronc est réduit aux taux d'été comme suit:

D'Ottawa à Québec,—1ère Classe . . $7.
" à " 2nd " . . 4.
" à Montréal, 1ère " . . 4.
" à " 2nd " . . 2.

JNO. R. WHITE,
Secrétaire.

Ottawa 8 Mai 1862.

Litterature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

(*Pour le Courrier d'Ottawa.*)

REDEMPTION.

Sur les côtes du Lancashire, non loin de Lancastre, en vue de la baie de Morecambe, s'élève un manoir que les siècles et l'incurie ont dégradé. Le style de cette construction est celui qui florissait au temps d'Elizabeth, briques grises relevés par des assises de pierre de taille jadis blanches, aujourd'hui noircies par le temps.

Le bâtiment, de forme triangulaire est percé sur chaque face de douze fenêtres au rez du sol, au premier étage et sous les combles. Une tour crénelée s'élève à chaque angle, et celle du côté de la mer domine le reste des constructions

La cour extérieure est vaste et enherbée. Des bâtiments la bordent parallèlement sur les côtés, sans cependant rejoindre le château.

Ces bâtiments contrastent singulièrement par leur bonne mine, avec le noble logis délabré, dont cependant ils semblent les communs. Tandis que le vieux manoir est abandonné aux ravages du temps et à la bise du vent de la mer qui l'ébranle, les communs, bien conservés, bien peints, bien écurés, se dressent soiides, et reluisent comme un penny tout frais sorti du Mint Royal.

Les communs de droite, augmentés de batiments neufs construits dans d'anciens potagers, sont devenus un *home farm* des mieux entendus.

C'est maître Runscold, l'ancien filateur de coton de Lancastre, qui exploite cette ferme modèle créée par ses soins.

Derrière un jardind'agrément dessiné à la dernière mode anglaise, s'étend un petit pare, séparé par une forte haie du grand parc du château délaissé comme les appartements. Le bâtiment qui fait face au cottage est plus propre encore, plus coquet surtout et plus spacieux. On sent régner ici une volonté de femme ou plutôt de jeune fille, une volonté que tout s'efforce à satisfaire. La nature elle-même semble y concourir, et les pariétaires grimpent à l'envi jusqu'aux fenêtres pour les encadrer amoureusement et baiser les lèvres de la jeune fille quand, imprudente, elle regarde entrer M. Richard Taylord.

Derrière cette maison est un verger, un jardin anglais, et, après le jardin un petit parc aussi séparé du grand parc par une haie vive.

L'ameublement de la maison est simple, mais bien entendu. Il fallait qu'il en fût ainsi: Agnès, faible plante sans autre soutien qu'un tuteur étranger, le bon M. Runscold; sans autre confidente de ses sensations que sa nursy mistress Lahrah avait grand besoin de tout cela pour se développer et grandir.

Aujourd'hui c'est une belle fille de dix-huit ans, au type anglais assez pur, quoique un peu contrarié par des cheveux du plus beau noir. Les yeux sont doux et bleus, son petit nez droit est un peu relevé à l'extrémité, ses narines étroites sont roses comme ses fines oreilles à demi cachées sous ses bandeaux: sa bouche est petite, ses lèvres sans épaisseurs et son menton un peu saillant, troué d'une gentile fossette; son col un peu long et ployé en avant comme chez la femme de race dans tous les pays.

A qui donc Agnès a-t-elle emprunté la noblesse de ses traits et de sa tournure? Qui lui a donné le jour? On ne le sait. Qui lui enseigne si parfaitement l'harmonie des couleurs dans ses vêtements et dans les colifichets qui les parent? Certes ce n'est pas ce bon M. Runscold, et quand à mistress Lahrah, c'est assurement une vigilente duègne et des plus savantes, mais sa science des langues et des arts d'agrément ne lui a pas donné l'intelligence de la toilette. La chère dame s'habille en véritable anglaise. La jeune Miss n'a guère pu prendre au dehors de ces leçons de coquetterie que les femmes saisissent avec une si remarquable promptitude, car sauf le jour du dimanche pour assister au service divin, Agnès ne passe jamais le seuil de la maison.

Si retirée que soit sa vie, si régulière que soit son existence, la jeune fille n'a pas quant à présent, songé à la trouver désagréable. Elevée dans cette demeure, elle n'a point entrevu d'autre destinée que celle de passer ses jours entre sa gouvernante et M. Runscold dans sa petite maison à volets verts.... A moins cependant que Richard Taylord.... Mais c'est folie d'y penser

M. Runscold, en abandonnant sa filature de coton pour les travaux de la culture, n'avait point absolument dit adieu aux affaires industrielles. Il avait toujours, dans la maison que ses associés géraient, une part importante, et son nom continuait de briller en lettres d'or au dessus de la porte principale de la filature, à Lancastre. Depuis quelques années, il avait confié la gérance principale de cette maison à Richard Taylord, son neveu, qui, au sortir de l'Université, où il était entré par la générosité de son oncle, était venu de lui-même offrir ses services en témoignage de sa reconnaissance.

A la Noël de 18.. Richard avait vingt sept ans.... C'était une nature assez médiocrement positive, peu faite, il faut l'avouer, pour les affaires de l'industrie. Plus poëte qu'usinier, Richard, à entendre son oncle, dirigeait très habilement la filature. Toutes choses allaient d'elles-mêmes dans cette maison, merveilleusement établie par M. Runscold. Il fallait pour ne pas la laisser déchoir, exercer une simple surveillance, et les mœurs douces de Richard s'accommodaient à merveille du rôle qu'il avait à jouer.

Les associés, plus actifs, avaient introduit les quelques perfectionnements apportés à l'art du filateur depuis quelques années. Richard les avait laissés faire. C'étaient gens trop habiles pour se tromper, et Richard était trop indifférent à ces choses pour s'opposer à aucune.

Le jeune homme venait souvent à la maison de son oncle. Le samedi soir, quand les bobines fatiguées d'un labeur de huit jours retrouvaient pour quarante-huit heures, le repos hebdomadaire, Richard montait son fin trotteur anglais, et pour lui s'ouvrait la grande porte du château.

C'était le seul cavalier qui franchit ce seuil respecté; son cheval était le seul cheval de luxe qui, depuis dix ans, eût foulé le gazon naturel poussé dans la cour seigneuriale.

Richard, quoiqu'en dit son bon oncle, avait habitué Jack, le jardinier, à lui ouvrir la porte d'honneur dès qu'à l'extrémité de l'avenue il avertissait de son arrivée par les claquements de son fouet.

Le cheval, effrayé de ce bruit, entrait impétueux et habilement rassemblé dans la grande cour; Richard aimait cela. Il lui semblait être un de ces gentilshommes qui jadis secouaient la poussière de leurs bottes évasées sur ce seuil aujourd'hui couvert de moisissure.

A ce moment, la physionomie calme de Richard s'animait, son œil brillait d'un éclat inaccoutumé, sa taille se redressait; il se sentait supérieur à lui-même. Peut-être l'était-il en effet. Au contact des grandes choses, l'âme s'annoblit; à l'évocation des grandes époques on sent renaitre autour de soi la majesté des temps disparus.

D'ailleurs, pensait Richard. quelle manie est celle de mon bon oncle de négliger ainsi une partie de ses richesses! Ce château magnifique ne serait-il pas, habilement réparé, une habitation mille fois préferable à ce mesquin bâtiment de ferme? L'un autant que l'autre appartient à mon oncle: pourquoi de deux jouissances préférer la moins grande?

Longtemps le jeune homme ne put résoudre ce problème- Quand il eut vingt-cinq aus, c'est-à-dire quand il commença à juger les hommes avec hardisse, il se dit que son bonhomme d'oncle craignait de se sentir amoindri par le vaste cadre de ces appartements faits pour des géants plutôt que pour des hommes; qu'il serait mal à l'aise dans cet édifice où sa vie serait disproportionnée; qu'enfin, peut-être il jalousait la grandeur de ses lieux, et que l'abandon où il les laissait était un sacrifice fait par son égoisme sur l'autel de son orgueil.

Dans ces derniers temps il avait jugé les choses tout différemment, et une découverte qu'il avait faite avait éteint la joie de son visage et calmé la chaleureuse reconnaissance de son cœur.

Aussi, le 24 Dec.18. . . quand vint le soir, Richard hésita-t-il longtemps à se rendre à la ferme, irrité qu'il était contre son oncle. Cependant il avait cédé à l'invitation particulièrement pressante que M. Runscold lui avait adressée ce jour là.

Quand Richard, s'engageant dans la grande avenue du château, se trouva en face du vieil édifice, élevant sa masse noire en ruine au-delà de la muraille à balustres où s'ouvre la grande porte, il ne fut pas pen surpris de voir les fenêtres du castel, éteintes depuis plus de vingt ans, briller de l'éclat des flambeaux.

Richard se souvenait vaguement de les avoir vues ainsi jadis, mais il y avait si longtemps qu'il croyait que jusqu'au jour où lui-même y règnerait en maître, elles resteraient sombres et fermées.

Un instant après, Richard, pour la première fois de sa vie, franchissait le seuil du château. Malgré le soin qu'on avait pris d'approprier un peu le vieux batiment, les flétrisures de vingt.années d'oubli et de nombre d'autres années de négligence indigente étaient restées profondes et presque ineffacables.

Des torches éclairaient l'immense escalier. Devant Richard, le long du mur, un domestique montait. Au premier étage, le valet souleva une portière humide, et Richard fut introduit dans une première salle.

Il faisait cette nuit-là un froid piquant, et la lune dans son plein versait d'un ciel sans nuages ses rayons immaculés sur le vieux manoir qu'elle bleuissait. A la lueur d'un candélabre chargé de quelques bougies dont la lumière se perdait dans cette vaste salle, mais surtout au reflet de ces rayons lumineux, les portraits enfumés qui garnissaient les panneaux tout autour prenaient des aspects sinistres qui éveillèrent une certaine crainte dans l'âme ordinairement courageuse du jeune gentleman. Quelques touches éclatantes décelaient des armures sur la poitrine, les bras et les cuisses de ces guerriers, dont la figure seule se laissait voir dans la nuit mal éclairée; ou bien c'était la cassure miroitante d'une robe de soie, ou la blanche pâleur d'une perruque poudrée.

Le parquet pourri gémissait sous les pieds du jeune homme. s'effondrant même un peu et se prêtant à l'envie de défaillir que donnait à Richard sa témérité profane. Lui qui avait tant de fois souhaiter de visiter ces salons délaissés, s'indignait aujourd'hui de son audace.

Deux portes ouvraient sur la salle suivante; le valet souleva une portière en lambeaux, et annonça M. Richard Taylord.

Les ondes sonores, répercutées de salle en salle, répétèrent plus de dix fois la dernière syllable lord. Richard frissonna.

Le grand salon, ancienne grande salle seigneuriale, était éclairé par douze bougies et par la flamme du vaste foyer où des arbres entiers brûlaient sur de grands chenets en fer poli.

Là encore étaient des portraits en pied, mais dans des costumes moins anciens, modernes, presque contemporains.

Ce grand salon était meublé dans le style de la fin du siècle dernier, ces meubles pleins d'une dignité un peu roide, comme les nobles personnes qui les avaient fait ajuster, étaient disjoints de tous côtés. Comme le château, ils tremblaient, murmuraient, et ne s'écroulaient pas. Ce tremblement, ce frémissement, ce murmure de la nature inerte concertaient et formaient un flot d'harmonie semblant s'échapper dans le lointain d'un instrument mystérieux.

Dans cette grande chambre, l'effet étrange se produisait particulièrement; un bahut élevé, avec ses cuivres disjoints, profitait de la liberté qu'on lui laissait pour faire sa partie dans ce concert, comme s'il fut complice dans ces jouissances aériennes qui dansent sur les toits et frappent aux vitres en cadence pendant les nuits tempêtueuses.

Tandis que dans une autre salle s'apprêtait le souper de Noël, les convives devisaient dans le grand salon.

Quand le nom de Richard fut lancé par le valet, les voix qui parlaient à petit bruit, comme dans la crainte de réveiller l'indiscret écho, éteignirent leur murmure, et tous les yeux se dirigèrent du côté du nouvel arrivant.

Les convives, eux n'étaient pas faits pour jeter l'épouvante, même en une âme timide. On ne retrouvait point dans leurs traits quelque chose du type impitoyablement noble des Fitz Willis accrochés aux murailles. C'étaient de bonnes grosses têtes rougeaudes, aux lignes épaisses, aux favoris épais et à l'intelligence un peu épaisse aussi, quant à ce qui ne touchait pas à l'industrie des cotons. C'étaient les sociétaires de la maison Runscold.

En les reconnaissant, Richard se sentit rassuré. Toutefois, quoiqu'il fut naturel qu'il trouvât ces braves gens, réunis chez son oncle, comme à toutes les Noëls, leur présence dans le salon du château lui sembla incongrue au possible. Nous avons dit en commençant, que Richard était, en somme, beaucoup plus poëte qu'il n'était usinier.

Au coin du foyer. en face du siège où M. Runscold reposait son torse imposant, un siége était demeuré vide, où l'oncle invita le neveu à venir s'asseoir, sous le manteau de la cheminée.

L'oncle de Richard avait, ce soir-là, la mine toute autre qu'à l'ordinaire. Sa physionomie trahissait, relativement à son neveu, des pensées au tour ironique qui déplurent immédiatement au jeune homme, dont le visage, fort assombri, s'assombrissait plus encore.

Après quelques instants pendant lesquels tous les yeux fixés sur les longues et fortes bûches du foyer semblaient suivre les caprices de la flamme, et s'intéresser à la complainte que chantait l'humidité chassée des troncs noueux, l'oncle Runscold prit la parole:

—Neveu Richard, dit-il, voilà une belle nuit de Noël qui s'apprête, pour moi surtout, Richard, et pour vous peut-être.....

Richard ne répondit pas.

—Je ne veux pas parler, continua Runscold d'un air rusé, je ne veux pas parler du froid vif qu'il fait au dehors, du grand vent qui souffle et dont nous nous moquons au bord d'un foyer bien garni, à l'abri d'une maison bien close.

La bise sifflant dans les longs corridors des appartements sembla vouloir donner un démenti à M. Runscold.

Cependant, personne ne dit mot.

—Mais vous êtes bien sombre, Richard, pour prendre part à ces joies.

A cet appel direct, Richard avait relevé la tete. Contemplant avec un regard son oncle dont la paupière clignotait.

—Vous êtes venu ici le cœur plein de bonheur, dit-il; je vous comprends et voilà pourquoi, moi, je suis venu l'âme pleine de tristesse, et je voudrais oser dire de colère.

Sa voix était caverneuse, son menton tremblait. (*A continuer.*)

NOUVELLES.

(*Du Canadien.*)

FUNÉRAILLES DE LA FAMILLE BOURÉ.

Stanfold, 26 juillet 1862.

Les huit corps de la famille Bourré ont été enterrés avec beaucoup de solemnité. Ils ont été transportés à l'eglise sur huit chars; les amies de Mme Bourré portaient le deuil; les amies des filles Bourré étaient couvertes de blanc, symbole de l'innocence des victimes: des jeunes garçons couverts de deuil accompagnaient les corps des enfants Bourré, pour honorer leur mémoire. Une foule considérable suivait les Corbillards. Les cercueils furent déposés dans le bas de l'église, pendant le service qui fut chanté par M. le cure Pelletier; l'église était trop petite pour contenir la foule qui s'était rendue pour prier pour le repos de l'âme des défunts et contempler ce triste spectacle. M. le cure voulut adresser la parole aux assistants, mais les pleurs étouffèrent sa voix: ces huit tombes qui renfermaient presqu'une famille entière, les souvenirs qui se rattachient aux personnes qu'elles renfermaient et au drame sanglant dont elles avaient été les victimes ont ému toute l'assistance jusqu'aux larmes. La même fosse servit pour contenir les huit tombes.

Nouveaux Détails.

La porte de la maison de Bourré était fermée comme à l'ordinaire par un bâton qui s'ajustait sous le loquet d'un bout, de l'autre au pied d'un poêle de fer, qui était au milieu de la maison. La fille ainée, qui a survécu au désastre, connaissait cette manière de fermer la porte, c'est pourquoi elle l'a ouverte avec facilité. Il est certain que Me Bourré n'a commencé sa boucherie qu'après réflexion, puisque, pour n'être pas interrompue dans son massacre, elle avait mis des rideaux avec des couvertures, des jupons etc., pour intercepter la vue de l'intérieur de la maison aux personnes du dehors: ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant. M. Juneau a soulevé ce rideau par un carreau de vitres brisées, pour s'assurer de la cause du silence à ses interpellations. Il n'y a plus de doute que les enfants ont été tués éveillés. On doit inférer cela des blessures qu'on a vu sur le corps de Délima, la plus âgée: elle avait une large blessure, depuis le coup à l'épaule, c'était un coup de hache qu'elle a dû recevoir, lorsqu'elle voulait se défendre de sa mère: le coup qu'elle a reçu sur le dos s'explique par sa fuite, après le premier coup; mais elle a dû tomber après le second. On voit par le désordre de sa tête que sa mère l'a saisie par les cheveux pour l'assujetir au plancher et lui couper la tête. Lorsqu'elle était à terre, elle aurait voulu se protéger avec son bras, cas on y voit une blessure du haut en bas, ce dernier coup a dû lui faire perdre ses forces; c'est alors que la mère s'est servi de la hache comme d'une serpe pour la tuer. On compte cinq à six blessures sur le cou; et lorsqu'elle aurait été immobile, elle lui aurait appliqué ce coup terrible de la hache qui a presque séparé la tête du tronc.

L'impression est que cette furieuse a sorti ses enfants de leurs lits pour les tuer sur le plancher, qui offrait comme corps solide, plus de résistance à la hache, que les lits qui étaient mous. Comme pour Délima, elle la tenait par les cheveux; cela était facile à voir, parce qu'ils semblèrent avoir été réunis ensemble, en une seule poignée. Il y en a un seul, le petit Edgar, qu'elle a tué sur son lit; elle lui a appuyé le cou sur le bord de la couchette qui était de bois, et sur ce corps solide qui suppleait au billot, elle lui a presque coupé le cou d'un seul coup de hache, comme sa position l'indiquait.

Mme. Bourré n'a été soupçonnée par personne d'avoir tué ses enfants avec la conscience de son action. Tout le monde s'accorde à dire qu'elle était folle. Ce verdict du peuple est bien celui de Dieu.

Si cette action inspire de l'effroi et ne peut être expliquée que par la folie de la mère, qui avait peur de voir ses enfants exposés à la misère, comment expliquer l'action des mères à Carthage qui jetaient dans le feu leurs enfants vivants en offrande à leurs Dieux!

Le journal *Czas* (le Temps) de Cracovie, du 6 juillet, contient les renseignements suivants sur la tentative d'assassinat commise sur la personne du grand-duc Constantin:

"Le grand-duc, sorti après le premier acte du spectacle, par l'escalier latéral, entrait dans le vestibule, où l'attendait son équipage. au moment où il allait monter en voiture, un jeune homme l'accosta, tendant le bras comme pour remettre une pétition. S. A. I. avança la main pour la recevoir. Le coup de pistolet est alors parti, et la balle, engagée dans les franges de l'épaulette, n'a fait qu'effleurer la partie du corps au-dessus de la clavicule.

"L'aide de camp, M. Brumner, se précipita sur l'assassin et le renversa. Le grand-duc, sur ces entrefaites, revint dans la chambre de la loge impériale, où il reçut les soins nécessaires.

"Le grand-duc, ajoute le *Czas*, après le pansement opéré, rédigea lui-même une dépêche à l'empereur. Attenuant la portée de l'accident, S. A. I. écarta toute pensée tendante à faire peser la responsabilité du crime sur la population de Varsovie. La dépêche terminée le grand-duc partit aussitôt pour sa résidence du Belvédère, emportant le révolver qui avait servi à l'accomplissement de la criminelle tentative.

"L'assassin, arrêté et interrogé sur-le-champ, répondit d'abord qu'il se nommait Budny, ensuite Jaroszewski, et enfin Horusz; il a été connu à la police sous ces différents noms. La police arrêta deux autres personnes dans le même vestibule et au moment où le crime venait d'être commis. Dans la nuit et le lendemain furent également emprisonnés plusieurs ouvriers. La troupe a été consignée immédiatement dans les casernes, et des patrouilles ont parcouru les rues toute la nuit.

"Le lendemain, le grand-duc recevait le clergé et les membres de la Société du Crédit foncier. A son entrée dans le salon, S. A. I. a déclaré qu'elle n'avait pas eu l'idée de faire peser la responsabilité de ce fait sur le peuple polonais qui ne s'est jamais souillé du crime de régicide. "Quoi qu'il en soit, a-t-elle ajouté, cet incident ne "changera, rien au programme de l'œuvre "entreprise pour le bien du pays."

"Le grand-duc renouvela cette déclaration au comte André Zamoyski, en l'invitant à le seconder dans ses travaux. Le prince tendit ensuite la main au marquis Wieloposki et l'autre au comte Zamoyski. Ce dernier s'inclina profondément sans rien répondre.

"L'archevêque Mgr. Felinski ordonna dans la cathédrale une solennité religieuse pour remercier Dieu d'avoir conservé une vie qui pouvait devenir précieuse aux Polonais. Le prélat a prononcé, à cette occasion, un discours qui a vivement ému l'auditoire.

"A dater de ce moment, les troupes campent sur les places publiques; de ce moment, la police arrête de nouveau toutes les personnes qui portent des cannes. On ne laisse passer en dehors des barrières que les personnes qui par ont par le chemin de fer et ayant des passeports déjà visés."

M. Louis Veuillot a adressé la lettre suivante à la *Patrie*:

"A Monsieur le rédacteur en chef.

"Paris, 6 juillet 1862.

"Monsieur, en rentrant à Paris, je lis avec le dernier étonnement dans votre journal (7 et 5 juillet) le récit des grandes et singulières choses que j'ai faites à Rome. Vous m'attribuez presque l'initiative de l'adresse présentée par les évêques au Souverain-Pontife; vous parlez d'un parti que j'aurais conduit, d'un projet que j'aurais rédigé, d'un autre parti et d'un autre projet que j'aurais combattu, etc., etc. Permettez-moi de dire en deux mots que vos informateurs se sont extraordinairement joués de vous.

"En ce qui me concerne, tout ce qu'ils vous font dire est faux, tout absolument; et dans le reste il n'y a rien de parfaitement vrai. Les faits sont brouillés, ou controuvés, ou imaginés; d'un bout à l'autre la narration trahit une ignorance entière des situations, des usages, des caractères, des personnes, de Rome, de la religion. Un laïque, même plus important que moi, qui voudrait jouer a Rome le rôle dont vous me gratifiez serait doucement mais promptement averti du ridicule de son indiscrétion, et j'en ai vu des exemples signalés dans de moins graves rencontres.

"Je n'ai pas à faire l'histoire vraie de la manifestation des évêques. Quoiqu'elle soit fort simple et que je la connaisse mieux que vos correspondants, néanmoins ce que j'en sais ne suffit pas. Des personnages considérables que vous mettez en scène comme moi, sont plus en devoir et plus en mesure que moi de rétablir la vérité; ils le feront sans doute.

"Par respect pour les vénérables signataires de l'Adresse, je me borne à protester que les démarches que vous m'attribuez sont de pures inventions. Je n'ai pas proposé une ligne, je n'ai pas assisté à une réunion, je n'ai pas dit un mot qui eussent trait à cet objet. Je n'ai pas eu l'honneur d'entretenir une seule fois l'illustre cardinal avec qui vous me faites tenir des conférences suivies, et à qui vous prêtez un latin qui ne vaut pas même le français ordinaire des *premiers Paris*. et je n'ai pu que lui baiser la main au milieu de la foule en le croisant à la porte d'un salon. Enfin je n'ai ju[illegible] publique, et il est vrai que la pensée ne m'est pas seulement venue de chercher à me mêler d'une affaire si fort au-dessus de ma situation personnelle.

"Veuillez considérer, monsieur, que je suis catholique et que je crois à l'intervention du Saint-Esprit dans les choses de la Sainte-Eglise. Je n'étais point à Rome pour offrir mes conseils au Saint-Esprit, j'y étais pour admirer et pour me prosterner. Mon seul souci durant ce séjour de deux mois a été de me ménager une place sur le pavé des rues, là où le Saint-Père et la bénédiction de Dieu devaient passer. Si j'avais eu d'autres préoccupations, ma vénération, mon amour et ma sécurité seraient moindres, et probablement qu'au lieu d'aller porter là-bas ma sagesse, je trouverais plus sûr et plus habile d'en chercher le placement ici.

"Je vous prie de publier cette réclamation, et l'invoque au besoin mon droit.

"J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble serviteur,

"Louis Veuillot."

Le P. Newman.—Nous empruntons à une correspondance datée de Londres, 2 juillet, l'extrait suivant:

Il n'y a personne en France qui n'ait entendu parler du P. Newman, le célebre professeur, dont l'éclatante conversion, en 1842, inaugura ce qu'on a appelé "le mouvement d'Oxford," c'est-à-dire l'abjuration successive d'environ deux cents ministres anglicans. La semaine dernière, un journal du soir surprenait ses lecteurs en annonçant le retour prochain du P. Newman à l'anglicanisme. Aussitôt qu'il eut connaissance de ce fait, le célebre oratorien envoya au rédacteur en chef du "Globe" la lettre suivante:

Monsieur,—un ami m'a communiqué un passage qui me concerne dans votre journal d'hier. J'aurais quitté, dit-on, ou du moins je serais sur le point de quitter mon oratoire de Brompton, dont on prétend que je suis le supérieur depuis plusieurs années; et cette démarche serait, dans l'espérance de mes amis, le prélude de mon retour au sein de l'Eglise anglicane.—Je présume que vous avez reproduit cette nouvelle afin de me donner l'occasion de la démentir, si elle est controuvée. Je me hâte donc de vous adresser ces quelques lignes, je vous serai reconnaissant de les porter à la connaissance de vos lecteurs.—Le passage en question est une invention gratuite depuis le commencement jusqu'à la fin.

1.—Je suis depuis treize ans à la tête de l'oratoire de Birmingham. J'y suis encore en ce moment et rien ne me fait supposer que je cesserai d'y être, à moins que l'âge ne me rende incapable de remplir mes fonctions.

2.—D'un autre côté, depuis douze ans que j'ai fondé l'oratoire de Londres, aujourd'hui établi à Brompton, je n'ai exercé aucune espèce de juridiction sur cet établissement. Loin d'en être le supérieur, je n'y ai pas mis les pieds depuis sept ans.

3.—Jamais depuis que j'ai été reçu dans le sein de l'Eglise catholique, ma foi en elle n'a été ébranlée un seul instant. Je maintiens, comme je l'ai toujours maintenu, que son Souverain-Pontife est le centre de l'unité et le vicaire de Jésus-Christ. J'ai toujours cru et je crois encore tous les articles de son symbole; je trouve un bonheur suprême dans son culte, sa discipline et son enseignement; enfin, je souhaite ardemment et j'espère contre toute espérance que des amis chers à mon cœur, que j'ai laissés dans le protestantisme, partageront un jour mon bonheur.

4.—Telles étant les dispositions de mon esprit, ajouter comme je le fais en ce moment, que je n'ai point et que je n'ai jamais eu l'intention de sortir de l'Eglise catholique et de redevenir protestant, serait superflu, si les protestants ne supposaient toujours un faux-fuyant dans toute affirmation faite par un catholique. C'est pourquoi, afin de leur donner pleine et entière satisfaction, je déclare ici "ex animo," sans aucune espèce de réserve ou de restriction mentale, que le protestantisme est la plus sèche de toutes les religions, que la pensée d'un service anglican me donne le frisson; que le souvenir des trente-neuf articles me fait trembler. Retourner au sein de l'Eglise anglicane! Jamais. "Le filet est brisé et nous sommes libres." Je serais un imbécille fieffé (pour me servir d'une expression modérée) si dans ma vieillesse j'allais quitter le lieu où coulent le lait et le miel pour la cité de confusion et la maison d'esclavage.

Newman.

Nouvelles des Etats-Unis.

Une commission nommée par le Congrès à l'effet d'examiner le contrat Schubardt-Simmons, pour la confection de 50,000 carabines Enfield a fait dernièrement son rapport, d'où il résulte que M. Simmons a reçu $10,000 de M. Schubardt, sur une commission de $50,000.

La commission flétrit cette conduite du sénateur, mais cependant fait remarquer qu'elle ne trouve aucune loi qui défende ce genre de commerce.

M. Simmons est très âgé et siége depuis 30 ans au Congrès. Il est probable qu'une résolution sera incessamment présentée afin de l'expulser du Sénat

Les champs de la Virginie sont couverts de grains; le froment promet d'être très abondant et de qualité supérieure, et la récolte de foin sera plus belle que jamais; l'avoine les patates et le maïs ne souffrent pas non plus, et pourtant ce noble Etat a sur pied 100,000 hommes, et ses champs sont depuis longtemps le théâtre de sanglants épisodes.

Les provisions commencent à arriver en grande quantité à Memphis; et par suite de la concurrence entre St. Louis, Cincinnati et Louisville, ces denrées y sont à un bon marché extraordinaire; cependant une grande partie des magasins restent fermés, et les sécessionnistes de l'endroit refusent d'acheter à aucun prix.

Les Etats-Unis, pendant l'année 1861 ont exporté en Angleterre et en Irlande, pour plus de $200,000,000 de grains; on présume que les demandes de l'année prochaine seront encore plus fortes.

Le Ballon stratégiste

L'usage du ballon pour diriger les mouvements de l'armée des Etats-Unis pendant la bataille de Fair Oaks avait été mis en doute. Une lettre de M. Marcus, surintendant des télégraphes de l'armée du général McClellan, donne des détails intéressants sur les services rendus par la télégraphie au moyen du ballon employé avec le plus grand succès pendant la bataille.

Arrivée à une hauteur de 2,000 pieds M. Marcus et le professeur Law, purent à l'aide d'une bonne longue-vue distinguer parfaitement les mouvements de l'ennemi.

Les informations données verbalement par le professeur étaient immédiatement transmises au moyen du télégraphe par M. Marcus. Si une batterie masquée inquiétait nos troupes aussitôt sa position était donnée et nos artilleurs n'avaient pas de peine à la réduire au silence. Un échange constant de dépêches a eu lieu entre le ballon et la forteresse Monroe, située à plus de cent milles. M. Marcus donna avis de la retraite sur Richmond et de la consternation qui régnait le mouvement des wagons, des ambulances et de tout matériel qui s'acheminait en confusion vers la capitale des rebelles.

Une lettre récente de Washington nous apprend que les secrétaires de la marine et de la guerre sont à la recherche de canons de dimensions et de puissance de destruction vraiment formidables. Ils demandent 20 canons du calibre de 15 pouces, ne pesant pas plus de 50,000 livres et lançant des boulets de 450 livres avec une vélocité première d'au moins 1500 pieds par seconde; ils demandent aussi 20 canons rayés du calibre de 12 pouces, de 16 pieds de long et lançant des boulets de 500 livres avec un minimum de vélocité première de 1300 pieds.

Ces canons seront essayés avec un millier de charges à poudre, pesant un quart en sus de la charge des canons non rayés et d'un cinquième en sus de celle des canons rayés.

Robert E. Lee.

Le major-général Robert E. Lee a été nommé au commandement de l'armée devant Richmond, en conséquence de la légère blessure du général Johnston. Le nouveau général en chef s'est annoncé aux soldats par une proclamation qui a été lue à la tête de chaque régiment. Cette pièce a produit beaucoup d'enthousiasme. Elle annonce aux soldats que l'armée a fait sa dernière retraite et que dorénavant tout homme doit avoir pour consigne: *La victoire ou la mort.* Les soldats ont répondu par de grandes acclamations.—*Petersburg Express.*

Le sol du Mississipi.

Le Mississipi a maintenant plus de 40,000 hommes dans les autres Etats, et les Yankees, avertis du fait, cherchent à envahir son sol par Manchac et Bâton-Rouge au sud, Memphis et Holley Springs au nord et

Vicksburg et Grand Gulf à Pouest.

Leurs calculs peuvent être très jolis, mais quand certains brave division de Beauregard exécuteront ces ordres, ils apprendront à leur regret que ce n'est pas une tâche aisée que de souiller le sol du Mississippi.—*Jackson Mississippian.*

L'INVASION DU MEXIQUE.

Nous empruntons au *N. Y. Herald* les réflexions suivantes :

De toutes les humiliations subies par notre pays, aucune ne nous a été aussi sensible que le silence observé par le Congrès sur l'invasion du Mexique. Ce corps passe son temps à d'interminables débats sur la question des nègres et tolère la subjugation d'une nation voisine sans faire entendre la moindre protestation contre une violation aussi flagrante du droit des gens, et sans s'occuper du coup mortel que cette invasion porte aux institutions républicaines. Nous n'avons pas de doute que M. Seward a fait son devoir en envoyant une remontrance énergique au cabinet des Tuileries. Mais si le Congrès avait la plus petite étincelle de patriotisme, il aurait déjà, par son attitude imposante, fait trembler sur leurs trônes tous les tyrans de l'Europe.

Si Napoléon persiste dans cette entreprise insensée, son armée subira le même sort que celle que son oncle conduisait en Russie, et qui a accéléré la chûte de sa dynastie. Il se peut qu'à la dernière heure il comprenne le danger dans lequel il s'est volontairement placé, abandonne son projet et rappelle une armée qui peut lui être plus utile en France. Mais il est du devoir du Congrès de faire savoir à Napoléon, au nom de l'humanité qu'on ne lui permettra pas de subjuguer la République Mexicaine. Cette question intéresse toute l'Europe, mais plus particulièrement les Etats-Unis. Ce lâche silence de la part du Congrès peut aggraver des difficultés qu'une action énergique aurait pu prévenir.

—o—

En prenant possession de son commandement, Braxton Bragg a adressé aux soldats confédérés une proclamation qui se termine en ces termes.

"Encore quelques jours de préparatifs et d'organisation nécessaires et je ferai flotter au vent nos bannières. Soyez les émules des soldats de la confédération dans l'Est ; soyez sûrs que vous courrez à de nouveaux honneurs, et que vous ajouterez à la gloire que vous avez déjà acquise sur d'autres champs de bataille ; mais soyez prêts à supporter les privations et les labeurs avec enthousiasme et empressement."

On croit à Memphis que Braxton Bragg tiendra sa promesse et prendra sous peu l'offensive.

L'appel fait par M. Gamble aux milices missouriennes a été l'occasion d'une grande émotion, presque d'une émeute, à St. Louis. Une foule de citoyens, pour se soustraire à l'enrôlement, se sont donnés pour sujets anglais et se sont réclamés du pavillon britannique. Vendredi, la résidence du consul anglais était assiégée par un grand nombre de personnes qui venaient faire valoir leurs droits à sa protection ; témoins de ce spectacle beaucoup d'unionistes se sont émus, ont injurié ceux qui " reculaient à l'heure du péril, tandis qu'ils avaient toujours joui des immunités du pays en sont venus aux coups et maltraité plusieurs personnes. Il a fallu l'intervention de la garde du grand-prévost, qui a dissipé les attroupements et opéré nombre d'arrestation. De leur côté, les policemen ont en maille à partir avec plus d'un émeutier L'ordre est rétabli.

M. Lincoln vient de mettre en vigueur le bill de confiscation par la proclamation dont la teneur suit :

" Conformément à la sixième section de l'acte du Congrès intitulé : " Acte pour supprimer l'insurrection, punir la trahison, et atteindre d'autres buts," acte approuvé le 17 juillet 1862, lequel acte avec la résolution explicative d'icelui, est ci-après publié, Moi, Abraham Lincoln, Président des Etats-Unis, je proclame et avertis par les présentes toutes les personnes intéressées à la dite sixième section, d'avoir à cesser de participer à la rébellion actuelle, de l'aider, l'encourager ou la favoriser, aussi bien que toute autre contre le gouvernement des Etats-Unis, et d'avoir à retourner à l'allégéance qu'ils doivent aux Etats-Unis, sous peine des confiscations et des saisies, prévues dans et par la dite sixième section."

Le général Pope a lancé de Washington, le 26 juillet un ordre du jour très remarquable et dont voici la teneur :

" Le capitaine Samuel L. Harrison, du 95me de volontaires de New-York, a déserté sa compagnie le 21 courant et est allé à New-York, comme il appert du rapport de son général commandant. Une récompense *de cinq sous* est offerte à qui l'appréhendera.

—o—

Un correspondant de la *Tribune* calcule que la conquête incomplète du Tennessee a coûté 63,000 hommes aux Fédéraux depuis le mois de février. Sur ce chiffre, 23,000 ont été tués ou sont morts des suites de leurs blessures, 40,000 ont péri par les maladies ou ont dû être renvoyés dans leurs foyers comme incapables de servir à cause du délabrement de leur santé.

—o—

ECHOS DU SUD.

Washington, 28 Juillet.

L'*Enquirer* de Richmond, publie le télégramme suivant, daté de Knoxville, le 24 :

" Le colonel Morgan a envoyé par courrier spécial au quartier général du Tennessee, une dépêche datée de Georgetown et annonçant qu'il a pris onze villes et villages, avec des approvisionnements considérables et qu'il a des forces suffisantes pour tenir en respect tout le pays, en dehors de Lexington et de Frankfort, principalement gardées par des milices urbaines. Tous les ponts, entre Lexington et Cincinnati ont été détruits."

On lit dans le même journal :

" Nous avons été informés jeudi, à une heure avancée, qu'une escarmouche avait eu lieu hier matin à Malvern Hill, entre un petit détachement de nos forces et l'avant-garde de l'ennemi : Nous ne connaissons pas les détails de l'affaire. Plusieurs soldats blessés dans cette escarmouche, sont arrivés en ville hier au soir."

L'*Enquirer* publie encore le paragraphe suivant :

" 22 pièces de canon, faisant partie des 80 pièces prises par les Anglais aux Russes à la bataille d'Inkerman offertes aux confédérés par des négociants anglais et amenées par le *Nashville*, sont arrivées à Macon. On voit qu'elles ont déjà servi mais elles n'auront besoin que de réparations. On attend à Macon 38 autres pièces.

☞ Toute communication que l'on nous fera parvenir par la poste, non affranchie, sera refusée.

Nos abonnés voudront bien se rappeler qu'il faut se soumettre à nos conditions d'abonnement—qui sont ☞ PAYABLES D'AVANCE ☜

Ceux qui nous doivent pour un semestre ou deux, doivent comprendre qu'il serait enfin temps qu'ils se rendissent à nos justes demandes.

☞ Le Bureau du *Courrier* se trouve maintenant Rue Clarence près de la Rue Dalhousie, à la résidence du Rédacteur. Les personnes qui désirent annoncer, ou transiger quelques affaires quelconques sont priés de s'adresser directement au Propriétaire-Rédacteur.

☞ *Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement, de bien vouloir le faire sous le plus court délai.*

Le Courrier d'Ottawa

J. E. Derion, Redacteur.

Ottawa 7 Aout 1862.

DERNIER AVIS.

Nous avons adressé des comptes à un grand nombre de souscripteurs, il y a déjà quelque temps. Nous sommes à en attendre des réponses. Si elles ne nous parviennent pas prochainement, nous serons dans l'obligation d'agir en conséquence.

AVIS AUX RETARDATAIRES.

Loi concernant les Journaux.

—o—

1° Tout souscripteur qui ne donne pas ordre formel de discontinuer l'envoi d'un journal, est censé continuer son abonnement.

2° Tout souscripteur qui ne transmet pas les arrérages qu'il doit, au moment ou il envoie son ordre de discontinuation, est exposé à recevoir son journal et à payer tous les numéros transmis, jusqu'au payement de tels arrérages.

3° Tout souscripteur refusant de prendre son journal au bureau de poste, où il lui est adressé, est responsable de l'abonnement, jusqu'au payement des arrérages et ordre de renvoi ; renvoyer le journal, ou refuser de le prendre au bureau de poste n'est pas l'avis que la loi requiert.

4° Tout souscripteur qui change de localité, sans en donner avis au propriétaire d'un journal et qui est cause que le journal lui est adressé au bureau de poste, de sa ci-devant résidence. est tenu responsable de l'envoi du dit journal.

[Nous publions ci-dessus une lettre du Rédacteur de ce journal qui est absent et en voyage c'est pourquoi nous ne pouvons offrir à nos lecteurs autant de matières éditoriales que d'ordinaire.]

Correspondance Editoriale.

A monsieur le gérant du " Courrier,"

C'est jeudi matin que je vous laissais et que je vous disais adieu à bord du *Queen Victoria*, vapeur commandé par le capt. A. Bowie si bien connu sur notre rivière Ottawa. Les passagers étaient en assez grand nombre, entre autres on distinguait Madame Anna Bishop qui descendait à Montréal accompagné de M. Shultz, de l'excellent bariton M. Segnin et de M. Gustave de Spiess l'habile pianiste.

Mme. Bishop parle admirablement bien notre langue qu'elle a apprise à Paris. Autant l'on aime à l'entendre chanter autant l'on aime à l'entendre parler. La politique, l'histoire, la topographie ou la description exacte des lieux qu'elle a visités, la littérature, la poésie, etc. Tous ces sujets lui sont indifférents dans la conversation, elles les traitent tous également et admirablement bien. Je descendais l'Ottawa pour la première fois. Sur les deux rives, j'ai eu le plaisir de remarquer de distance de jolis villages bâtis sur les pentes hautes des collines fertiles et riantes qui sont l'ornement des bords de la belle rivière, ou l'agriculture est encouragé à l'ombre de la paix et où l'on écarte l'oisiveté et la misère.

Ici et là l'on aperçoit de jolies églises aux modestes clochers, touchant de près l'humble presbytère du bon curé de campagne donnant toujours de bons conseils à l'homme des champs lui " le semeur de la céleste parole."

A 11½ h. A. M. nous étions à Greenville d'où les chars nous conduisirent rapidement à Carillon, ou le *Prince of Wales*, magnifique vapeur conduit par le capitaine Shephard, nous attendait à bord duquel nous eûmes un excellent dîner. Enfin, pour piquer au plus court, à 4½ h. P. M. nous arrivions par la voie du chemin de fer de Lachine à Montréal. Ici après avoir débarqué à mon hotel je rencontre d'anciens amis ou confrères auxquels on est si heureux de serrer la main après une longue absence. Avec celui-ci discussion sur la grande question du jour : *Bêtises d'Ottawa* ; avec celui-là parfait accord sur le même sujet avec un autre sujet : Confédération des Provinces, rappel pur et simple de l'union, etc. J'ai trouvé qu'à Montréal le ministère actuel était solidement appuyé et que ses amis étaient nombreux. L'hon. secrétaire provincial surtout a un grand nombre d'admirateurs. Ceux qui font ombrage à la nouvelle administration sont assez silencieux, et promettent toujours cependant à lui accorder ce *fair trial* tant promis.

La question la plus importante qui devra requérir d'abord le travail et le concours du Gouvernement et des Chambres, est la question des finances dit l'un des candidats se présentant devant les électeurs d'une des divisions Bas Canadiennes. Avec une dette de plus de Soixante millions de piastres, il nous faut exercer l'économie la plus sévère, dans les dépenses, compatible cependant avec le service public, si nous voulons éviter de voir écraser l'agriculture et l'industrie par des taxes directes. Il faut enfin voir cesser ce système de dilapidation des deniers publics qui, s'il n'était arrêté, deviendrait la ruine du pays.

De plus nous devons tous leur tendre la main, pour les soutenir dans la position ferme et décidée qu'ils ont sû prendre sur la question des Ecoles séparées dans le Haut-Canada, et sur celle de la Représentation.

La première et une question que le Bas-Canada a déjà lui-même réglée avec justice et libéralité, vis-à-vis de la Population Protestante dans ses limites, et nous devons être heureux de voir ce sentiment d'équité et de tolérance adopté par les ministres qui représentent le Haut-Canada.

Voici une partie du programme de notre nouvelle administration, et si elle y tient, elle aura certainement puisé pour maxime ce motto qu'elle pourra inscrire au dessus de la porte de la chambre de l'Exécutif " *Droits égaux, justice égale.*

On reconnaitra enfin que l'injustice ne fut jamais la base d'aucune société. Un peuple créé par un pacte aussi étrange devient enfin de compte le plus malheureux et le plus dénaturé des peuples ; mais avec un gouvernement dont l'impartiale équité présidera à l'observation des traités qu'il dictera à la stabilité des lois qu'il aura simplifiées, à la répartition des impots qu'il aura proportionnés aux charges publiques, on doit s'attendre qu'il jouera un des rôles les plus éclatant sur le théâtre qui a été foulé par tous les grands acteurs politiques depuis qu'il nous est permis de délibérer sur nos propres affaires, et de faire législater d'après les volontés du peuple. Le plus pressant intérêt des chefs de même que leurs devoirs les plus indispensables sont de veiller à l'observation des lois dont ils sont les ministres, et sur lesquelles sont fondées toute leur autorité. S'ils doivent les faire observer aux autres, à plus forte raison doivent-ils les observer eux-mêmes, eux qui jouissent de toute leur faveur ; car leur exemple est de telle force que, quand même le peuple voudrait bien souffrir qu'ils s'affranchissent du joug de la loi ils devraient se garder de profiter d'une si dangéreuse prérogative que d'autres s'efforceraient bientôt d'usurper à leur tour et souvent à son préjudice.

Les citoyens qui ont bien mérité de la patrie doivent être récompensés par des honneurs et jamais par des priviléges. Nous voyons que nos ministres sont à l'œuvre et sont prêts à mettre en pratique cette vérité politique — en purgeant tous nos bureaux publics de toutes ces anciennes nullités qui avaient nom : EMPLOYÉS PUBLICS et dont le plus grand nombre se distinguaient par la manière habile avec laquelle ils se rognaient les ongles, par leur forte application, par leur disposition toute naturelle . . . . . à dormir sur leurs bureaux.

. . . . . .

Que le ministère actuel ordonne à la commission d'enquête des Edifices Publics d'Ottawa de s'empresser à faire son œuvre et de suivre une méthode plus régulière que celle adoptée jusqu'à aujourd'hui afin de sauver à la Province des milliers de piastres dépensées inutilement et qui seront d'aucune utilité pour le public, que cette enquête soit entreprise promptement et efficacement, et nous nous ferons un devoir de l'appuyer comme il le mérite. Comme le disait dernièrement un journal de notre ville :

Il est encore temps pour le gouvernement de regagner la confiance de ceux qui pensent que le siége du gouvernement et l'achèvement des Edifices Publics ne devraient plus être un sujet de querelle. Que tout soit fait avec ordre et décence et que l'on prenne soin d'éloigner de l'arène politique une matière aussi importante d'intérêt provincial, car c'est malheureux : un sujet trop sacré pour l'exposer aux coups de poings et aux sifflets de cette arène.

La couverture des bâtisses peut être effectuée cet automne, si un effort suffisant est fait. Il est absolument nécessaire que cela se fasse et nous espérons que le gouvernement se montrera anxieux de réaliser les engagements qu'il a pris devant le parlement en procédant sous un nouveau contrat, si c'est nécessaire, à cette importante portion des travaux.

LES RECOLTES.

—o—

Les récoltes, au dire des journaux du Haut-Canada, offrent la plus belle apparence. La condition du blé est principalement excellente en raison des abondantes pluies tombées depuis un mois alors que la sécheresse menaçait de tout détruire. Malgré la perte du foin dans certaines parties du pays, il en a été fauché et recueilli dans d'autres en bon état et en assez grande abondance. On craint néanmoins à Perth que le blé coupé ne souffre des dernières pluies. On annonce, par contre, que dans le voisinage de Dereham, les moissons surpasseront en abondance toutes celles des townships du Haut et du Bas-Canada. On avait conçu de justes craintes sur le blé d'automne, mais ses épis ont été formés plus tôt qu'on ne s'y attendait. Le blé du printemps ainsi que les pois ont été moins prospères à cause du vers ou puceron, dont ils ont été atteints. Les navets et les plantes-racines (root plants) ont offert beaucoup des mouches. L'avoine présente une bonne apparence. On n'a pas semé une aussi grande quantité d'orge que dans les dernières années, et cela pour des raisons inconnues jusqu'à présent, de sorte que l'on n'en peut point prévoir le produit prochain.

Les pommes de terre sont en bonne condition et ont été jusqu'à présent exemptes de toute rouille. Du reste, il ne faut pas se désespérer. Si le fourrage a manqué dans certaines parties du pays, il s'est reproduit plus tard ailleurs, et la sécheresse et les insectes qui ont dévasté quelques localités ont épargné les autres.

En somme, les dernières pluies ont fait un bien considérable aux navets, pommes de terre, carottes et autres plantes-racine (root crops.)

Il ne reste au fermier et au cultivateur qu'à espérer.

Les Evêques de la Ligurie ont envoyé l'Adresse suivante au Saint-Père :

" Très Saint-Père,

" Les Evêques de la province ecclésiastique de Gênes se seraient fait un devoir de répondre à l'invitation que Votre Sainteté a daigné leur faire, et ils auraient éprouvé la plus vive consolation de s'unir à leurs vénérables collègues pour célébrer la canonisation de tant de saints et glorieux martyrs ; mais les circonstances dont Votre Sainteté avait elle-même prévu les difficultés dans son invitation, ne leur ont pas permis de satisfaire au désir de leur cœur.

" S'ils ont été privés du bonheur d'assister à cette solennité et de participer à cette imposante assemblée, ils veulent au moins avoir la satisfaction d'unir leurs hommages de vénération, d'obéissance, de filiale affection à ceux que leurs vénérables frères, accourus de toutes les parties du monde, ont offerts à Votre Sainteté pour honorer le successeur de saint Pierre dans cette chaire principale d'où dépendent toutes les autres, et à laquelle toutes veulent rester unies étroitement, afin de conserver l'unité qui est le caractère distinctif de l'Eglise de Jésus Christ. Attachés de cœur à cette chaire, pénétrés du plus profond respect pour l'auguste Pontife qui y est assis, nous reconnaissons en lui le véritable interprète des enseignements divins. " *Nous condamnons les erreurs qu'il condamne,*" et nous embrassons la doctrine de salut qu'il proclame.

" Admis dans la barque mystique dont vous êtes le pilote, nous sentons vivement toutes vos peines, ô bienheureux Père, comme nous partageons toutes vos consolations.

" Ces sentiments, Très-Saint-Père, sont ceux de notre clergé et des fidèles confiés à nos soins. Daignez en agréer l'humble hommage et accorder à tous la grâce de votre bénédiction apostolique.

" Gênes, 16 juin 1862.

" Ont signé :

" † ANDREA, archevêque de Gênes ;
" † GIOVANNI, évêque de Tortose ;
" † LORENZO, évêque de Vintimiglia ;
" † RAPHAELE, évêque d'Albenga ;
" † ALEXANDRE, év. de Savone et Noli ;
" † FR. PIER GIUSEPPE, év. de Bobbio."

Petit courrier d'Europe.

—o—

Au départ du *Nova-Scotian*, le bruit d'une prochaine entrevue des trois souverains de France, de Prusse et de Russie se confirme. Les journaux allemands annoncent que cette entrevue aurait lieu à Bruhl, près de Cologne ; d'autres, que les souverains se verraient à Bade. La *Patrie* croit cette seconde version plus probable que la première en raison du caractère privé de l'entrevue. Néanmoins, à cet égard, rien n'est encore définitivement convenu.

Il y a du froid entre le cabinet de Turin et Garibaldi. Garibaldi a prononcé à Palerme un discours injurieux pour la France ; les journaux qui l'ont reproduit ont été saisis par l'autorité judiciaire. M. Rattazzi a hautement désapprouvé Garibaldi ; l'ex-dictateur de Sicile, le marquis de Pallavicino, ami de Garibaldi et préfet de Palerme, a été prié d'expliquer sa présence pendant le discours du chef des chemises rouges. Une dépêche annonce qu'il a répondu à M. Rattazzi en lui envoyant sa démission. M. Rattazzi a dit à la chambre que le gouvernement prendrait des mesures pour empêcher toute tentative de nature à compromettre la sûreté de l'Etat.

La Correspondance franco-italienne dit à ce même sujet que le consul de France à Palerme a adressé des plaintes au gouvernement de Victor-Emmanuel. Ces plaintes auraient été provoquées par un discours prononcé dernièrement contre l'empereur des Français et sa politique vis-à-vis de l'Italie.

Le Pape va aller habiter une villa à Tivoli.

La reine-mère de Naples s'embarquera le 14 pour la France et l'Allemagne. Deux de ses fils l'accompagneront. La princesse Antoinette est fiancée, dit-on, à un archiduc d'Autriche.

Le mariage du roi de Portugal avec la princesse de Savoie sera célébré à Turin vers le milieu du mois de septembre. Les Cortès portugais auraient provisoirement approuvé ce projet d'union.

M. Hector Verret est arrivé à Québec, à bord du *Nova Scotian*, sa mission, comme agent de l'émigration en France et en Belgique, étant achevée. Nous publions ci-dessous une lettre de M. Rameau à un ami de Québec, dans laquelle l'auteur de la *France aux Colonies* donne une appréciation favorable des travaux de M. Verret :

" Je profite de l'occasion de M. Verret pour répondre à votre lettre du 1er avril dernier avec laquelle je suis bien en retard.

" M. Verret a fait de la bonne et sérieuse besogne en Belgique d'abord, et dans une partie de la Suisse ensuite. Ici même en France et dans quelques cantons Suisses, son action a été moins efficace, à cause de nombreux embarras qui résultent de la multiplicité de nos réglements administratifs, vis-à-vis desquels le gouvernement Canadien ne lui avait pas donné pouvoirs et instructions suffisants.

" Quoiqu'il en soit, les jalons qu'il a plantés en Belgique et en Suisse, à Fribourg, peuvent être extrêmement fructueux, si le Gouvernement Canadien sait le suivre convenablement. La besogne a été sérieuse comme je vous le disais, et cependant les résultats n'en sont pas immédiats ; il faudra recommencer une nouvelle campagne l'an prochain, soit par M. Verret lui-même, soit sur les errements qu'il indiquera.

C'est précisément parce qu'il n'a pas été trop vite que son travail a été sérieux. Il n'a pas cherché à autographier sur le dos de temps et les préparations nécessaires, pour se ménager le bénéfice personnel de prompts résultats, souvent plus apparents que solides. Il a soigneusement préparé le terrain et le prépare, et maintenant en préparant toutes choses en conséquence, pour la réception des émigrants, enfin, cet été, et en entre autant, cette année, de suffisantes correspondances avec les pays qu'il a parcourus, il y a lieu de pouvoir compter, l'an prochain de Belgique et de Fribourg une émigration peu nombreuse peut-être mais bien choisie.

" C'est là une grande condition de succès ; et lorsque, grâce à la sollicitude et à la bienveillance du Gouvernement Canadien, ces premiers emigrants auront bien réussi ils deviendront les plus actifs promoteurs d'une émigration constante, solide et croissante."

Nous empruntons au *Pays* l'extrait suivant d'une lettre du capitaine Fortin, datée du bassin de Gaspé, le 12 juillet, 1862 et adressée à l'un de ses amis :

" Le bassin de Gaspé semble un paradis, quand on arrive, comme moi, de la côte aride, froide et brumeuse du Labrador. Il y a ici ce que nous aimons en Canada ; de la verdure, des champs cultivés, des fleurs, des maisons entourées de jardins, des cottages même . . . . . Au Labrador ce sont des rochers, toujours des rochers et de la mousse pour verdure, mais en relief cette année par d'immenses banquises de glace, surtout dans le Détroit de Belle-Isle, quand on trouvait complétement bouché en juin. Ces banquises sont d'une hauteur prodigieuse. Il n'y en a pas moins de 400 depuis l'entrée du détroit jusqu'à Belle-Isle. Le sommet de l'une de l'une d'elles dépassait notre mâture de plus de 30 pieds, c'est-à-dire qu'elle avait 130 pieds hors de l'eau ; et elle était échouée à une profondeur de 40 brasses, c'est-à-dire, 240 pieds, ce qui donne une hauteur totale de 370 pieds, 150 pieds de plus que les tours de votre église Notre-Dame. Ce n'est pas la plus haute. C'était un beau spectacle que toutes ces masses blanches sortant du fond vert de la mer et dont les formes présentaient autant de variétés qu'il y avait de banquises. J'ai été, avec plusieurs hommes de mon équipage, planter mon pavillon sur l'une d'elles, qui avait 70 pieds hors de l'eau et qui était échouée à l'entrée de la baie de Forteau. Elle était dure comme notre glace du fleuve et d'un goût délicieux. Tu sais que les glaces qui se forment de l'eau salée, ne sont point salées.

" Nous avons dû aller à Sidney pour prendre du charbon et j'ai profité de ce voyage pour aller visiter les ruines de la célèbre forteresse de Louisbourg, sur la côte de l'Atlantique. Nous avions 9 lieues à faire à travers un pays montueux et à peine établi Mais aucun obstacle ne m'aurait empêché d'aller voir de mes yeux cette baie de Louisbourg, rendez-vous pendant un siècle, de la marine française en Amérique, et l'endroit où avait été élevée cette forteresse, que les Anglais ne purent prendre qu'en investissant par terre et par mer. On n'y voit plus maintenant que des murs en grande partie abattus et les restes de deux bâtisses voûtées en pierre, qui ont dû être un hôpital et une poudrière. Sur le rivage on trouve les fondations en pierre, en bois et en fer de la forteresse. Les travaux que les Français avaient faits là étaient immenses. La baie de Louisbourg est très spacieuse et l'on n'y peut entrer que par un goulet très étroit, facile à défendre. J'ai lu quelque part qu'il s'y trouvait que quelques jusqu'à 300 vaisseaux à la fois. Je rapporte des boulets et des éclats de bombes recueillis sur les ruines de la forteresse.

" Je vais d'ici dans la Baie des Chaleurs, puis à Pictou prendre du charbon et nous rons relever la *Canard* en pour la remorquer à Québec ainsi que j'en ai été chargé par l'autorisation du nouveau ministre des travaux publics.

" Il y a à Mingan un yatch à vapeur, propriété de M. Lamontagne, qui s'occupe de pêche et un peu de géographie et de géologie. Il a déjà passé deux étés au Spitzberg. Dans le moment, il arrive des Bermudes et des Antilles. C'est un charmant garçon de 32 ans. Il a de magnifiques appareils de pêche et de non moins bon vin."

Arrivée de Monseigneur de Montréal.

Il est entendu que Monseigneur de Montréal arrêtera à Sorel en remontant de Québec.

La Société St. Jean-Baptiste, avec l'assistance des autres associations catholiques de cette cité a décidé de descendre jusque là pour accompagner Sa Grandeur au retour, et pour cette fin un des plus grands vapeurs de notre fleuve a été retenu.

Ce vapeur partira du quai de la ligne de Québec, beau temps mauvais temps, à 8½ heures du matin, arrivera à Sorel avant midi et sera de retour vers les six heures du soir. Prix du passage, aller et retour, un écu.

Le profit sera pour les pauvres secourus par la Société de St. Vincent de Paul de Montréal.

On espère que tous les Catholiques qui peuvent se donner une journée de repos, et dépenser cette modique somme pour jouir d'une délicieuse excursion sur l'eau, ne manqueront pas cette occasion d'aller donner ce témoignage d'amour et d'affection à notre premier Pasteur. Trois excellentes considérations les y engagent :

Honorer leur Evêque.
Secourir les pauvres.
Fortifier leur santé.

Une adresse sera presentée à Sa Grandeur à son arrivée sur nos quais et de là on se rendra à l'église Paroissiale où l'on chantera solemnellement un *Te Deum*.

Il y aura, durant la soirée, illumination au Mont St. Joseph en signe de réjouissance.

Aussitôt l'arrivée de Mgr. à Quebec les drapeaux seront hissés sur les Tours de l'Eglise Notre-Dame et sur le Palais Episcopal, et le bateau partira le lendemain matin pour Sorel avec les membres de la Société St Jean Baptiste et toutes les personnes que désirent les accompagner.

Le premier coup du Bourdon annoncera que le vapeur est en vue près de la Longue-Pointe. Alors tous les Catholiques et les différentes Sociétés voudront bien se rendre au bas de la Place Jacques-Cartier où Sa Grandeur descendra de vaisseau et recevra l'adresse.

La marche de la Procession sera comme suit montant la Place-Jacques-Cartier, par la rue Notre-Dame à l'Eglise Paroissiale. Après le *Te Deum*, de là par la grande rue St. Jacques, Bonaventure et St. Antoine jusqu'au Palais Episcopal.

Il est à désirer que les maisons soient décorées où passera la procession.—(*M. nerve.*)

CONSEIL AUX CULTIVATEURS.

—o—

Comme voici le temps où va commencer la récolte du foin, nous croyons devoir donner un conseil aux cultivateurs, à ce sujet. Il pourrait arriver que la grande sécheresse des mois derniers serait remplacée par un temps pluvieux, pendant la récolte des foins, et nous savons combien la pluie prolongée leur est préjudiciable et nuisible lorsqu'ils sont sur le champ ; il faut donc s'efforcer de les arracher à ces pluies. Il y a un moyen facile d'arriver à ce but ; lorsque vous craignez le mauvais temps, renoncez à votre ancienne pratique, qui consiste à n'entrer le foin que lorsqu'il est bien sec ; engrangez-le quelques heures même après sa coupe, ayant soin de le saler. En agissant ainsi, votre foin peut passer toute une semaine sans souffrir, et vous pourrez attendre le beau temps pour le faire sécher.

Cette année nous ne pouvons prendre trop de précaution pour garder bon le foin qui est généralement en très-petite quantité. Une bonne nouriture peu abondante, est plus profitable à l'animal, qu'une quantité considérable, mais malsaine. De plus, le sel que vous mettrez dans votre foin, préservera vos animaux, à l'étable, d'une foule de maladies.—*Gaz. des Cam.*

NOUVELLES EUROPEENNES

L'Empereur et l'Impératrice partis, le 7 de Fontainebleau, accomplissent en ce moment leur voyage projeté dans le centre de la France. L'Impératrice, dit le *Moniteur* est toujours très souffrante. L'Empereur se rend à Vichy.

Le grand duc Constantin est arrivé le 2 juillet à Varsovie avec la grande duchesse. Le lendemain un coup de pistolet a été tiré sur ce prince au moment où il montait en voiture à la sortie du théâtre. Il n'a pas été blessé. Le meurtrier a été arrêté immédiatement.

Des lettres de Bruxelles représentent le roi Léopold comme allant chaque jour s'affaiblissant.

Un ambassadeur extraordinaire du roi de Portugal est arrivé à Turin, avec une lettre autographe de son souverain, qui demande en mariage la princesse Marie-Pie, seconde fille du roi Victor-Emmanuel. Il est probable que ce mariage se fera à Turin par procuration. La princesse Marie-Pie est née le 16 octobre 1847 (seize mois après l'élection de Pie IX à la papauté ;) elle n'a donc pas encore quinze ans révolus.

PORTUGAL.

Lisbonne, 10 juillet.—*L'empereur des Français a signé le contrat au mariage du Roi avec La princesse Pie. La princesse Napoléon accompagnait le représentant.* La dépêche télégraphique ci-dessus confirme les craintes que cette union faisait concevoir pour notre paix. Personne ne peut méconnaître, en effet, que cette union n'ait des projets cachés de nature à nuire prodigieusement à l'Espagne. Aussi ne cesserons-nous de répéter au Gouvernement : Tenons-nous sur nos gardes ! (*La Reforma.*)

On annonce de Londres que le prince de Galles doit se rendre prochainement en Russie, et qu'il profitera de cette occasion pour visiter les cours de Danemark et de Suède. Il est question du mariage du jeune prince héritier du trône d'Angleterre avec une fille du roi de Danemark. Le prince Alfred, son frère, va partir également pour l'Australie.

—On annonce d'une manière positive l'arrivée du roi de Suède à Copenhague pour le 17 de ce mois.—La reine de Naples, le comte de Trani et une suite d'une vingtaine de princes et de Napolitains ont traversé Marseille et Lyon, se rendant en Allemagne par Genève.

Le *Journal des Villes et des Campagnes*, dans une revue générale des affaires dans l'ancien et dans le nouveau monde, après avoir dit un mot de l'attitude respective des troupes américaines du Nord et du Sud, et du résultat actuel des expéditions françaises tant en Cochinchine qu'au Mexique, ajoute :

Si nous entrons en Europe par l'Orient, nous trouvons la situation de la Turquie très gravement menacée et menacée : l'inquiétude en Palestine et en Syrie, l'agitation en Grèce, le soulèvement en Thessalie, la lutte en Servie, la guerre au Monténégro, dans l'Herzegovine, la révolte et l'indépendance peut-être en Roumanie, partout enfin l'Islam est en proie à l'anxiété et décèle les événements auxquels il s'attache se préparer, à la spéculation de l'Angleterre sans doute, en dissimulant ouvertement son appui à la Porte. Et plus la confusion politique augmente sur ce point, plus le mouvement religieux s'accélère et, dans son irrésistible essor, entraîne avec lui l'unité catholique, le vrai gage de la liberté. Plus ce mouvement de régénération religieuse ne pas rompre l'alliance franco-russe qui promet tant de fruits salutaires pour l'affranchissement de ces contrées.

En Italie le mouvement favorable à l'Eglise est plus prononcé encore. La séance du parlement de Turin, que nous rapportons plus loin, est, sous ce rapport, des plus instructives. Garibaldi a grossièrement insulté la France à Palerme ; il veut, dit-il, aller à Rome sans elle, malgré elle. Interpellé à ce sujet, M. Rattazzi le désavoue, déclare ne rien vouloir ne faire sans nous, et la chambre presque toute entière se lève pour l'approuver. Quoi de plus significatif ? N'est ce pas plus et mieux que l'abandon officiel de Rome ? Et comme si ce n'était pas encore assez sur la nouvelle qu'une manifestation se préparait à Milan pour la question romaine, la garde nationale a pris les armes et l'a ainsi déjouée. Voilà plus de symptômes qu'il n'en faut croire nous-nous, pour mon cher le réveil de l'opinion conservatrice en Piémont et rasseurer ici les esprits les plus méfiants.

REVUE ANECDOTIQUE.

—o—

Un instituteur demandait à un de ses élèves combien il y avait de genres.

—Trois monsieur, le masculin, le féminin et le neutre.

—Etablissez la différence.

—Le masculin c'est les hommes ; le féminin c'est les femmes ; et le neutre . . . . . .

—Eh bien, le neutre ?

—Le neutre, parbleu, c'est les singes.

Chez un marchand de whiskey.

L'ACHETEUR.—Monsieur, je viens vous demander la barrique de Whiskey que je vous ai achetée hier. . . . .

LE MARCHAND.—Monsieur, on va vous l'envoyer dans un instant. . . . (Il appelle son garçon de cave.) Jean, vite, le whiskey de Molson pour le monsieur ! . . .

LE GARÇON, (des profondeurs de la cave.)—Le whiskey de Molson ? . . . Tout à l'heure, monsieur ; on est en train de la réduire ! ! . .

Un cultivateur consultait un avocat de cette ville sur son affaire. Après l'avoir examinée, l'avocat lui dit " Ton affaire est bonne." Le cultivateur le paye et dit : " A présent, monsieur que vous êtes payé, dites-moi franchement si vous trouvez ma cause aussi bonne qu'auparavant."

Un voleur ingénieux.—L'autre jour un voleur s'introduisit dans une maison, monte au second étage, entre dans une chambre pauvrement meublée et, faute de mieux se charge d'un matelas en plume. Mais, parce qui peut paraître un assez singulier caprice, il se met à descendre l'escalier à reculons. Ce stratagème n'était pourtant pas inutile, comme on va le voir : à son arrivée sur le palier du premier étage, le bruit de ses pas éveille l'attention d'une dame de la maison ; une porte s'ouvre ; voilà aussitôt le voleur reprenant sans tourner la tête, le chemin du second :

—Eh ! l'homme, où allez-vous avec ce matelas ?

—Parbleu, madame, je le porte là-haut.

—Descendez, nous n'avons pas commandé de matelas.

—Comment, madame, c'est M. Brown lui-même qui vient de l'acheter et m'a dit de l'apporter chez lui.

—Descendez, vous dis-je, dit la dame en colère ; il n'y a pas de M. Brown dans la maison.

L'homme fait donc volte-face, descend cette fois d'une façon naturelle et disparaît. Le sot venu, la dame et son époux montent à leur chambre à coucher, il faisait beau de les entendre crier en face d'un bois de lit vide.

Aux Correspondants.

Révd. J. de L., Albany, N. Y. Merci. Nous attendons la suite de votre feuilleton.

E. G. Cameron. Merci pour vos bons souhaits. Nous attendons vos écrits. Pourriez vous être notre agent dans votre localité ?

Nouvelles des Etats-Unis.

—o—

LA GUERRE DANS LE SUD-OUEST.

CAIRO, 30 juillet.

Le steamer *Platte Valley* apporte de Memphis la nouvelle de la capture du bateau des dépêches *Sallie Wood* par les rebelles, 150 milles au dessus de Vicksburg. Les rebelles avaient une batterie masquée qui a coupé en deux le vapeur du navire et l'a mis hors de service. Le bâtiment a été détruit, et ceux qui le montaient faits prisonniers. Le *Queen of the West* a aussi été attaqué en remontant le fleuve. Deux ou trois hommes ont été tués et plusieurs blessés.

Rolla, Missouri, 29 juillet.

A Stillville, dimanche soir, on estime qu'au moins 1,500 cavaliers armés ont passé la frontière de l'Etat, de Potosi à Jefferson, à dix milles de cette place, pour Dixie. Environ 1,500 autres se sont organisés et sont partis de Salem et des environs durant les trois derniers jours. Un grand nombre ont traversé le chemin de fer entre Rolla et Merrimac. Ils prennent des chevaux, des vêtements, des armes, des munitions et des provisions partout où ils en peuvent trouver. Un négociant s'est vu enlever $100, des vêtements, des marchandises et deux beaux chevaux. Dimanche soir, d'autres chevaux ont été pris dans les mêmes parages ; ce sont les objets les plus recherchés et on les prend de force ouvertement.

New-York, 31 juillet.—On assure que le comité de New-York a proposé au Président de ne payer a

mes pour les dix régiments demandés à cet état. Il dit que neuf régiments seront au complet quand les armes leur arriveront.

Les rapports reçus de l'Indiana, du Vermont, du Massachusetts et de New-Jersey relativement aux enrôlements, sont particulièrement satisfaisants. D'autres Etats font mieux leur devoir qu'on ne le supposait.

La question du tirage au sort a été prise en considération récemment en haut lieu. Plusieurs chefs de département y sont favorables; d'autres y sont très hostiles. Il est probable que le gouvernement général n'adoptera aucun système de conscription, mais chaque gouvernement qui demandera la permission de le faire l'obtiendra.

New-York, 31 juillet.—Le *Herald* apprend par une dépêche transmise de Washington qu'à la nouvelle du départ des trois frégates cuirassées, la *Couronne*, l'*Invincible* et la *Lanonandre*, pour le golfe du Mexique, parvint à Washington, M. Seward écrivit immédiatement une note au gouvernement français et lui fit de fortes remontrances contre la présence, dans le voisinage des Etats-Unis, d'une flotte aussi formidable. M. Seward dit que l'expédition mexicaine était de trop peu d'importance pour justifier l'envoi d'un armement aussi formidable dans les eaux américaines, et que le gouvernement américain ne pouvait s'empêcher de penser qu'il était destiné à agir contre les Etats-Unis. En conséquence, une explication à ce sujet est demandée au gouvernement français.

Chicago, 31 juillet.—Le *Times* a reçu de Memphis une dépêche spéciale conçue en ces termes: Les derniers avis du sud provenant de sources considérées sont importantes. 10 canonnières blindées, construites en Angleterre et complètement équipées, sont arrivées en vue de havre de Mobile. Trois autres sont en route. Ces canonnières constituent une flotte achetée en Europe par la confédération du sud. Elles sont armées chacune de 10 à 20 canons et elles sont, dit-on, doublées, avec du fer de six pouces.

LE GÉNÉRAL BEAUREGARD.

(De l'*Examiner* de Richmond 24 juillet.)

"Plusieurs histoires plus ou moins oiseuses et ridicules ayant circulé dans les journaux relativement à l'absence du général Beauregard du commandement de sa division, nous croyons devoir annoncer qu'il est actuellement avec sa famille aux Eaux de Bladon, Alabama. On se rappelle que le général Beauregard est entré en campagne dans le Sud lorsque la fortune de la guerre était pour notre cause du plus sombre aspect. Dans l'active et laborieuse campagne qui s'ensuivit et dans la complète organisation de l'armée à Corinth, il a éprouvé des fatigues qui ont gravement compromis sa santé. De là le congé d'absence qui lui a été accordé pour jouir pendant quelque temps d'un repos impérieusement nécessaire. Nous apprenons que la santé du brave général s'améliore rapidement et qu'il sera bientôt à son poste où il inspirera à l'armée cet indomptable courage qui doit infailliblement nous faire triompher dans cette lutte."

Les journaux du Sud nous informent que *Beauregard* a cédé son commandement à son collègue par suite du mauvais état de sa santé. Ils lui rendent un juste hommage pour la manière dont il a mené sa belle retraite de Corinthe, et pour l'habileté avec laquelle, tout malade qu'il fût, il a organisé la défense du Sud-Ouest. *Beauregard*, qui souffre d'une affection du foie, s'est retiré avec sa famille à Bladon Springs, dans le sud de l'Alabama. Il n'a cédé au mal que lorsqu'il a été à bout de forces.

Nous recueillons les ordres généraux suivants lancés dernièrement contre les guerillas:

Le secrétaire Stanton.—Pendez-les

Le général Dix.—Tuez-les sur le champ.

Le général Schafield.—Qu'ils soient exécutés sans retard.

Le général Blunt.—Pas de quartier.

Le général Loan.—Fusillez-les aussitôt qu'ils sont pris.

Le général Halleck.—Qu'ils soient jugés immédiatement par une commission militaire sommaire, et punis de mort.

Le gouvernement Fédéral a commandé 50 millions de boulets ce qui donne à penser que le boulet qui terminera la guerre n'est pas encore fondu.

Le télégraphe nous apprend que les autorités font arrêter, à Washington, les personnes suspectes.

Les steamers *Baltic*, *Atlantic* et un autre dont le télégraphe ne dit pas le nom, sont arrivés au Fort Monroe avec 3,000 prisonniers rebelles du Fort Delaware qui vont être échangés.

Il y a eu un petit engagement entre des troupes fédérales et confédérées; les premières réclament une petite victoire.

On lit dans l'*Ordre*:

"Le *News* de Québec confirme ce que nous avions annoncé il y a quelques jours, et dit que dix ou onze employés ont été renvoyés du Ministère des Terres de la Couronne, dix du bureau de l'Adjudant-Général, et deux du Département des Procureurs Généraux. Un certain nombre d'employés du Bureau d'Agriculture et du Ministère des Finances ont reçu des avertissemens.

"Nous croyons qu'une année de salaire sera accordée, à titre d'indemnité et de gratuité, aux employés qui ont été renvoyés, à l'exception pourtant des surnuméraires qui n'y ont aucun droit."

Faits Divers.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce de Mr. C. Sparrow, Jr.

—Nous apprenons que les messieurs suivants ont été admis hier à la profession d'Avocat, après un brillant examen subi devant le Barreau du District de Montréal V. B. Sicotte, J. Herby, Chs. Dorion, F. Guenette, J. Elzéar Pouliot, de Rimouski. M. Elzéar Pouliot a étudié partie chez M. Talbot, Avocat de Québec, et partie chez MM. Loranger, de Montréal. Nous souhaitons à ces messieurs tout le succès possible dans leur nouvelle carrière.—*Minerve.*

Sa Grandeur Mgr. Gnigues a administré dimanche dernier, le sacrement de Confirmation dans l'Eglise St. Joseph de cette ville à près de 40 enfants, et mercredi dernier dans sa cathédrale à près de 200.

—*Le Nord* annonce que le gouvernement belge vient de faire l'acquisition, dans une vente à Londres, de plus de quatre cents lettres originales de Charles-Quint et de Marguerite d'Autriche, ainsi que d'autres documents non moins importants pour les archives de la Belgique.

Un fait qui ne se renouvellera peut être jamais plus, dit l'*Estafette du Sud* publié à la Nouvelle-Orléans, après les événements féconds en choses extraordinaires que nous traversons, sera de voir le coton se vendre à la Nouvelle-Orléans au prix de 29 cts. pour l'ordinaire et 39 cents pour le Middling. Ce fait a lieu aujourd'hui sur le marché de notre place.

—Le beau steamer en fer, le *Montréal*, de la compagnie du Richelieu, a recommencé mercredi ses voyages ordinaires entre Montréal et Québec, après avoir subi quelques réparations. Il n'y a qu'une voix pour vanter les belles proportions de ce bateau et l'arrangement de l'intérieur. Les voyageurs y trouvent tout le confort désirable. Au reste, on sait que la compagnie du Richelieu ne néglige rien sous ce rapport. Ce magnifique vapeur est sous le commandement du capitaine Côté.—*J. de Québec.*

—Hier dans l'après-midi le sergent de police Comiller ayant entendu dire qu'une personne travaillait activement à enrôler pour l'armée du Nord, il se dirigea dans une auberge de la rue St. Paul et y arrêta une personne du nom de Martin Bird. Un soldat du 47ème nommé Brophy et une autre personne du nom de Kerr avouèrent que Bird leur avait offert £25 s'ils voulaient le suivre aux Etats-Unis pour s'y enrôler dans l'Armée.

Ces deux personnes donnèrent leur affidavit et Bird fut mis en cage. Birdse dit Anglais.—(*Pays.*)

Deux nouvelles mines de charbon viennent d'être découvertes près d'Halifax, N. E., et les spécimens envoyés en Angleterre ont été jugés supérieurs à tous ceux déjà connus. Il arrive chaque jour des régions riches des nouvelles de plus en plus favorables.

EXÉCUTION SOMMAIRE.—Legrand Hall, de la ville de Union, comté de Franklin, (Missouri), était depuis longtemps connu pour un vaurien des plus dangereux. Il y a quelques années, il avait été convaincu de meurtre sur la personne de Andrew Bullock condamné à la prison, et gracié par le gouverneur Stewart. Mais cette leçon et cette clémence n'avaient fait qu'exalter la violence de ses déplorables instincts. Il y a quelque temps, son père fit son testament, et donna $500 de plus à chacun de ses deux autres enfants qu'à lui. Il conçut de cette préférence un terrible ressentiment et résolu de se venger. Il proposa à un vieux nègre d'assassiner toute la famille le 4 juillet, mais le nègre ne trouva pas, à ce qu'il paraît, le marché assez avantageux, et refusa. Enfin, récemment, M. Hall le père, mourut. Le soir même, Legrand appela sa sœur, qui priait dans la chambre mortuaire, et, à peine sortie il lui tira un coup de pistolet à bout portant. Les voisins accoururent au bruit et poursuivirent le meurtrier, qui avait pris la fuite. Ils ne tardèrent pas à le rejoindre, à le saisir et à le mettre en lieu de sûreté. L'instruction commença. Le coupable fut amené au cabinet du juge, et la séance se prolongeait, lorsque la foule, qui s'était amassée aux environs, fit irruption dans la salle, et s'empara du prisonnier. Une corde était prête, on la lui passa autour du cou, et quelques minutes après justice était faite. Le cadavre de Legrand Hall était suspendu à une branche d'arbre, et salué par les hurrahs frénétiques de l'assistance, parmi laquelle, comme d'habitude, les femmes étaient en majorité.

—Un cuisinier Irlandais à bord d'un bâtiment marchand ayant laissé tomber la bouilloire dans la mer, alla trouver le capitaine du vaisseau, et tout en se grattant la tête, lui demande: Maître voulez-vous répondre à une question que je vais vous faire? —Qu'est-ce que c'est?—Une chose est-elle perdue quand on sait où elle est?—Certainement non, répondit le capitaine.—J'en suis bien aise, répondit le pauvre garçon. Votre bouilloire n'est donc pas perdue; car elle est au foud de la mer.

—Dimanche dernier, dans l'après-midi, un petit garçon s'amusait à agacer dans la ménagerie Guilbault les jeunes ours noirs, d'ailleurs très inoffensifs. L'un des oursins attrappa de sa griffe le vêtement de l'imprévoyant enfant qui fut sauvé avec de grands efforts par ses camarades et les employés de M. Guilbault.

C'est un avis à donner à tous les imprudents, qui tourmentent les animaux.—(*L'Ordre.*)

EXPLOSION D'UNE POUDRIÈRE.—Mercredi à trois heures après-midi, cinq bâtiments servant de manufacture de poudre à canon, à Hasardville (Connecticut), ont été détruits par une explosion. Sept ouvriers et un charretier ont été tués sur le coup. Les bâtiments sont rasés et tout le village a éprouvé des dommages plus ou moins considérables. On a ressenti la secousse jusqu'à quarante milles de distance.

Les individus tués étaient presque tous étrangers et pères de familles. Leurs restes n'ont pu être reconnus; tout ce que l'on a pu retrouver de leurs corps était mutilé et en lambeaux.

La compagnie à laquelle appartenaient les constructions détruites possède 75 autres bâtiments du même genre, consacrés à la même fabrication. Elle n'éprouve qu'une perte relativement insignifiante, qui n'aura pas d'action sensible sur ses opérations.

LONGÉVITÉ.—A St. Liboire, (comté de Bagot, Bas-Canada,) une femme qui paraît encore tenir à la vie par de fortes fibres, s'enorgueillit avec droit de ses 114 ans et de sa vigueur. Son mari, nommé Vincent, est mort à l'âge de 105 ans. Elle avait 11 ans, lors du siége de la prise de Québec par les Anglais et elle se rappelle parfaitement de la manière dont on racontait alors les détails de cet événement. Elle n'a qu'un œil mais elle voit bien sans lunettes.

—Les Maires de paroisses des villes et villages ont reçu une circulaire du Secrétaire Provincial qui leur annonce qu'un monument national va être érigé en Angleterre en l'honneur du Prince Albert. Tous les Canadiens sont invités à prendre part à la construction de ce monument. Le denier du pauvre, dit la circulaire, sera réuni au chelin du riche.—(*Courrier de St. Hyacinthe.*)

—M. Bridges, directeur de la compagnie du Grand Tronc, a adopté de nouvelles mesures relativement au fret sur la ligne entière. Il s'est décidé à abandonner le transport du fret de l'Ouest lorsqu'il nuira en aucune manière aux affaires locales de la ligne. C'est une bonne nouvelle pour les marchands et meuniers sur cette ligne. Cette mesure sera d'ailleurs avantageuse à la compagnie, et les trésors locaux peuvent en outre faire face à l'augmentation de prix qui en résultera pour eux.

Terrible scène.—Un tigre évadé.—Durant la dernière exhibition de la ménagerie de Van Amburgh à Monongahela City, un orage épouvantable accompagné de tonnerre et d'éclairs fondit inopinément sur la tente et la mit en pièces au grand effroi des spectateurs. Mais la consternation devint à son comble lorsqu'ils aperçurent un monstrueux tigre sortir de sa cage. Tous alors préférant braver l'ouragan se précipitèrent pêle-mêle de leurs sièges à travers ce qui restait des débris de la tente. Les cris des femmes et des enfants appelant au secours, le déchaînement de l'orage, et le mugissement des bêtes féroces imprimaient aux spectateurs la plus sombre et la plus tragique terreur. Les gardiens des animaux étaient postés les yeux hagards devant les cages, et l'un d'entr'eux pâle comme la mort, tenait dans ses mains crispées les défenses du formidable éléphant Annibal. Un des lions à la crinière épaisse et flottante et aux yeux flamboyants inspirait surtout une indicible frayeur. M. Van Amburgh est parvenu, non sans de grands efforts, à ramener enfin le tigre fugitif dans la cage du lion.

Nombre de personnes ont été foulées aux pieds et gravement contusionnées dans une semblable confusion.

On nous informe, en outre, que le montant du dommage causé aux chapeaux, robes et autres articles de toilette, s'élève à $2,000.

—Nous voyons avec plaisir que les habitants de la paroisse de la Sainte-Famille de l'Ile d'Orléans viennent de créer une association qui a pour but d'envoyer, chaque année, un jeune homme étudier l'agriculture au collége Sainte-Anne. On ne saurait trop applaudir à de pareilles associations et trop faire d'éloges à ceux qui en ont pris l'initiative. M. Méthot et les paroissiens de Sainte-Famille ont donné un exemple qui, espérons-le, sera suivi dans les autres localités du Canada.

Le vénérable et savant curé, M. Besserer, accablé par l'âge et les infirmités, ne peut se mettre à la tête de ce mouvement; mais il l'encourage de sa parole et de ses vœux.—*J. de Québec.*

FAUSSE MONNAIE.—Samedi dernier, la police de Baltimore fut avertie que deux individus, supposant sans doute que le public ne se montrerait pas difficile, dans l'état de pénurie actuelle sur le choix de la monnaie, avaient essayé de passer des pièces fausses sur différents points de la ville. Des agents se mirent immédiatement en chasse et ne tardèrent pas à mettre la main sur deux personnages dont le signalement répondait aux renseignements qu'ils avaient reçu. Ils déclarèrent se nommer Ezekial McGothlin et Charles Eddy, mais on a lieu de croire qu'ils cachent leur identité, et qu'ils ont de bonnes raisons pour cela. Quoiqu'il en soit, on les a fouillés et on a trouvé sur eux cent trente trois dollars en fausses pièces de 25 et 50 cents. Il ont été mis en lieu de sûreté.

ENTRE L'ENCLUME ET LE MARTEAU—Same di dernier, les officiers de police Kentzler et Neimeyer faisaient leur ronde dans les environs, de Dallas et Lancaster streets, à Baltimore, lorsqu'ils entendirent une voix de femme éplorée crier: "au secours! à la garde!" Ils entrèrent dans la maison d'où partaient les cris, et trouvèrent Stephen Dorry qui battait sa femme. Ils séparèrent les belligérants et se mettaient en devoir d'emmener le mari un peu vif à la station de police, lorsque Margaret, la douce épouse, Barbara Dorry sa fille, Barbara Schowman sa sœur et Barbara Crafts sa tante, se jetèrent impétueusement sur les officiers et les rouèrent de coups. Puis, l'une d'elles, trouvant que ce n'était pas assez, lâcha un chien énorme qui se mit à jouer des crocs contre les représentants de l'autorité, déchira la cuisse de Neimeyer, et mis son uniforme en lambeaux. Heureusement il arriva du renfort, le chien fut assommé à coups de casse-tête et toute la troupe fut menée en prison. C'est toujours la vieille histoire de Mme Sganarelle: "et si je veux qu'il me batte, moi!"

—Il est bruit que M. Notman, M. P. P., va être nommé greffier de la paix pour le comté de Wentworth, charge qui est maintenant vacante. Cette nomination, si elle avait lieu, nécessiterait une nouvelle élection au comté de North Wentworth.

—L'incendie dans les forêts avoisinant le lac Supérieur et la rivière du Sault, continue d'exercer de terribles ravages. Cette mer de feu, soulevée par un gros vent, pénètre, après avoir détruit la profondeur des bois, jusqu'aux habitations des fermiers et des pauvres cultivateurs qui voient leurs récoltes brûlées et sont obligés de fuir cette fournaise. Le *Iron City* enveloppé d'une épaisse fumée sur le lac Huron, est parvenu à peine au phare de ce port.

—Le "Leader" de Toronto annonce que de faux billets, copiés sur ceux de la "Colonial Bank," sont actuellement en circulation. L'altération est effectuée en collant sur le billet "Bank of Toronto" au dessus des mots "Colonial Bank of Canada." Les fermiers et autres peuvent facilement être dupes de cette nouvelle contrefaçon. Qu'ils soient sur leurs gardes.

MARINE MILITAIRE.—La marine militaire des Etats-Unis se composait en 1861 de 88 bâtiments de tout rang et de tout ordre; dans ce nombre figuraient 43 vaisseaux, soit la moitié, moins un, de l'effectif total.

En 1862, le département de la marine a fait construire, bâtiments neufs..... 78
Il en a achetés..... 136
Ce qui, joint au chiffre antérieur de 88
porte l'état général de la marine à.....302

Ainsi, depuis le commencement de l'année courante, indépendamment des acquisitions faites au commerce, et qui ne sont point d'une valeur sérieuse au point de vue d'un état maritime permanent, le gouvernement a construit presque autant de bâtiments de guerre qu'il en possédait (78 contre 88,) et dans ce nombre figurent 2 frégates et 23 canonnières cuirassées, plus 8 vapeurs bélier. On sait qu'un grand nombre de canonnières sont encore sur les chantiers.

—La Gazette Officielle du 2 courant contient une proclamation du gouverneur-général par laquelle Son Excellence promet une récompense de $200 pour toute personne ou personnes qui n'étant pas le coupable ou les coupables, donnera ou donneront quelqu'information tendant à la découverte des incendiaires qui ont fait brûler le 13 juin dernier la brasserie de Thomas Lloyd, de la cité de Québec.

—On lit dans le *Pittsburg Chronicle*: Mercredi dernier, un fermier des environs de Orrville, dans le comte d'Armstrong, était occupé à herser un champ de sarrasin lorsqu'un orage éclata, et il se réfugia sous un arbre; mais il y était à peine depuis quelques minutes, que la foudre le frappa, et il tomba mort instantanément ainsi que ses deux chevaux, dont il tenait les traits à la main. C'était un homme très-estimé il laisse une veuve et quatre enfants.

LA VUE! LA VUE! LA VUE!

UNE NOUVELLE DECOUVERTE

POUR

PRESERVER LA VUE.

LUNETTES PERISCOPIQUES,

Inventé par M. ARCHERS, Oculiste de l'Hôtel de

L'UNIVERSITE DE LONDRES.

CES lentilles ne ressemblent aucunement à celles qui jusqu'à présent ont été mises en vente; le crystalde roche seul moulu d'après un nouveau procédé, entre dans la composition de ces verres; qui bien qu'ayant tous la forme concave peuvent être adoptés à toutes sorte de vues par l'**Ophtalmoscope**, un instrument inventé par M. ARCHERS, au moyen de cet appareil la millionième partie d'un pouce de lumière dont tous ces rayons sont concentrés dans un seul foyer, produit l'effet voulu; ces rayons convergent vers le centre de la rétine et lui facilitent ses fonctions.

Ai si donc ceux qui ont la vue foible et qui désirent fortifier cet organe si délicat n'ont qu'à se présenter à

L'UNION HOUSE, OTTAWA.

M. ARCHERS donne ses lunettes pour essai pendant un mois et l'argent sera remboursé aux personnes qui ne seront pas satisfaites.

Les verres sont de toutes dimension et peuvent être placés dans de vieilles montures.

Parmi les nombreux avantages qui militent en faveur de l'invention de M. ARCHERS.—Voici les principaux:

1°. Les personnes agées qui font usage de ces lunettes peuvent s'occuper à des ouvrages les plus délicats et des plus minutieux, soit à la clarté du jour ou de toute lumière artificielle sans nuire à leur vue.

2°. Ces verres peuvent durer toute la vie à un personne sans qu'il lui soit nécessaire de les changer.

3°. Le crystal de roche seul entrant dans la composition de ces lunettes, elles ne produisent aucune enflammation dans l'organe visuel mais au contraire le maintiennent dans un état de repos quelque soit la longueur de temps dont on s'en sera servi.

Ottawa, 7 août 1862.

YEUX ARTIFICIELS

Qui peuvent produire l'illusion la plus complète, procurés par

A. STANLEY, M. D.

OCULISTE & ORISTE.

UNION HOUSE, OTTAWA.

Ottawa, 7 août 1862.

AVIS.

UN Instituteur gradué de Diplôme enseigne le LATIN, le FRANÇAIS & l'ANGLAIS dé irerait se placer dans une localité populeuse où ces différentes Branches d'éducation seraient requises.

Pour information adresser vos lettres franches de port à C. R. Z. Instituteur.

Mont Oscar, Comté de Vaudreuil.

Juin, 1862.

Grande Revolution,

DANS LES PRIX DU LARD.

SEULEMENT QUE 3½ d. LA LIVRE.

Le Soussigné informe respectueusement ses amis et le Public en général qu'il a ouvert aujourd'hui un MAGASIN d'EPICERIES, LIQUEURS et de PROVISIONS dans les

BATISSES SPARROW

au coin des Rues SUSSEX et MURRAY où il vend le meilleur **LARD MESS** au bas prix de 3½ d. la livre.

LES THES, SUCRES, CAFES ET LIQUEURS

sont de la meilleure qualité et aussi à très bas prix.

Le Soussigné a l'espoir que l'expérience qu'il possède dans cette ligne, et ayant acheté ses effets pour ARGENT COMPTANT et au plus bas prix, le met en état de donner pleine et entière satisfaction à tous ceux qui voudront bien l'honorer de leur patronage, tant dans le prix que dans la qualité de ses MARCHANDISES.

C. SPARROW Jr.

OTTAWA, 7 Août 1862.

William Paquette,

CHIMISTE ET PHARMACIEN.

(*Medical Hall*)

Rue Rideau — Ottawa.

Tient toutes les medecines, et les Drogues les plus rares

EN GROS et en DETAIL

Où on vend toutes espèces de

Peintures,
Huiles,
Mastic,
Vernis,
Bois de teinturers,
Medecines Patentes,
Couleurs a teindre,
Esprit de Terebentine,
Brosses,
Camphine,
Fluid,
Instruments pour Chirugiens, et pour Dentistes

De toute description et des plus modernes.

Parfumeries,
Peignes,
Savons,

Et de toutes espèces de

Graines de Jardin, etc., etc.

Enfin tout ce que l'on peut désirer avoir dans une pharmacie de premier ordre.

Ottawa, 22 mai 1862.

Bonnes Nouvelles

LES BATISSES D'OTTAWA.

$100,000 d'accorder

PAR

NOTRE LEGISLATURE,

Continuation des Travaux.

AU MAGASIN

D'Eugene Martineau

Ou l'on fera comme par le passé des hardes de toute description.

M. MARTINEAU Vient de recevoir de

NOUVELLES ETOFFES

DE

PRINTEMPS et D'ETE,

Et il est prêt à fournir au public des hardes faites dans toutes les modes à des prix si réduits qu'on ne pourra visiter son Magasin sans acheter, soit un surtout, une veste ou un pantalon.

Venez voir mon établissement, et vous trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de CHEMISES, de HARDES FAITES, DRAP, VALISES, COLLETS, et une foule d'articles que je vendrai à

TRES BAS PRIX.

E. MARTINEAU.

Ottawa, 22 Mai 1862.

1862. 1862.

LIGNE DE LA MALLE

SUR LA

RIVIERE OTTAWA,

LES VAPEURS

"QUEEN VICTORIA"

—ET—

"PRINCE OF WALES."

LIGNE REGULIERE ET QUOTIDIENNE

ENTRE

OTTAWA ET MONTREAL.

(*Le Dimanche excepté.*)

Font le trajet en Dix Heures.

Les nouveaux et magnifiques Vapeurs. "QUEEN VICTORIA," Capt. A. BOWIE, "PRINCE OF WALES" "H.W. SHEPHERD

LE Vapeur "QUEEN VICTORIA" laisse Ottawa tous les matins. (excepté le Dimanche) pour Montréal, à 6.30 A.M. TEMPS DU CHEMIN DE FER, se joignant à Grenville au chemin de Fer de Carillon et Grenville et au Vapeur "PRINCE OF WALES" à Carillon, arrivant à Montréal à 4.30, P.M. Retournant il arrivera à Ottawa à 6 P. M

Le confort et l'economie de cette ligne ne peuvent être surpassés. Cette route est de plus pittoresque, et la plus recherchée par les touristes.

Les *excursionistes*, pourront obtenir des billets de retour d'Ottawa à Grenville, bons pour un jour, à moitié prix.

Les passagers allant aux célèbres sources de Caledonia pourront débarquer à l'Orignal ou des voitures seront prêtes à les conduire aux Sources.

PRIX:

D'Ottawa à Montréal 1ère classe.....$3.50
" " 2nd " 2.00

(REPAS EXTRA.)

Billets d'Excursion à Montréal et retour $6

Pour autres informations et pour ce que regarde les billets d'excursion s'adresser à l'agent M. JOHN MCGOWAN à Poffice du quai.

R. W. SHEPHERD,
Directeur.

Ottawa, 15 mai 1862.

LA VUE, L'OUIE, CATARH,

ET

LA GORGE.

A. STANLEY,

OCCULISTE et AURISTE, peutetre consulté à l'HOTEL DE L'UNION. Les personnes qui louchent peuvent etre guéries en CINQ MINUTES.

Ottawa, 31 juillet 1862.

LA VUE, LA VUE!!

LUNETTES PIROSCOPIQUES

POUR TOUTE VUE.

UNION HOTEL.

M. ARCHERS, vient d'arriver avec un grand assortiment d'optiques.

Ottawa, 31 juillet 1862.

JEFFERSON DAVIS ET ABRAHAM LINCOLN.

FACE A FACE

ENTRE EUX L'ON A DISTINGUE

Le Drapeau Blanc

DE

L. J.-B. LAZURE,

De son Magasin de Hardes Faites.

DE LA RUE SUSSEX, VIS-A-VIS LA RUE CLARENCE,

Qui n'a souffert aucune injure

De la part des Canonieres de Toronto,

QUI SONT DEMEURÉES SILENCIEUSES

Apres la perte de leur propre Drapeau.

L. J.-B. LAZURE

Vient de recevoir un Assortiment complet de

HARDES FAITES

QU'IL VENDRA A DESIPRIX SI REDUITS

Que ses nouveaux Compétiteurs seront obligés de baisser pavillon.

L. J.-B. LAZURE.

Ottawa, 28 mai 1862.

NOUVEAU MAGASIN!

NOUVELLES MARCHANDISES.

Qui seront vendues a des

Prix qui conviendront a tout le monde.

MAISON GERMAIN, PORTE VOISINE

DU

Magasin de Chaussures de M. John Heeney,

RUE SUSSEX.

LES SOUSSIGNES ont l'honneur d'informer leurs amis et le Public en Général, qu'ils reçoivent maintenant dans leur nouveau magasin des

MARCHANDISES NOUVELLES

CONSISTANT EN

Marchandises Seches, Hardes faites,
Groceries, Vins,
Liqueurs, Provisions,
Vaisselle, &c., &c.

Ces articles sont de Premiere Qualite, qu'il vendront a tres Bas Prix, pour argent comptant En Gros et en Detail

Ceux qui désirent acheter à BON MARCHE, feront bien de venir examiner ces effets, et juger par eux-mêmes.

CAMPBELL & DUFFY.

Ottawa, 28 mai 1862.

Grand Concours
CHEZ
McCOMB & FRERES.
GALERIE PHOTOGRAPHIQUE,
Rue Rideau, Ottawa.

LES SOUSSIGNES, flattés par l'appréciation juste et libérale de leur mérite comme **ARTISTES PHOTOGRAPHES**, mérite qui a été reconnu par l'affluence continuelle des personnes qui se sont assises à leur Galerie depuis son ouverture ; prennent la liberté d'informer les citoyens

D'OTTAWA ET DES ENVIRONS,

Que, pour mériter d'avantage leur approbation, ils ont introduit dernièrement dans leur art, des améliorations toutes nouvelles.

Comme ils se servent dans leur Galerie des meilleurs Cameras et substances chimiques, ils sont certains de satisfaire les plus difficiles, tant qu'à leur Portrait,

Aussi, ils ont toujours en main, un Assortiment Complet de Cadres et de Boîtes d'Union, de Morocco, de Perles et d'Or de toutes Grandeurs.

Le public est respectueusement invité à venir visiter et examiner leurs spécimens : sans nulle obligation de faire prendre leur Portrait. Portrait pris dans des loquets pour 25 cts.

L'entrée est la même que

VIENNA HOUSE,

Porte voisine du magasin de Cunningham, Barclay & Lindsay, RUE RIDEAU.

McCOMB & FRERES.

PRINTEMPS, 1862.

CARLAND, MUTCHMOR & CIE,

RECOIVENT MAINTENANT

UNE PARTIE DE LEUR IMPORTATION DU

PRINTEMPS

DE

MARCHANDISES SECHES

ET DE

MODES.

Leurs effets ayant été achetés avant la hausse des prix sur les marchés d'Angleterre, ils sont en état de les vendre à plus bas prix que partout ailleurs.

A BAS PRIX.

CALICOTS QUI NE CHANGENT PAS	5½d	per verge.
COTONS DE FANTAISIE	7½	" "
(UNION TWEEDS)	2s. 0.	" "
COTONS BARRÉS	6d.	" "
ETOFFES POUR PANTALONS D'ÉTÉ	9d.	" "
MAGNIFIQUE CHALLI DE LAINES	7½	" "
" GUILLAUME	8d.	" "

Bas pour Dames, Patrons deRobes,&c., &c.

ARGENT COMPTANT.

CARLAND, MUTCHMOR & CIE.,
RUE RIDEAU, OTTAWA.
PRES DU PONT.

Ottawa 26 Mars 1862.

PIERRE DUFOUR
Manufacturier de Voitures
D'ETE ET D'HIVER.
Rue Rideau, Ottawa.

TIENT constamment en main un assortiment considérable de

VOITURES DE TOUTES SORTES
ET D'UN
GOUT TOUT NOUVEAU.

Toutes les commandes et réparations qu'on voudra bien lui confier seront faites avec promptitude et aux prix les plus modérés.

M. Dufour a aussi des voitures de seconde main qu'il vendra à bon marché.

17 avril 1862.

DÉMÉNAGEMENT.

T. W. SHEPHERD.

ENCANTEUR, et Marchand à Commission, etc., a déménagé son magasin dans la maison en pierre de M. Wade—côté Sud de la Rue Rideau.

Ottawa, 17 avril 1862.

DEMANDE.

UN JEUNE MONSIER d'une éducation distinguée désire trouver une place ou dans un collège ou dans une famille. Le latin, le français, l'Italien, l'anglais, etc., lui sont familiers etc.

Ecrire ou s'adresser à ce bureau.

Ottawa 17 avril 1862.

J. SMITH.

BOUCHER & CHARCUTIER

A CHANGÉ d'état ; il a ouvert son marché Rue Sussex, porte voisine de la Boutique de M N. Germain—où il vendra toutes espèces de viandes, des meilleures et des plus belles à des prix modérés.

M. Smith tiendra constament en vente tout ce que le marché peut offrir de mieux. Et il espère que ses anciennes pratiques et ses nombreux amis ne l'oublieront pas.

Ottawa, 5 mai 1862.

LOCATION DE MINES

DÉPARTEMENT
DES
TERRES DE LA COURONNE

QUEBEC, 21 AVRIL 1862.

Les Changements suivants.

DANS LA

MANIERE DE DISPOSER

DES

LOCATIONS DE MINES,

ONT ÉTÉ AUTORISÉS par

Son Excellence

LE

GOUVERNEUR GEN R AL

EN CONSEIL :

QU'A l'avenir il sera perçu, à chaque vente de terres minérales, un droit égalien de 2½ pour cent sur tous les minéraux extraits, payable en espèces, sur la valeur du minéral préparé pour le marché à la mine, et que des lettres patentes seront émises pour telles terres lors du paiement des deniers d'achat, sans aucunes conditions additionnelles ; aussi que les lots dans les townships arpentés, qui présentent des indices de minéraux, seront vendus au même prix, par acre, que les terres adjacentes, sujets au droit régalien sus mentionné.

(Signé,) **GEO. SHERWOOD,**
1er Mai 1862. Commissaire

LE MERITE EXTRAORDINAIRE

Dont appartient

A CELUI QUI PLAIT A CHACUN

IL EN EST AINSI AVEC NOTRE MELANGE

Sans Rival de nos

CAFFES

De MOCHA, de JAVA et de la JAMAIQUE.

BROUGH, BUCHANAN & CIE.,
Rue Sussex.

Ottawa, 3 janv. 1862.

Compagnie d'Assurance Royale

DE

LIVERPOOL ET LONDRES.

Capital—£2,000,000 et un Grand Fonds de Réserve.

DÉPARTEMENT DU FEU.

CETTE COMPAGNIE continue à ASSURER les Bâtisses et toutres sortes de Propriétés contre les pertes ou dommages par le feu, à des conditions des plus libérales.

Toutes pertes justes promptement réglées, sans déduction ou escompte, et sans référer en Angleterre.

Le Grand Capital et la conduite judicieuse de cette Compagnie garantissent la plus parfaite sûreté aux assurés.

Il n'est rien chargé pour Police ou Transferts.

DÉPARTEMENT DE LA VIE.

Les avantages suivants, entre un grand nombre d'autres, sont offerts par cette compagnie aux personnes qui se proposent d'assurer leur vie :—

Parfaite sûreté pour l'accomplissement des engagements envers les porteurs de Polices.

Taux de Primes favorables.

Une grande réputation de prudence et de jugement, et la plus libérale considération de toute question liée aux intérêts des assurés.

Trente jours de grâce accordés pour le paiement des primes de renouvellement, et pas de retrait de police pour erreur non intentionnelle.

Polices échues pour non paiement de primes peuvent être renouvelées dans les trois mois en payant la prime, et une amende de dix chelins par cent, en produisant des preuves satisfaisantes du bon état de la santé de l'assuré.

Participation des profits par les assurés, se montant aux deux tiers du montant net.

Grands Bonus déclarés en 1855, se montant à £2 par cent par année sur la somme assurées faisant, sur les âges de vingt à quarante ans, 80 par cent sur la prime. La prochaine division des profits en 1860.

Etampes et Polices données gratuitement.

Tous les frais de Médecins payés par la Compagnie.

Référence Médicale—J. A. GRANT, M. D.
H. J. FRIEL, *Agent*

CHS. D. REYMOND.

HORLOGER ET BIJOUTIER.

REMERCIE avec beaucoup de gratitude ses amis et le public en général de l'encouragement qu'il en a reçu jusqu'à ce jour, et il les informe respectueusement qu'il a TRANSPORTÉ son établissement de la Rue Sussex dans la Rue Clarence tout près de la Rue Dalhousie, troisième porte du Bureau du Dr. Dorion, où il espère recevoir le même patronage que par le passé.

M. Reymond réparera toutes les montres, horloges etc., qu'on voudra bien lui apporter à des prix modérés, et d'une manière satisfaisante.

Ottawa, 8 mai 1862.

HOTL DU PUPL.

RUE DE L'EGLISE.

Basse-Ville Ottawa.

LE SOUSSIGNÉ prend la liberté d'annoncer à ses amis et au public, qu'il a loué la maison si bien connue de

MICHEL BOYLE.

Qu'il vient de réparer et meubler à neuf.

On pourrait recevoir un certain nombre de pensionnaires soit au mois, soit à la journee, suivant le désir des appliquants.

Il y a de bonnes et spacieuses écuries, et remises attachées à son établissement, où il tient des chevaux qu'il louera à des prix raisonnables.

M. HILAIRE St. JACQUES

Ottawa, 15 Mai 1862

DEPARTEMENT
DES
TERRES DE LA COURONNE.

Quebec, 17 avril 1862.

AVIS est par le présent donné que les terres dans le Township de Radcliffe, dans le Comté de Renfrew, Haut-Canada seront offertes en vente le ou apres le QUATORZE DE MAI d'après la condition ordinaire pour *Argent comptant* en s'adressant à THOMAS P. FRENCH, Ecr., Agent du Département des Terres de la Couronne à Clontarf.

ANDREW RUSSELL
Assitant Commissaires,

CHEMIN DE FER D'OTTAWA ET DE

PRESCOTT.

Le et après LUNDI, 22 *avril*, le tarif pour le fret entre Montréal et Ottawa Cité, par le Chemin de Fer d'Ottawa et Prescott, et le Grand Tronc, sera comme suit, savoir :

Troisième Classe	25 cts.	per 100 lbs
Secoude "	22½	" " "
Troisième "	17½	" " "

☞ Pour particularités, classification, ou toute autre information, s'adresser, soit au Bureau de la Compagnie, à Ottawa, ou au Bureau de la Compagnie du Grand Tronc, à Montréal.

JNO. R. WHITE,
Ottawa, 15 avril, 1861. *Secretaire.*

Hotel National,

RUE SUSSEX,
TENU PAR M. LAFONTAINE.

Ou on recoit des Pensionaires au mois et a la semaine.

TABLE ouverte à toute heure du jour. L'on trouve à ce restaurent en tout temps, huitres fraiches, et gibiers de toutes descriptions. Préparés dans un style à satisfaire le plus difficile.

PASCHAL COMTE.
RUE SUSSEX OTTAWA.

TIENT

CONSTAMMENT EN MAIN UN ASSORTIMENT DE

MARCHANDISES SECHES

HARDES FAITES,

EPICERIES.

LIQUEURS.

CHAUSSURES, ETC.

LE TOUT AU PRIX LES PLUS REDUITS.

!!! GRANDE ATTENTION !!!

DR LOUIS DE CHEVRY,

Chirurgien Dentiste.

Cabinet d'opération :

RUE SUSSEX,

A côté du magasin de M. Traversy, chez Madame DUPUIS.

LE DR. LOUIS DE CHEVRY fait la pose des Dents Artificielles dans le genre le plus nouveau et le plus durable, et avec l'imitation aussi parfaite de la nature que l'œil le plus habile ne peut en faire la différence.

Par le nouveau système du Dr. LOUIS DE CHEVRY, les Dents Artificielles servent à la matisacation des aliments, avec la même facilité et la même force que les dents naturelles et sans faire éprouver la moindre douleur. Les dents sont garanties incorruptibles et ne changent jamais de couleur. La pose des dents ainsi que toutes les opérations sont faites avec dextérité et sans aucune douleur. Les dents peuvent être posées en faisant ou sans faire l'extraction des racines.

Les meilleurs substances sont employées Tout travail est garanti.

PRIX TRES MODERES.

Consultations Gratuites.

DENTS montées sur plaque en Or, montées sur do en Platine, montées sur do en Argent, montées sur do en Caoutchouc, sculptées dans l'Ivoire, sculptées dans l'Hippopotame.

RATELIERS complets au moyen de ressorts en Or sans couvrir le palais et genre à succion couvrant le palais.

N. P.—Le DR. LOUIS DE CHEVRY invite le Public à venir examiner son travail.

Ottawa, 2 Décembre 1861.

SLON DE PERFUMERIE

DU

CHEMIN DE FER.

000

MM. MILES ET EDDIX,

PERRUQUIERS ET BARBIERS.

ONT l'honneur d'annoncer au public qu'ils ont ouvert un nouveau salon en dessous de l'Hôtel Champagne ou ils seront heureux de satisfaire leurs pratiques.

Ces MM. peuvent barbifier suivant l'art.

Il ont à vendre dans leur établissement tous les articles de toilette, tels que Savons, Eau-de-Cologne, odeurs de toutes espèces,

DE PLUS

Des instruments de musique, tels qu'ACCORDEONS, VIOLONS, &c., &c.

Ce SALON est tenu sur le même pied que celui qui a le nom

Salon du Prince de Galles.

RUE RIDEAU.

M. MILES est donc le BARBIER DES PRINCES et le PRINCE DES BARBIERS.

E. MILES ET EDDIX.

Ottawa, 1 janvier 1862

THOMAS PATTERSON

Importateur et Marchand de

Groceries,

EN GROS ET EN DETAIL

No. 17

RUE RIDEAU, OTTAWA

ON TROUVE VINS, Eau-de-vie, Gin, Esprit de Vin, &c.,—Ainsi que Thés, Sucres, Tabacs, Epices, &c., &c., &c.

Ottawa 23 juin 1862.

SALON AMERICAIN.

Rue York.

TENUE PAR

R. R. HAMILTON.

PORTE VOISINE DE L'HÔTEL MATTHEWS.

Tient constament huites fraiches, liqueur de toutes espèces, etc.

HOTEL
DE
DAN GOODE,
COIN DES RUES
RIDEAU ET ST. NICHOLAS
OTTAWA.

M. GOODE tient tout ce qu'ily a de mieux en fait de

Vins,
Bieres,
Port,
Cidre,
Gin,
Brandy,
Cigares,
Huitres,
Poissons,
Volailles,
Fruits, &c.

EN GROS ET EN DETAIL.

Ottawa, 13 fév. 1862.

DOMENICO CHISACHI

Chapelier de premiere classe

TIENT CONSTAMENT LES

PELLETER

LES PLUS RICHES ET LES PLUS FINES

Dans son Grand Etablissement de la Rue

PRINCESS

VIS-A-VIS L'HOTEL DE LA CITÉ,

KINGSTON.

Ottawa, 15 janv. '62.

THE

OTTAWA CITIZEN

LE JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE ET HEBDOMADAIRE,

Est publié à l'établissement de la Presse à Vapeur,

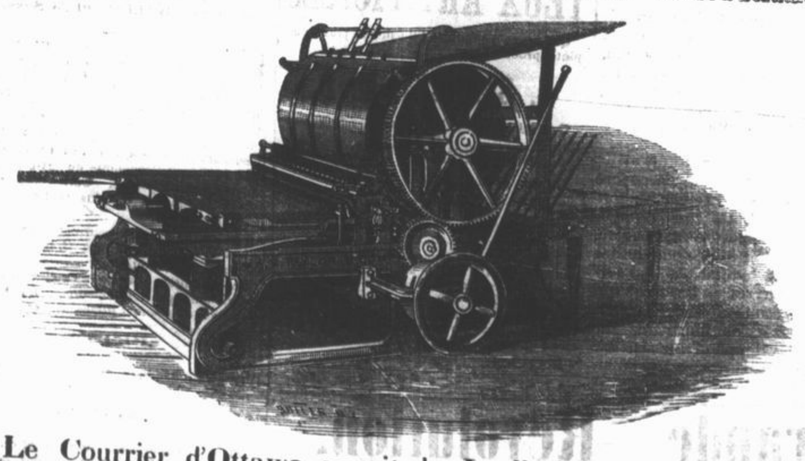
Rue Rideau—Ottawa.

LE CITIZEN, semi-hebdomadaire, paraît tous les MARDIS et VENDREDIS, et est envoyé par la malle, ou par les ouvriers aux abonnés de la ville, a raison de TROIS PIASTRES par année payable d'avance ou QUATRE PIASTRES à crédit

Le CITIZEN de la semaine

est publié tous les SAMEDIS matin—Prix : une piastre et demi ($1.50) par année ou $2.00 crédit.

LE COURRIER D'OTTAWA,
JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS DES
CANADIENS FRANCAIS DU CANADA CENTRAL.



Le Courrier d'Ottawa parait le Jeudi de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement est de $2 00. par année payables d'avance, ou 2. 50. à la fin de l'année.

Toutes demandes d'abonnements, lettres correspondances &c. &c., doivent être adressées franco, au bureau du *Courrier d'Ottawa.*

RUE RIDEU, VIS-A-VIS LA RUE SUSSEX,

ON PEUT AUSSI S'ABONNER POUR SIX MOIS A CE JOURNAL, EN PAYANT D'AVANCE $1. 00.

TARIF DES ANNONCES

LES ANNONCES SONT PUBLIES AUX CONDITIONS SUIVANTES SAVOIR :

Six lignes et au dessous, première insertion	50 Cts.
Pour chaque insertion subséquente	12½ "
Dix lignes et au dessous première insertion	75 "
Pour chaque insertion subséquente	20 "

Les annonces audessus de dix lignes seront publiées à raison de 8 cents la ligne pour la premier insertion, et 2 cts. pour les insertions subséquentes.

Un DEMI-QUARRE (10 lignes) par an	
Un QUARRÉ (20 lignes)	$12.00
Pour chaque carte additionnel	$20.00
Les NOTICES SPECIALES et NÉCROLOGIQUES paieront par ligne	$15.
☞ Les Correspondances d'un intérêt personnel paieront, par ligne	10 "
	10 "

Les Ateliers Typographiques du "*COURRIER D'OTTAWA*," sont pourvus d'un matériel qui permet d'exécuter avec avantage pour ses propriétaires et satisfaction pour la clientele, toute espèce de commande dans les genres suivants :

Livres, Brochures, Factums, Blancs, Circulaires, Cartes Funeraires, Cartes D'Addresses et Cartes de Visite, Pan-Cartes, Placards, Affiches, Tete de Comptes, Blancs pour Avocats, Recus de toute Description, &c.

N. B.—Toute commande venant de la campagne sera exécutée dans un court délai, et expédiée par la voie la moins coûteuse,—il faudra donner des instructions complètes par rapport au nombre de copies, à la manière dont on désire avoir l'ouvrage exécuté, et à la qualité du papier sur lequel on désire que le tirage soit fait.

Le Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS FRANCO-CANADIENS DU CANADA CENTRAL.

Deuxieme Annee. Otawa, (H.-C.) Jeudi matin, 14 Aout 1862. No. XX.

Cartes d'Affaires.

Mlle. S. Harrigan,

MODISTE

DE

PREMIERE CLASSE.

Tient des

Chapeaux d'Été,

Habillements d'Enfants,

Garnitures,

Manteaux, etc. etc

MAISON AUMOND, RUE SUSSEX,

Vis-à-vis la Rue York,

OTTAWA

Le Dr. Darien.

RUE CLARENCE

TOUT PRÈS DE LA

Rue Dalhousie.

A quelques pas du Marché,

OTTAWA.

RESTAURANT LAFONTAINE

On trouve en arrière de ce Restaurant UNE CHAMBRE DE TOILETTE où des BARBIERS de PREMIÈRE CLASSE sont toujours prêts à faire la barbe à tous ceux qui désirent se faire raser suivant l'art.

MM. Fontaine invitent donc de nouveau le public à venir visiter leur établissement. Ils désirent avant tout prouver qu'ils sont capables de satisfaire les plus exigents.

Ottawa, 30 mai 1862.

J-B. PARENT

Hotellier

RUE DE L'EGLIE

Près de la Cathédrale.

Le PROPRIÉTAIRE de cet établissement peut assurer au public que rien ne sera épargné pour soutenir la réputation déjà établie de sa maison, et la mettre sur un pied à pouvoir offrir tout le comfort désirable.

Il sollicite le patronage de ses compatriotes en particulier et du public en général.

Ottawa, 15 mai 1862.

HOTEL DE JONES,

RUE STATE

(*Pres de la Seymour House*)

OGDENSBURGH N. Y.

WILLIAM JONES,

Proprietaire.

☞Cette maison a été récemment rétablie dans le style moderne et est maintenant ouverte au public dont le patronage est respectueusement demandé.

Ottawa, 10 Juillet 1862.

PHOTOGRAPHIE!!

MLLE. LOCKWOOD.

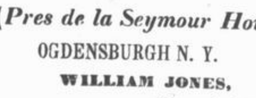
RUE SPARKS

Dont le nom est bien connu comme Artiste dans l'art de l'AMBROTYPE, et de la PHOTOGRAPHIE. Continue ses travaux comme par le passé.

Ses ouvrages seront executés à la satisfaction générale et dans les derniers goûts. Ambrotypes sur VERRE, sur PAPIER et sur TOILE, toute grandeur, depuis la grandeur naturelle jusqu'à un portrait pour épingliette ou bague. Photographie de toute grandeur, pour Albums et autres.

PRIX TRES MODERES

Ottawa, 12 Juin 1862.



Chemin de Fer d'Ottawa et de

PRESCOTT.

Reduction de Prix.

Depuis le 1er de Mai le prix de passage par les chemins de fer d'Ottawa, Prescott, et le Grand Tronc est réduit aux taux suivants:

D'Ottawa à Québec,—1re Classe..$7.
" à " 2nd " ..4.
" à Montréal, 1ère " ..4.
" à " 2nd " ..2.

JNO. R. WHITE,
Secrétaire.

Ottawa 8 Mai 1862.

Litterature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

(*Pour le Courrier d'Ottawa.*)

REDEMPTION.

(*Suite.*)

Les gros yeux étonnés de M. Runscold contemplaient fixément Richard pendant cette boutade sans ménagements.

Quand Richard cessa de parler, son oncle s'adressa à ses associés :

— Comprenez-vous, messieurs? pour moi, je ne saurais.

—Me croyez-vous aveugle? Ce portrait, dans ce large panneau, ce portrait qui semble présider à cette fête, croyez-vous que je ne le reconnaisse pas?

Tous les yeux s'étaient tournés vers l'image d'une belle jeune femme de dix-huit ans, vêtue de blanc, qui occupait l'espace compris entre les deux portes latérales du grand salon.

—Vous avez eu raison de l'enguirlander de houx, M. Runscold, car aujourd'hui c'est fête. A quoi bon feindre, monsieur, et que servirait-il de conter des histoires d'adoption? Ce portrait est bien placé ici. Tous ces héros qu'en passant j'ai vus dans leurs cadres noircis sont ses ancêtres, et ces personnages moins anciens qu'ici je vois, sont ses parents les plus proches. A quoi bon feindre, monsieur, et pourquoi ne pas dire: c'est une Fitz Willis? Je comprends aujourd'hui le secret de tant de générosité, le secret de tant de soin, le mystère de tant d'années. Ce n'est pas de houx, bon oncle, qu'il fallait couronner ce portrait, c'est de fleurs pâles. Oh! la plaisante chose! avoir amassé toute cette fortune, les terres, le château, les forêts; avoir pris les tombes muettes, avoir pris les portraits.... Vous, mon oncle! Et vous ne vous en êtes point contenté? Restait une enfant, héritière dépouillée, mais héritière de ce qui vaut mieux qu'une terre et un château, d'un sang inaliénable, généreux, ennoblis par le sang de dix générations. Cette enfant, cette héritière, vous l'avez ramassée à son tour comme une chose bonne à exploiter. Et vous allez à ce sang, vous, mêler votre sang, et annoblissant ainsi votre postérité, jouir tout à la fois et des biens, et du nom, et de l'honneur des Fitz Willis!

A ce moment, le vent, qui s'était un peu calmé, fit de nouveau trembler l'édifice, on entendait claquer les portes des appartements et les cuivres du buffet mêlèrent leur harmonie stridente à tous ces bruits.

En même temps, comme poussé par la tempête qui mugissait dans le vieil édifice aussi à l'aise qu'en pleine mer, une grande porte à deux battants que Richard n'avait point aperçue, s'ouvrit en grinçant, et dans l'encadrement un homme apparut. Tout le monde s'était levé; Richard, muet d'étonnement, de crainte, de respect, restait collé au chambranle de la vaste cheminée.

L'homme s'avança lentement.

Il paraissait avoir cinquante ans au plus. Ses traits, qui dans l'origine n'étaient peut-être pas d'une grande noblesse, en avaient acquis avec l'âge; sa chevelure épaisse était absolument blanche.

Quand il fut au centre du demi cercle décrit devant le foyer par les associés du M. Runscold, le personnage si singulièrement introduit s'arrêta. Un haut fauteuil se trouva placé là comme tout exprès par quelqu'invisible génie domestique. L'homme s'y laissa tomber.

Le demi-cercle s'était élargi, et les convives de M. Runscold avaient repris position sur leurs sièges.

Après un instant de silence, l'inconnu leva les yeux qu'il avait jusque là tenus baissés, et branlant plusieurs fois la tête, il dit, en s'adressant à Richard:

—Vous êtes jeune, monsieur.

Il reprit:

Vous êtes jeune, et votre verbe fougueux ne sait point se maîtriser. Il y a près de vingt ans que le nom de Fitz Willis n'avait été prononcé dans ces salles, et ce nom, lancé par vous à l'écho, a fait tressaillir dans leurs cadres les portraits de dix générations, jadis glorieuses, flétries maintenant.

Richard ne put soutenir l'éclat du regard dont le vieillard le couvrait; il baissa les yeux à son tour.

L'inconnu ajouta:

—Soyez calme, jeune homme, car vous allez être un juge; le coupable a besoin d'être jugé.... pour être ensuite gracié par vous.

Richard restait muet d'étonnement.

M. Runscold fit un mouvement.

—Vous vous y opposeriez en vain, reprit l'inconnu. Avant que sonne l'heure du pardon, il faut que l'expiation soit complète. Si pénible que va être cette confession, si pénible qu'elle soit en présence de ce jeune homme, je la ferai.

Richard s'était levé; il fit un pas comme pour se jeter aux genoux de cet homme, dont la parole était si solennelle.

L'inconnu lui fit signe de se contenir.

Puis il commença:

Resté maître à vingt ans d'une fortune que mon père, baronnet de récente création, avait augmenté dans les hautes charges de la magistrature, je résolus, afin de satisfaire à ce besoin de tout bon Anglais, héritier d'un joli patrimoine, de courir le monde d'un pôle à l'autre, et de ne revenir dans mon pays qu'après avoir traversé les deux hémisphères. Ces voyages, qui améliorent les bonnes natures, sont dangéreux pour celles où l'ivraie ne demande qu'à murir. Dans les dernières années de mes voyages, j'avais absolument perdu toute cette dignité anglaise que je possédais au départ. Empruntant à tous les peuples que je visitai un peu de leurs allures indépendantes et de leurs mauvaises passions, je ne connus plus aucune loi, et c'est dans cette disposition que je rentrai en Angleterre.

L'existence des villes me sembla tout à fait insupportable. Il fallait à mes poumons habitués à respirer largement un air moins épais, l'atmosphère vive et parfumée des campagnes. Je me souvins alors que mon père m'avait laissé dans le comté de Lancastre, des terres assez vastes avec de grands bois giboyeux, château moderne, cottages, enfin tout ce qu'il faut pour mener la vie d'un parfait gentleman farmer.

En arrivant ici, je m'inquiétai peu des cultures, et ce fut, avec une nonchalance mal dissimulée que, cédant aux observations du fermier, je visitai mes terres de produit.

Les chasses seules avaient quelqu'intérêt pour moi. Je formai ma meute, et à l'approche de l'hiver, je fis retentir les alentours, de fanfares éclatantes.

Les chasses d'ailleurs, constituaient la principale partie de ma propriété. C'étaient des forêts qui jadis avaient appartenu au manoir de Fitz Willis et dont il avait été dépossédé. D'autres terres plus productives, rachetées par les derniers Fitz Willis, étaient de nouveau sortis de leurs mains, et leur propriétaire était un riche filateur de Lancastre.

La chasse, sans émotion dans nos contrées, m'ennuya bientôt; elle ne me rendait qu'imparfaitement les joies que j'avais éprouvées en poursuivant des animaux moins timides que les daims, dans des contrées vierges, et sur des continents non encore visités.

Alors je voulus savourer les délices à peu près inconnus pour moi de la débauche raffinée, de la débauche de grand seigneur, de la débauche oubliée depuis l'abandon de la perruque poudrée.

J'y ajoutai le jeu sans compter. Perdant beaucoup, je n'en fus que plus fier, et c'est après un an de cette existence que mon intendant me demanda la permission d'établir le bilan de ma fortune, afin de me montrer le chemin que j'avais pris pour me ruiner.

C'était m'avertir un peu tard. Mes capitaux, placés dans les grandes entreprises commerciales, avait, sur mon ordre, donné fort légèrement, et liquidés plus ou moins malheureusement pour faire face à mes dépenses toutes royales, et il ne me restait plus q'une maison à Londres et les terres de ce comté.

Il me parut plaisant de me ranger à la fin et je ne voulus plus m'occuper d'autre chose que de mes cultures. Je vendis ma maison de Londres, et au lieu d'en placer l'argent dans quelqu'avantageuse entreprise, je gardai mon numéraire et le dépensai en prétendues améliorations.

La foule de mes parasites se dissipa aux premiers symptômes de la gêne.

Dans mes dispositions idylliques, je me mis à fréqnenter les châteaux des environs, et je suivis assidûment les exercices religieux. Le bruit de mes exploits avait pénétré jusque dans les manoirs du comté, sans cependant annoncer ma ruine, dont mon intendant seul connaissait le secret, secret que mes amis, partis promptement pour Londres, y avaient emporté avec eux sans prendre la peine de le divulguer. Reçu d'abord avec quelque défiance par les familles puritaines du pays, je ne tardai cependant pas à les intéresser, grâce à la somme énorme de connaissances acquises dans ma vie aventureuse, et qui donnaient à ma conversation une couleur dont étaient privés les entretiens sur un thème généralement peu varié des gentlemen campagnards.

Ne divulguant de mes aventures que les plus avouables, je devins pour les femmes, pour les jeunes filles, un héros dont l'asservissement leur parut valoir la peine d'être tenté.

Mais de tous les manoirs, celui que je préférais était le château des Fitz Willis.

C'était cependant celui où j'avais rencontré d'abord le plus de défiance. Possesseur des bois et d'une partie des terres de ce château, j'étais naturellement l'objet de la défaveur de ses habitants. M. Runscold, acquéreur du reste des biens domaniaux, héritait de l'autre part de jalousie que nourrissaient les hôtes du manoir Fitz Willis.

Sauf M. Runscold et moi, les Fitz Willis ne détestaient personne, et tandis que j'allais m'efforcer de déraciner leur haine, M. Runscold allait de son côté travailler à conquérir leur estime.

Rien de plus noble que la résignation de cette famille. Le château était vieux, délabré, guère en meilleur état qu'aujourd'hui, et cependant ses hôtes vénérables étaient merveilleusement beaux à voir dans ce cadre assombri et disjoint.

Privés de biens, ils vivaient cependant avec cette serénité parfaite des gentilshommes de pure race. A table la vieille argenterie de famille servait comme autrefois, et les valets respectueux, vieillis sous ce toit, y vénéraient leurs maîtres comme aux jours de la prospérité.

Jamais cette foule d'ancêtres que vous avez vus appendus aux lambris de ces salles n'eurent à rougir de leur prospérité, et si j'ai tremblé tout à l'heure, jeune homme, dit-il en se tournant vers Richard, si j'ai tremblé en entendant ce nom répété par les échos, c'est que moi j'ai troublé le repos de ces dignes ancêtres, déshonoré leurs mânes, mérité leur malédiction.

La souche des Fitz Willis ne semblait plus appelée à porter des branches nouvelles. Une jeune fille de dix-huit ans était l'héritière de ce beau nom.

Mais si belle était cette enfant, si pur, si chaste était son cœur, si grande était son âme, qu'elle valait, déshéritée, tous les héritages.

Subjugué par tant d'attraits, je me laissai entraîner sur une pente où je ne glissais pas seul; miss Fitz Willis s'y abandonnait avec moi, sans avoir conscience du danger.

Cependant, de temps à autre, je recevais de Londres des lettres où ceux de mes amis qui ne désespéraient pas de voir un jour ma fortune rétablie fournir un nouvel aliment à leur avidité, plaisantaient l'innocence de ma nouvelle vie.

"Le lion s'est fait mouton, disaient-ils. Il broute le gazon parfumé. Quand le reverrons-nous rendu à sa première forme, secouer encore une fois sa crinière? Que faut-il pour cela? Une chose facile à trouver à qui connait tous les mondes. Il n'y a que ceux-là qui ont englouti une immense fortune pour savoir en un instant, la relever sur sa base."

Ces excitations, souvent renouvelées, la lassitude engendrée par la lenteur et la monotonie d'une passion de province, agirent peu à peu sur mon esprit. Cette idée de reconstituer ma fortune par une riche alliance s'insinua si complètement en moi que bientôt elle m'occupa tout entier.

Agnès Fitz Willis ne pouvait malheureusement réaliser ce désir de mon orgueil, de ma cupidité, de ma sottise. Je résolus donc de faire retraite, et pour commencer, je visitai moins assidûment le château.

L'expansion de miss Fitz Willis, jusque là retenue, se fit d'autant plus vive que j'en devenais moins digne. Agnès et moi, nous nous étions tacitement promis l'un à l'autre, elle me tenait pour son fiancé, son amour pour moi lui semblait sans crime, et elle n'essayait plus de le dissimuler.

Mais à mesure que s'affaiblissait en mon cœur la force du sentiment dont il était plein, s'éveillaient les passions mauvaises longtemps endormies.

La confiance de miss Fitz Willis servait merveilleusement mes désirs, et je n'eus pas la force de les maîtriser.

Après, l'accomplissement du forfait, je m'enfermai dans ma maison, et je ne reparus plus au château, à l'église ni dans aucune assemblée.

Étonnée de ma conduite, miss Fitz Willis se hazarda à m'envoyer sa nourrice, la confidente de sa passion. Mais j'avais donné ordre de ne recevoir aucune lettre, de ne répondre à aucune question, de n'introduire personne auprès de moi.

Indigné de mon infamie, miss Fitz Willis, oubliant tout-à coup ce respect de soi-même dont toute Anglaise est si fière, tenta une démarche qui pouvait la déshonorer aux yeux de tous, mais que son amour lui ordonnait. D'ailleurs le mépris public lui imposait peu maintenant qu'lle avait perdue sa propre estime.

Hélas! ce fut en vain qu'elle pria. Mes gens furent inflexibles. Cependant, toute cette intrigue avait eu un témoin subtil, qui, en suivant les méandres à distance, mais pas à pas, devinait ce qu'il ne pouvait voir. Ce témoin, c'était le filateur de Lancastre.

Riche d'autres biens, riche de son usine, riche de ses plantations en Amérique, M. Runscold aurait pu mener la vie que j'avais préférée. Instruit, il pouvait prétendre aux charges de l'Etat. Né dans la bourgeoisie laborieuse, M. Runscold préféra le travail. Un jour, il regretta d'avoir suivi sa voie, c'est le jour où il vit miss Fitz Willis.

Ce jour là, M. Runscold avait regretté de n'être point né noble, et surtout de n'avair pas prétendu à un poste enoblissant.

Quoique M. Runscold fut un vrai grand seigneur par les sentiments, les Fitz Willis ne s'associent pas au mouvement industriel anglais auquel la noblesse elle-même prenait part, ils ne pardonnaient pas à M. Runscold l'origine de sa fortune. La possession des terres du château ajoutait encore à la force des préjugés des Fitz Willis et jamais il ne put se faire ouvrir la porte des salons de ses nobles voisins. Mais chaque dimanche, à l'église, le filateur voyait miss Fitz Willis, et cette enfant qui résumait en elle toutes les vertus de ses ancêtres et n'avait hérité d'aucun de leurs défauts, devint de la part du filateur l'objet d'une passion sans issue.

Sachant qu'il ne devait guère espérer se marier jamais à celle qu'il aimait, M. Runscold résolut de l'adopter tacitement, de l'entourer, à distance, des soins les plus délicats et de partager sa fortune un jour entre elle et son neveu, orphelin déjà adopté.

Mr. Runscold à tout jamais fit vœu de célibat.

M. Runscold connaissait ma vie; il se l'était fait conter quand, remarquant mes visites au manoir il avait commencé, de soupçonne l'influence que j'allais exercer sur les hôtes du château.

Avec l'admirable flair d'un homme profondement épris, il avait senti la tempête s'approcher et il se tenait prêt à la dominer.

Le dimanche qui suivit ma réclusion, miss Fitz Willis parut à l'église comme d'ordinaire, mais elle ne leva pas son voile. Malgré l'épaisseur du tissu, les ravages que la souffrance avait faits sur les traits de la jeune fille n'échappèrent pas à l'œil de M. Runscold.

Quelques jours après, caché derrière la haie qui séparait son domaine du parc du château, M. Runscold aperçoit miss Fitz Willis qui se promenait triste sous les grands arbres, vieillie de dix années.

M. Runscold comprit tout, et sur le champ sa résolution fut arrêtée.

L'instant d'après il franchissait mon seuil.

Il ne pria pas comme avait fait miss Fitz Willis, il ordonna aux valets de l'introduire, et ceux-ci poussèrent les portes devant lui.

Troublé les premiers jours qui suivirent mon abandon, j'avais enfin retrouvé quelque tranquilité d'esprit. Mon premier mouvement avait été d'ordonner le départ pour Londres, mais en songeant au peu de risques à courir, j'avais résolu de rester.

Qu'avais-je à redouter? Pas même un vengeur. Le père de miss Fitz Willis était le seul homme de la famille, et c'était un vieillard.

Je commençais à savourer le parfum du fruit que j'avais cueilli, et je me réjouissais d'avoir ainsi clos l'aventure, quand M. Runscold entra.

(*A continuer.*)

(*Pour le Courrier d'Ottawa.*)

CORRESPONDANCE AMERICAINE.

La "Tribune," l'Angleterre et l'Abolitionisme.

La *Tribune* de New-York, l'organe de l'abolitionisme, montée sur ses échasses, prenait dernièrement des airs hautains, et jetant autour d'elle un regard de mépris sur tout ce qui la froissait, voulut un jour donner une leçon à ses compatriotes américains qui espéraient et souhaitaient que l'Angleterre présenterait bientôt la branche d'olive au Nord, tendrait une main amicale au Sud et par cela mettrait fin à notre malheureuse lutte fratricide. La *Tribune*, comme Satan qui prêche la vertu et condamne le vice, ne veut le bien que quand elle ne peut plus empêcher le mal. Cet infâme journal et toute sa coterie abolitioniste ont fait plus pour rendre ce pays servil à l'Angleterre que toute autre cause. Pendant que la question de l'esclavage jetait partout l'épouvante et offrait aux boute-feux du Sud un prétexte pour se révolter, la *Tribune* s'épuisait, s'évertuait à présenter l'Angleterre comme le gouvernement le mieux fondé, le plus solide, le plus juste, le plus libéral et le plus libre. L'expatriation des Irlandais du sein de leur mère patrie, les atrocités de la Grande Bretagne commises dans l'Inde et son système d'apprentissage pour la race africaine, trouvaient sans cesse des excuses dans ce vénal journal. Tout ce qui venait de l'Angleterre était beau, noble, grand, sublime et généreux, parce qu'elle était le guide, l'organe, la patronne et le vademecum de l'abolitionisme; parceque la servitude noire ne régnait pas chez elle. Elle était donnée en exemple à toutes les nations qui voulaient comme elle travailler au bien-être de l'humanité. Enfin depuis vingt ans, la *Tribune* de N. Y., n'a fait que des courbettes devant l'autorité Britannique, a toujours plié le genou devant la croix de St. George afin de l'engager à briller à la tête de sa croisade contre les institutions du Sud, et qui plus est, a toujours travaillé sans relâche à tourner l'opinion anglaise contre le gouvernement américain et les intérêts du pays. De tout cela que recueille-t-elle aujourd'hui? Qu'en est-il résulté? Rien. Tout le contraire de ce qu'elle espérait.

Cependant, pendant tout ce temps là, la diplomatie anglaise ne dormait point. Elle recevait, en riant dans ses barbes, toutes les salutations que la courtisannerie américaine s'empressait de payer au lion britannique. L'Angleterre, toujours éveillée quand il s'agit de ses intérêts, malgré ses sympathies et sa commisération pour la race noire, n'oublie pas qu'elle a des sujets à protéger, un peuple à nourrir et que "charité bien ordonnée commence par soi même." Elle ne serait pas si folle, si téméraire que de suivre notre exemple et de risquer une révolution pour une idée abstraite. Avant d'agir, elle calcule, examine et pèse tout dans la balance de son jugement et de ses intérêts. Elle a oublié que notre premier ministre d'Etat Wm. H. Seward a dîné avec la reine, que Charles Sumner, à l'exemple de la grenouille, se fit presque mourir à Londres pour paraitre anglais par la corpulance et l'habillement, et que Horace Greeley n'a cessé de la préconiser, de l'élever, de la chanter, et de proclamer partout que l'Angleterre était un plus grand et meilleur gouvernement que celui des Etats-Unis. Elle se souvient seulement, et elle a raison, qu'elle a des millions d'ouvriers qui ne veulent point s'expatrier et ne veulent bien moins *mourir de faim pour favoriser une race inférieure et dégradée.* "L'Abolitionisme, dit aujourd'hui l'Angleterre, est un beau sujet pour faire des *speeches* dans l'Exeter Hall; mais il ne donne point du pain ni de l'ouvrage à mes artisans, et *j'ai besoin de coton.* Il me faut le monopole et le commerce du Sud. Je veux jouir et profiter de tous les bienfaits et de tous les avantages que les abolitionistes aujourd'hui s'efforcent de détruire. C'est pour cela que j'ouvre maintenant les yeux, je ne tâtonne plus, je regarde chez moi et je marche au but. Je veux dorénavant suivre cette règle d'or, reconnue par tous les grands hommes d'Etat, JE FERAI CE QUI PAIERA LE MIEUX." Voilà réellement ce que l'Angleterre dit en ce moment. En cela elle a parfaitement raison, elle montre son bon sens et prouve qu'elle veille au bonheur de son peuple. Cependant, elle doit aujourd'hui regretter de n'avoir point toujours suivi ce même principe envers l'Irlande et de n'avoir point retenu chez elle ces milliers de bras et de têtes qui sont venus développer par leur industrie les resources du pays et créer en Amérique des millions de fortunes de toutes espèces. Il est donc maintenant facile au plus court clairvoyant de découvrir la route que va suivre l'Angleterre concernant nos difficultés intestines et les destinées futures du peuple américain.

En commun avec toutes les principales nations de l'Europe, l'Angleterre en ce moment donne un démenti formel à cette légende abolitioniste que "l'esclavage est séparé, isolé de toutes les sympathies humaines." Elle prouve cette règle bien fondée que toute institution qui produit et donne la vie à des millions et qui est liée aux grands intérêts du siècle doit avoir quelque droit à la sympathie et ne peut pas tout à fait être mise de côté. Aujourd'hui elle démontre mathématiquement aux aveugles abolitionistes du Nord que, du moment qu'ils veulent attaquer la racine de l'esclavage en ce pays, ils brisent le système commercial qui existe avec toutes les puissances étrangères. Elle met clairement sous les yeux de quiconque veut voir que chaque fibre de notre existence sociale est liée à quelque intérêt qui serait détruit si on voulait l'extirper. Elle prouve d'une manière à n'y point se tromper que, tout mauvais que soit l'esclavage considéré sous un point de vue transatlantique, l'abolitionisme est encore pire quand il vient frapper à la porte des fabriques et enlever le pain de la bouche de l'ouvrier et de sa famille. John Bull n'est pas aveugle, il voit cela, IL LE SENT. Il sait que l'esclavage est une *sensiblerie*, l'abolitionisme une famine. Il comprend parfaitement bien maintenant que de vouloir donner en Amérique la liberté à quatre millions d'esclaves, c'est vouloir faire mourir de faim en Angleterre cinq millions d'ouvriers libres. Du moment que l'Angleterre a commencé à sentir les maux que l'abolition de l'esclavage devait causer, "l'Exeter Hall" est devenue muette, ses lumières ont été éteintes et le silence le plus complet règne dans son enceinte. Elle a brisé tous ses liens, ses rapports avec les fanatiques du Nord, elle leur tourne le dos. Elle méprise la théorie de Sumner que "l'esclavage est une barbarie" elle ne croit plus comme Greeley que le peuple du Sud est indolent, efféminé et lâche.

Depuis vingt ans le pauvre Horace Greeley s'est donc épuisé en vain à faire accroire à ses partisans tout le contraire de ce que nous prêche aujourd'hui l'Angleterre. Il faut avouer qu'il a grossièrement et cruellement mystifié le peuple américain. Depuis vingt ans il n'a cessé de répéter cette formule à quiconque voulait l'écouter, "l'esclavage est méchant et abominable, *parceque* l'Angleterre le dit. L'esclavage est abhoré de tout le monde *parceque* l'Exeter Hall l'a ainsi décrété. L'esclavage fera notre malheur, causera notre ruine, *parceque* l'opinion britannique est contre lui. L'esclavage écrasera le parti démocrate, étouffera tous les partis politiques et fera triompher l'abolitionisme *parceque* le cabinet de St. James ne veut plus tolérer." Le Sud, disait-il partout, est faible, lâche et barbare; il ne peut nous déclarer la guerre et ne saurait jamais tenir tête au Nord, *parceque* tout l'Europe est contre lui. Les lecteurs de son journal l'ont cru. Les journaux de sa trempe ont répété sa leçon, proclamé sa doctrine et suivi ses enseignements. Tous ses partisans avaient cru comme lui, parceque Charles Sumner avait endossé l'habit anglais au risque d'en crever, parceque Horace Greeley s'était agenouillé devant la famille royale, et parceque nombre de courtisans abolitionistes avaient fait leur révérence devant la couronne d'Angleterre. Enfin tous ces admirateurs de l'abolitionisme s'imaginant être les premiers parmi le peuple américain, se croyant être *au fait* de tout ce qui se passait à l'étranger s'étaient crus en droit de lever orgueilleusement le nez et de jeter un regard de mépris sur tous ceux qui refusaient de marcher sous leur bannière; et leur prétention était montée si haut qu'ils avaient osé proclamer *ex cathedrâ* la ruine "du parti démocrate," parceque celui-ci n'avait aucune confiance dans la doctrine de Greeley et consorts, parceque ce parti avait prophétisé que tôt ou tard "l'Angleterre serait forcée de trainer dans la poussière le drapeau abolitioniste," parceque les "pauvres ignorants démocrates," comme les qualifiait Greeley, avaient persisté à déclarer dès le commencement de nos troubles que le Sud finirait par avoir la sympathie des nations étrangères." Outre cela, ce qu'il y a de plus injuste, de plus surprenant et de plus malveillant de la part de Greeley, ce sont les coups de pieds qu'il donne maintenant à ses disciples qui ne veulent plus marcher à sa suite, et surtout ce qui mortifie le plus ses partisans d'antre fois c'est qu'ils sont par lui qualifiés de *fous pour l'avoir cru.*

Enfin Greeley est un abolitioniste; un abolitioniste est un désunioniste; un désunioniste un sécessioniste; un sécessioniste un désunioniste; un désunioniste un traitre. Greeley et tous ceux qui croient comme lui sont des traitres, et devraient être enfermés dans le Fort Warren. Alors nous aurions la paix, l'Union comme elle était et la Constitution telle qu'elle est.

E. N. L

Détroit Mich. 5 d'Août '62.

Le Nouveau Papier-monnaie Americain.

Les modèles des "timbres-postes" qui doivent être prochainement livrés à la circulation sont en ce moment entre les mains du graveur. Ils sont aux titres de cinq, dix, vingt-cinq et cinquante cents.

Tous doivent être imprimés sur le même papier que les bons du Trésor, et seront prêts à être émis dans dix ou douze jours.

Ceux de cinq cents ont deux pouces et cinq huitième de long sur un pouce trois quarts de large.—couleur brune. Aux coins supérieurs est indiquée la valeur, en chiffres blancs sur fond brun. Au centre est représenté, en guise de vignette, le timbre-poste de cinq cents, avec le chiffre "5" entouré d'ornements linéaires de chaque côté.

Ceux de 25 cents sont semblables aux précédents, avec la difference que la figurine est répétée cinq fois; le billet a trois pouces de long.

Le titre de 10 cents est de la même longueur et de la même largeur que celui de cinq cents.—couleur verte. La figurine postale forme vignette, avec le chiffre "10" de chaque côté,

Le billet de 50 cents porte la même vignette que celui de 10, répété cinq fois.

Au dessus des dessins qui viennent d'être décrits, sont les mots, en grosses lettres: "Timbres-poste fournis par les trésoriers-adjoints, et les dépositaires désignés des Etats-Unis;"

Et audessous:

"Recevable pour des timbres-postes, à tous les bureaux de poste."

Au milieu de la partie inférieure des billets figureront les deux lettres: U. S.

Sur le revers, de grands chiffres entourés d'ornements linéaires indiquent la valeur de chaque billet, avec la légende suivante:

"Echangeable contre des bons du trésor par tous trésoriers-adjoints ou dépositaires désignés des Etats-Unis, en sommes de $5 au moins. Recevable en paiement de tous droits dus aux Etats-Unis au dessous de $5. Acte approuvé le 17 juillet 1862."

Les billets seront exécutés avec un grand fini artistique, et toutes les précautions seront prises pour prevenir la contrefaçon.

Nouvelles des Etats-Unis.

(*Extraits du "Courrier."*)

M. Stanton a fait publier hier l'ordre suivant:

Washington, 4 août 1862.

"Il est ordonné:

"1°. Qu'un contingent de 300,000 hommes de la milice est immédiatement appelé au service des Etats-Unis, pour servir neuf mois, à moins qu'ils ne soient plus tôt licenciés. Le secrétaire de la guerre formulera les règlements *ad hoc.*

"2°. Que, si quelque Etat n'a pas fourni pour le 15 août son contingent pour les 300,000 volontaires additionels autorisés par la loi, il sera suppléé dans cet Etat au délant de volontaires par un tirage au sort de la milice. Le secrétaire de la guerre déterminera la marche à suivre dans ce but.

"3°. Des règlements seront préparés par le département de la guerre et présentés au Président dans le but d'assurer la promotion des officiers de l'armée et des volontair a comme récompense de ses services méritoires et distingués, et d'empêcher le choix et la nomination d'officiers incompétents et indignes de l'être. Les règlements aviseront aussi à ce que l'on se défasse du service d'individus incompétents qui peuvent avoir aujourd'hui des brevets.

"EDWIN M. STANTON."

Secrétaire de la guerre.

Ce décret a été, on le voit déjà par le ton des journaux américains, accueilli en plusieurs endroits avec un grand mécontentement.

☞ Toute communication que l'on nous fera parvenir par la poste, non affranchie, sera refusée.

Nos abonnés voudront bien se rappeler qu'il faut se soumettre à nos conditions d'abonnement—qui sont—PAYABLES D'AVANCE.

Ceux qui nous doivent pour un semestre ou deux, doivent comprendre qu'il serait enfin temps qu'ils se rendissent à nos justes demandes.

☞ Le Bureau du *Courrier* se trouve maintenant Rue Clarence près de la Rue Dalhousie, à la résidence du Rédacteur. Les personnes qui désirent annoncer, ou transiger quelques affaires quelconques sont priés de s'adresser directement au Propriétaire-Rédacteur.

☞ *Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement, de bien vouloir le faire sous le plus court délai.*

Le Courrier d'Ottawa

J. E. Dorion, Redacteur.

Ottawa 14 Aout 1862.

DERNIER AVIS

Nous avons adressé des comptes à un grand nombre de souscripteurs, il y a déjà quelque temps. Nous sommes à en attendre des réponses. Si elles ne nous parviennent pas prochainement, nous serons dans l'obligation d'agir en conséquence.

AVIS AUX RETARDATAIRES.

Loi concernant les Journaux.

1° Tout souscripteur qui ne donne pas ordre formel de discontinuer l'envoi d'un journal, est censé continuer son abonnement.

2° Tout souscripteur qui ne transmet pas les arrérages qu'il doit, au moment ou il envoie son ordre de discontinuation, est exposé à recevoir son journal et à payer tous les numéros transmis, jusqu'au payement de tels arrérages.

3° Tout souscripteur refusant de prendre son journal au bureau de poste, où il lui est adressé, est responsable de l'abonnement, jusqu'au payement des arrérages et ordre de renvoi; renvoyer le journal, ou refuser de le prendre au bureau de poste n'est pas l'avis que la loi requiert

4° Tout souscripteur qui change de localité, sans en donner avis au propriétaire d'un journal et qui est cause que le journal lui est adressé au bureau de poste, de sa ci-devant résidence, est tenu responsable de l'envoi du dit journal.

Le Canada est-il en danger ?

Telle est la grande question du jour. Le Canada est-il en danger ? L'on se fait cette demande en Angleterre, la presse de Londres se préoccupe tout spécialement de notre présente position, et dans la chambre des lords tout en ne doutant pas de la loyauté du Canada, envers la couronne, on regrette profondément que le parlement canadien ait rejetté le bill qui lui fut soumis pour la défence de la colonie; plusieurs des nobles lords croient que le bill a succombé parce qu'il était trop ambitieux dans quelques une de ses dispositions, mais non pas certainement quand à la quantité d'hommes à appeler.

Il n'y a pas de question plus difficile et plus pressante que celle des rapports entre la mère-patrie et ses colonies, disent-ils, pour ce qui regarde la dépense militaire. Ce n'est pas seulement une question d'argent, —l'intérêt, l'honneur, le sentiment et l'humanité y sont tous intéressés. Depuis les dernières années, le caractère des relations a changé, et pendant que la plupart de la responsabilité restait à la mère-patrie la plupart des avantages étaient pour les colonies. Les nobles comtes croient qu'il ne devrait pas y avoir seulement communauté de sentiments, mais une proportion équitable des frais communs entre l'Angleterre et ses colonies. Les devoirs et les droits vont de paire, et le peuple qui veut jouir des priviléges de la liberté constitutionnelle, doit s'attendre à faire quelque sacrifice en retour de ce bienfait inestimable.

Tout cela est bien vrai, mais si l'Angleterre nous avait fourni l'automne dernier ce qu'il nous fallait d'armes dans le temps que tous les canadiens d'un bout à l'autre de la Province étaient prêts à s'organiser, remplis d'enthousiasme, et capables de prouver qu'ils pouvaient en 1861 imiter ou repéter les nobles actions de leurs ancêtres de 1812—nous aurions aujourd'hui une armée bien disciplinée; mais vouloir prétendre que le Canada dans sa présente position peut seule pour ainsi dire se défendre contre une invasion américaine, vouloir nous laisser à nous même pour notre propre défence sans que la mère patrie fasse elle-même de grands sacrifices et qu'elle coure comme nous les mêmes risques quand nous aurons une armée d'invasion sur les bras, est la plus grande des folies.

D'ici même il n'en sera avec des bandes de 20, 30, ou même 50,000, que pourrions nous faire contre l'armée bien disciplinée des Etats-Unis ?

L'Angleterre elle-même avoue qu'il serait très difficile pour elle de se priver même de 12,000 soldats.

Est-ce là vouloir nous donner une proportion équitable des frais communs entre elle et nous! Nous le demandons à tout homme sensé s'il y a invasion, serons-nous en état de nous défendre, chacune des villes du Canada pourrait-elle agir plus sagement que la Nouvelle-Orléans ? Devront elles résister et s'exposer à une complète destruction. Notre petite armée essaiera-t-elle de les défendre contre une armée formidable d'invasion ?

Il n'y a pas de doute, dit le *London Englishman*, qu'il y a beaucoup d'hommes politiques de la trempe de M. Adderley qui prétendent que les colonies doivent supporter les frais de leurs établissements militaires; et nous admettons que cet anxiome peut être correct dans un cas ordinaire. Mais le cas sous discussion est loin d'être un cas ordinaire qui pourrait se présenter dans aucune autre partie des possessions de l'Empire. Si la mère-patrie s'abusait au point de croire que dans l'éventualité d'une attaque de la part des Etats-Unis, les Canadiens doivent être chargés de la dépense, quel en serait le résultat ? La Grande-Bretagne serait honteusement chassée de ce vaste continent qui a été et doit encore être à elle: son prestige qui, en très grande partie, dépend de l'influence et de l'étendue territoriale de ses colonies serait perdu, et elle descendrait du rang d'une puissance du premier ordre, à un degré inférieur. C'est pourquoi, nous croyons que les deux sont dans le tort: le Canada doit mettre sur pied une forte milice, et la mère-patrie doit y envoyer une force suffisante pour protéger l'honneur et les intérêts de l'Empire.

Il y en a beaucoup qui pretendent que le gouvernement doit abandonner le Canada et qu'il est impolitique de déponser de l'argent pour sa défense; ils prétendent que l'Angleterre serait aussi grande et aussi puissante sans ses colonies. Quand l'Espagne perdit ses colonies, s'est-elle maintenue dans sa position de puissance de premier ordre? Et la Hollande? Si l'Angleterre commence à abandonner son empire colonial, le prestige attaché à son nom se perdra, et elle descendra vite daes l'échelle des nations.

Le Canada est-il en danger ?

Une Rumeur.

Avant hier, le *Witness* de Montréal faisait circuler un *extra* dans les rues de cette ville, tâchant de spéculer sur la crédulité de ses lecteurs, en annonçant que le parlement provincial devait s'assembler le 28 courant.

Nous étions nous-même témoin de la force. Les petits porteurs afin de pouvoir vendre leur marchandise criaient à pleins poumons "*meeting of parliament.*" Les Editeurs du *Witness* qui interprêtent la bible de la même manière que les avis officiels, avaient lu dans une vielle annonce de la *Gazette Officielle* publiée de six semaines en six semaines qui n'est autre chose que la prorogation ordinaire du parlement afin de prendre en considération les affaires de la Province et non "*pour la dépêche des affaires*" et avaient cru lancer ce *canard* que chacun s'empressait de saisir.

Il n'est pas à supposer même que le parlement s'assemblera avant le temps ordinaire.

Accident.

Vendredi dernier près du moulin de M. McKay à New Edenburgh, un jeune homme du nom de Napoléon Duchesne agé de 17 ans, a été trainé, à une distance de quatre arpents sur un chemin macadamisé par un cheval qui avait pris le mors au dents. Toutes ses hardes furent mises en lambaux sur le macadam et chose miraculeuse l'infortuné jeune homme n'a reçu de blessures que sur le dos partant du bas des reins jusque sur les épaules, tout est au vif comme une brûlure.

Le pauvre malheureux peut remercier la Providence de l'avoir ainsi sauvé d'une mort certaine.—(*Communiqué.*)

Deces de Sir A. N. McNab

PRÉSIDENT DU CONSEIL LÉGISLATIF.

Nous apprenons que Sir A. N. McNab est decédé à sa résidense, Château Dundurn, Hamilton, vendredi, à quatre heures P. M. des fièvres gastriques, après une courte maladie.

Sir Allan McNab étalt un des plus anciens politiques du pays.

Nous lisons dans le *London Weekly Despatch:*

Regardons aux faits. Siles esclaves étaient aussi misérables qu'on le dit pourquoi n'auraient-ils pas chercher à abandonner leurs maitres, et pourquoi tous les efforts faits pour les exciter à l'insurrection ont-ils été sans résultats ? Si le professeur Cairnes avait eu le plus faible respect pour les faits et la vérité, il n'aurait osé affirmer que la confédération du Sud est une tyrannie oligarchique de 200,000 propriétaires d'esclaves. Nous le demandons: en supposant même que ces 200,000 planteurs aient tous été des Alexandre, ou des Césars, auraient-ils pu jamais soutenir une guerre contre 18,000,000 d'adversaires riches, ayant en campagne une armée de 700,000 hommes ! Le pouvoir de Jefferson Davis est uniquement celui du suffrage universel, tel que sorti de l'urne électorale de chaque Etat.

Chaque pouvoir confédéré a choisi ses propres ministres et ses propres législateurs par la même voie; chaque état s'est librement agrégé à la confédération; dans l'armée de ces 200,000 planteurs, il y a 600,000 volontaires qui, sous des haillons humides, souffrent toutes les privations, la famine, la captivité, la mort, pour la cause de leur choix. Eh ! bien, n'est-ce pas là un flagrant mensonge que de répéter, *en face de faits aussi concluants*, que c'est la rébellion d'une petite oligarchie mettant en action ses créatures par la coërcition? On avait annoncé une insurrection des esclaves contre leurs maîtres; la basse classe des blancs devait se révolter aussi. Qu'a-t-on vu? Esclaves, blancs propriétaires d'esclaves, tous ont agi dans une unanimité parfaite, au moment même où une armée libératrice était présente et déclarait chacun d'eux libre de se ranger du côté qu'il préférait.

"La société dans le Sud, loin de rétrograder ou d'être désorganisée, est si compacte, si unie, son gouvernement est tellement basé sur l'opinion publique et le consentement des gouvernés, que, sans flotte, avec peu d'argent et des armes d'une qualité inférieure, un tiers des Etats a fait plus que se défendre, pendant seize mois, contre la marine et l'argent du pays entier. Le Sud ne s'est jamais servi d'espions, n'a jamais baillonné la presse, ni suspendu *l'habeas corpus*, ni fait la guerre sans consulter le parlement, ni fait arrêter ses juges. La société du Sud s'est montrée pleine de vie et de progrès, pleine de vigueur, de dévouement patriotique et de tous les éléments de force nationale. Les Etats confédérés sont de beaucoup les plus productifs de l'Union. Leurs ressources naturelles et commerciales, les valeurs disponibles pour l'exportation, sont doubles de celles des fédéraux. L'augmentation de la population blanche indigène est dans une proportion triple de celle de l'Angleterre, et plus grande que celle de l'Angleterre, et plus grande que celle des Etats libres qui, sans les sept millions d'émigrés européens qui leur sont venus depuis les vingt-cinq dernières années, n'auraient guère lieu de se vanter aujourd'hui du progrès de leur population. Le Sud produit assez d'aliments pour sa propre consommation et pourvoit le Nord pour ce qui lui en manque.

"Des documents difficiels constatent qu'à la somme des produits agricoles (le coton non compris) des Etats-Unis, qui se monte à 950 millions de piastres, le Sud, formant seulement un tiers de la population totale, contribue pour une valeur de 408 millions. En 1859, le Sud avait contribué, au montant total des exportations des Etat-Unis qui se montaient à $278,392,080, pour un montant de $188,693,496.

"L'*Economist* des Etats-Unis, qui est un journal fédéral, constate qu'il y a 8,794 milles de chemin de fer complétés et en opération dans les Etats à esclaves, formant 745 milles de plus que dans le Royaume-Uni, et qu'il en reste 8,000 milles en rapide progrès de construction. Si l'on remarque que 4,368 milles de ces chemins ont été faits de 1855 à 1859, il devient évident que ces faits, loin de trahir une décadence dans le Sud, témoignent hautement de l'activité, de l'industrie et des richesses des confédérés."

Couvent d'Ottawa

Les Reverendes Sœurs Grises de cette ville nous prient d'annoncer que la rentrée des Elèves de ce Pensionnat aura lieu le 1er Septembre. Les parents sont priés dans l'intérêt de leurs enfants de les amener au jour fixé.

(Pour le Courrier d'Ottawa.)

HORTICULTURE.

FRAMBOISIER.

Le framboisier est une espèce de ronce, qui de ses racines produit tous les ans des jets nouveaux de la hauteur de trois ou quatre pieds. Lorsque ces jets ont porté leurs fruits, ils périssent l'année suivante; ils sont garnis de pointes aigues. Ses feuilles sont découpées en trois parties, de couleur d'un vert obscure par dessus et blanchâtre par dessous; ses fleurs sont blanches composées de cinq fleurons disposés en rose, portées sur un calice découpé en cinq parties; à ces fleurs succèdent des fruits à peu près semblables au fraisier, velus, de couleur rouge, perlés ou blanche. La framboise blanche ou perlée est la meilleure. Le bois du framboisier est à peine du bois; son canal médullaire, très large par rapport à la grosseur des tiges, occupe plus de la moitié de leur diamètre; aussi le framboisier, quoiqu'il puisse dépasser la hauteur de cinq pieds, n'est-il en effet qu'un sous-arbrisseau. Ses drageons prennent en un an toute la longueur qu'ils doivent avoir; l'année d'ensuite ils fleurissent, fructifient et meurent. Il ne reste de vivant qu'une souche garnie de nombreuses racines traçantes.

Le Framboisier se continue ainsi d'année en année par ses drageons toujours surabondants; rien ne peut empêcher le framboisier de deux ans de mourir. Telle est la marche invariable de la végétation du framboisier. Les productions furitières sont des brindilles ordinairement fort courtes, quoique dans des circonstances très favorables, elles puissent atteindre une longueur de cinq ou six pouces; elles naissent toujours dans les aisselles des feuilles. Tous les yeux du framboisier sont à fruit. Le framboisier présente en outre un phénomène très remarquable et qui lui est propre il peut donner des fruits sur une tige encore herbacée; son bois, pour porter fruit, n'a pas besoin d'être "aoûté" il fait exception à la règle qui veut que le bois et le fruit "mûrissent" ensemble, et qu'il ne puisse se trouver des boutons à fruit que sur du bois parfaitement mûr ou "aoûté."

DETAILS DE CULTURE.

La taille est nécessaire au framboisier pour le faire les fruits sur la partie de la tige la plus capable de les porter et de les nourrir; s'ils n'étaient point taillés, les jets de l'année ne fleuriraient qu'à leur extrémité supérieure; les yeux du bas et même ceux du milieu de la tige ne s'ouvriraient point; le fruit à l'époque de la maturité, ayant fort peu d'adhérence à son support, serait presque entièrement perdu le moindre balancement suffisant pour le détacher. Si l'on donnait au contraire une taille trop courte, le framboisier ne fleurirait que du bas de sa tige; le fruit trop près de terre serait sali par le rejaillissement de la pluie; il importe donc de faire ouvrir et fructifier de préférence les yeux les plus favorablement placés. On taillera donc le framboisier à deux pieds du sol; les tiges les plus fortes peuvent se tailler à trois pieds et même à quatre pieds. Lorsque l'état de la température fait craindre des gelées tardives, on doit différer la taille du framboisier jusqu'à l'époque où les reprises du froid ne sont plus à craindre. Le framboisier gèle souvent par le sommet de la tige; la taille doit enlever la partie endommagée. Le framboisier supporte impunément le froid le plus intense quand il ne végète pas; mais une fois entré en végétation, quelques degrés de froid détruisent tous les yeux ouverts.

Les souches du framboisier seraient promptement épuisées si l'on laissait fructifier tous les jets de chaque année; le fruit serait petit et de mauvaise qualité. Pour l'obtenir dans toute sa perfection, il ne faut laisser à chaque souche qu'une quantité modérée de pousses annuelles; les jets doivent être éclaircis de manière à n'en laisser que quatre ou cinq de plus sur les plus fortes souches et deux ou trois sur les autres. N'oubliez pas de retrancher chaque année à la fin de l'hiver toutes les tiges qui ont rapporté des fruits, pendant l'été précédent.

On ne multiplie pas le framboisier de semis, parce que les plants venus ainsi sont trop longs à fructifier. On le propage par les drageons qui poussent sur les racines des vieux pieds et qu'on plante en novembre ou en avril. On les multiplie aussi en relevant les vieux pieds, dans on éclate les racines en autant de morceau qu'on pourra en trouver, portant un ou deux bourgeons. On consacre un quarré à la culture du framboisier. On le plante à trois pieds de distance en tout sens. Cette plantation rapporte peu, les deux premières années; mais ensuite, elle est d'un bon produit pendant six ou sept ans, si l'on a soin de lui donner une forte fumure à chaque automne.

On plante le framboisier en terre légère, fraiche et ombragée, où leurs fruits ont plus de saveur et de parfum. L'exposition du midi lui est peu avantageuse.

Ottawa, 14 août 1862. UN AMATEUR.

(De l'Agriculteur.)

AGRICULTURE.

COUPE DES FOINS.—Ce n'est pas tout de savoir couper les foins lorsque le temps de la coupe est arrivé; mais encore savoir les meilleures méthodes pour le préparer et le conserver en bon etat après l'avoir engrangé.

Les agronomes qui se sont spécialement occupés de cette matière affirment que l'agriculture a fait un grand pas dans la voie de la conservation des foins et des moyens à employer pour leur conserver toutes leurs propriétes nutritives.

Pour les conserver en bon état ils ont remarqué que deux choses étaient essentiellement nécessaires; la première est de laisser le moins possible exposé à l'air et au soleil. Ces deux avantages peuvent s'obtenir facilement en faisant sécher les foins en moulins et les recouvrant de toiles faites à cet effet, qui leur servent de protection.

C'est sourtout pour sauver le trèfle que cette méthode offre les plus beaux résultats. Les analyses chimiques s'accordent à nous prouver que les trèfles sous le rapport des substances nutritives l'empartent de beaucoup sur tous les autres foins, et les agriculteurs pratiques qui en ont fait l'expérimentation s'accordent tous à leur donner raison sur ce point. Mais la qualité de ce trèfle est précisement la chose qu'il est important d'obtenir. Si le trèfle est récolté comme on le laisait autrefois, et comme on le récolte encoré malheureusement que trop souvent aujourd'hui. Il est loin de contenir toutes les qualités que l'on lui reconnait sous le rapport de ses qualités nutritives. On le laissait exposé à la pluie et au soleil jusqu'à ce que ses fleurs tembassent, et que le trône desséché ne produisit plus qu'une substance sèche et sans goût.

D'après la methode moderne, le trèfle est coupé quand il est aussi peu humide que possible, et laissé en dedains si on le coupe à la faulx, à la machine on doit le laisser sur le champ tel que la faucheuse l'y laisse; jusqu'à ce qu'il soit ressuyé, mais non pas sec; ensuite il faut le mettre en petits meulons qui rendront à peu prés 50 livres de foin sec chacun, et les couvrir de capsules. Préparé de cette manière, le trèfle est en sureté, quelque soit le temps qu'il fasse; et à moins d'une forte orage la fenaison ira toujours son train.

L'humidité intérieure s'évapora insensiblement. Le fermier devra observer ce procédé jour par jour et dès qu'il verra qu'il ne faut qu'une légére exposition au soleil pour la dessécher complétement, il lui suffira de renverser le meulon en en l'étendant et si le temps est favorable aux foins, le temps de charger suffira pour le mettre en bon état de conservation et lui conserver toutes ses qualités-nutritives.

Nous accusons réception du journal *Le Temps* publié à Paris. Merci à qui de droit.

Plusieurs articles remis faute d'espace.

Une véritable émigration d'Américains nombreux et rapides comme les hirondelles au printemps, vient s'abattre de toute les villes du pays. Ils fuient la conscription à toute jambe. Le steamer *Pierpont*, dit le *News* de Kingston, a amené 30 Américains mercreci dernier du Cap Vincent; jeudi, le *Ferry*, venant de l'isle Wolfe, en a traversé 20; le steamer d'Oswego et Rochester, mercredi, au moins 200; et jeudi, le *Pierpont* en était rempli. A Montréal, il en arrive tous les jours. Si cela continue, ce ne sera pas le Nord qui absorbera le Canada, mais le Canada qui absorbera la population du Nord.

Le *Phare de la Loire* publie la lettre suivante:

"Monsieur le Rédacteur,

"La Russie a reconnu, dit-on, le royaume d'Italie, et, à ce sujet la démocratie béarde congratule la Russie.

"La Russie a reconnu le royaume d'Italie! Gloire à la Russie pour cet acte de générosité! Mais a-t-elle donc, par la même occasion reconnu la Pologne ?

"Que signifie ce libéralisme cesarien de la dernière heure, qui étouffe une nationalité à sa porte et en proclame une autre à l'extrémité de l'Europe ?

"On regarde le principe de nationalité comme une vérité à Turin, et on le traite à Varsovie comme un crime de lèse-majesté; on le flatte là, on le sabre ici: qui trompe-t-on en définitive?

"N'est-ce pas ce même cabinet de Pétersbourg qui avait exigé, par traité en règle, du roi de Naples, qu'il ne donnât jamais de constitution libérale de son royaume ?

"Et aujourd'hui il viendrait prêter l'appui du Cosaque à la liberté? Explique qui pourra sa contradiction; quant à nous, nous ne pouvons y voir qu'un piége à la démocratie.

"Du moment que le gouvernement piémontais cherche à rentrer en grâce avec l'absolutisme, il faudra bien que de façon ou d'autre il lui paie la rançon de l'Italie.

"On pourrait dire d'avance comment; mais le fait le dira que trop tôt, hélas! Nous pouvons aujourd'hui porter le deuil de Rome et de Venise.

"N'est-ce pas un duc de Savoie qui disait dans le temps que l'Italie était un artichaux que la Savoie devait manger feuille à feuille; Victor-Emmanuel gardera donc une ou deux feuilles pour la bonne bouche;

il fera ainsi honneur au précepte de son aïeul.

"C'est ce résultat qui jette la fausse démocratie dans je ne sais quelle extase béate pour la magnanimité de l'empereur de Russie. Si la Sibérie l'entendait! Certes, je savais certaine presse tombée bien bas en fait de morale politique mais je ne la croyais pas encore au fond de l'abîme.

"Quant à vous, monsieur le Rédacteur, qui représentez la démocratie, on peut le dire sans compliment, dans toute son orthodoxie, vous ne vous réjouissez pas à un tel bon marché.

"Avant d'applaudir à cette poignée de main échangée dans l'ombre entre Pétersbourg et Turin, vous voudrez savoir quel prix la Russie a mis à son amitié.

"Vous attendrez d'un œuil inquiet l'explication d'une politique mystérieuse qui pourrait bien avoir fait alliance avec la Révolution pour prendre, et avec l'absolutisme pour garder.

"Veuillez agréer, &c.,
EUGÈNE PELLETAN."

Les journaux de Montréal sont remplis de détails au sujet de l'arrivée dans cette ville de Mgr. Bourget, revenant de Rome. Ce digne prélat a été accueilli par la population catholique de Montréal comme un père chéri le serait par ses enfants. Jamais réception ne fut plus enthousiaste. Plusieurs adresses furent présentées a Sa Grandeur pour le féliciter de son heureux retour au milieu de ses ouailles. Le soir, il y eut illumination dans les principaux édifices catholiques de la ville ainsi que chez plusieurs particuliers. On lisait sur le toit de l'Evêché le mot VIVAT en lettres de feu de pas moins de six pieds de hauteur.

Les variete's de bois du Canada.

On lit dans le *Leader:*

Le déploiement complet des specimens de bois Canadien à l'Exposition de Londres, ne peut manquer de produire sur les étrangers la plus favorable impression surtout sur ceux qui ont appris à regarder nos bois non-seulement au point de vue mercantile et manufacturier, mais aussi au point de vue de la variété.

Nos bois, à cette Exposition, ont excité le plus grand intérêt, et les visiteurs ont été étonnés des innombrables usages auxquels on peut les appliquer. Ils se sont aperçus que ces arbres gigantesques de nos forêts sont abattus pour donner du travail à de nombreux ouvriers et qu'ils forment un item important du commerce du pays. Les visiteurs en voyant ces specimens sous mille formes différentes ont acquis aussi la certitude du bon discernement de la commission Canadienne qui a si admirablement fait les arrangements de ce département qu'ils ont pu avoir une connaissance intime de ces bois et des nombreux usages spéciaux qu'on en peut faire. Ces splendides echantillons donnent l'idée la plus précise des grandioses proportions de nos arbres lorsqu'ils sont abattus et de la fertilité du sol qui produit de semblables "Mammoth."

Cette Exposition aura immensément contribué à initier les commerçants d'au-delà de l'Atlantique à la grande source d'industrie dont jouit le Canada par un si vaste commerce de bois.

La curiosité et l'étonnement des manufacturiers britanniques à l'aspect de tant d'articles convertis à tant d'usages imprimeront nécessairement une nouvelle impulsion au developpement de ce commerce.

Le district d'Ottawa a surtout excité un grand intérêt et donné une véritable idée de la richesse de cette importante partie de la Province dont trente-sept specimens de bois ont été exposés, témoignage éclatant de son importance future et de la position réservée à ceux qui se sont engagé dans le commerce de l'Ottawa.

On remarquait parmi les différentes espèces de bois:—Le noyer noir, (*h ckory*) pour les manches de haches, une autre espèce du même bois propre a plusieurs usages domestiques, le chêne, l'orme à l'usage des carrossiers, l'étable (*curled mapple*) si recherché des meubliers pour toutes sortes d'objets precieux et élégants, les différentes espèces de bois pour les facteurs de pianos, &c. Mais on remarquait par dessus tout les différentes espèces de nos bois qui sont la base de notre commerce et la source du travail qui nourrit tant d'ouvriers Irlandais, Allemands, Ecossais, &c.

Les bois travaillés ont causé une satisfaction générale à l'Exposition, des milliers de personnes auront envisagé à un haut point de vue commercial et dans leur intérêt l'extention future d'un commerce aussi important qu'avantageux.

Correspondance du Mexique.

Nous extrayons les passages suivants d'une lettre d'Orizaba, écrite par un officier de l'expédition du Mexique:

"La chaleur, paraît-il, est accablante sur la côte. Ici, nous nous en apercevons à peine. Il ne fait ni chaud ni froid sur ces hauts plateaux. C'est un climat assez analoge à celui de la France. La forme et la végétation du pays en different pourtant sensiblement.

"La végétation est celle des tropiques. Les bois sont remplis d'oiseaux, et en particulier de perroquets de couleurs tellement variées, qu'on ne se lasse pas de les regarder; il y a aussi des serpents énormes, mais qui ne font l'admiration de personne; cependant, ce sont les plus inoffensifs. Les plus petits, charmants comme couleur et même comme grâce, si un serpent peut être gracieux, sont horriblement dangereux. Il est une espèce appelée *corail*, rouge comme du corail, dont la moindre morsure est mortelle.

"Je ne veux pas vous faire un cours d'histoire naturelle. Le temps me manquerait, mais non les matériaux, et ils sont, je vous assure, d'un intérêt immense. Tout abonde dans ce pays; on pourrait y récolter, sans aucune peine, les produits des cinq parties du monde. Dans les bois, aux environs d'Orizaba, le gibier et les bêtes féroces abondent. J'ai tué deux jaguars ces jours derniers. Les ruisseaux, les rivières, les grandes herbes, les savanes de sable, sont pleins de calmans et de serpens amphibies. On chasserait volontiers tous ces animaux; mais des ordres sévères défendent à qui que ce soit de s'éloigner du campement.

"Les marais de la côte sont très malsins. Les Indiens qui les habitent sont de véritables squelettes; aussi, en ce moment, les Mexicains eux-mêmes se hasardent-ils rarement à braver les effets de miasmes délétères qui empestent l'air de tous côtés. Cela fait que nos communications avec la Vera-Cruz sont faciles, jusqu'à un certain point, du moins; car il serait imprudent d'entreprendre le voyage sans une bonne escorte. Tout le pays est d'ailleurs infesté de bandits; les gens qu'on rencontre dans la campagne sont les pires brigands de la terre, et auprès d'eux les confrères de *Fra Diavolo* eussent été de petits saints.

"Nous sommes toujours à Orizaba. La population, pillée, volée par ces fameux libéraux qui dévastent le pays tout entier, diminue chaque jour par l'émigration. Les habitants se retirent vers l'intérieur, dans l'espoir de retrouver quelques restes des provisions de farine et de maïs dont Juarez les a dépouillés. Ils sont dans un dénûment absolu; aussi aspirent-ils ardemment après le jour qui les délivrera des gouvernements soi-disant républicains qui, depuis je ne sais combien d'années, leur enlèvent régulièrement tous les deux ou trois mois ce qu'ils peuvent encore posséder. Le vol est organisé partout. On cite maints généraux qui n'ont jamais eu pour ressource que de faire des révolutions pour piller plus à l'aise les malheureuses gens paisibles, à la tête de bandes de brigands. Ils ont leurs quartiers généraux où, lorsque le métier donne peu, vont se transformer en honnêtes cultivateurs les coquins pendables qu'ils commandent, tout prêts à rentrer en campagne à la première occasion.

"Nous sommes, pour le moment, condamnés à l'inaction; aussi passe-t-on le temps comme on peut. Le commandant du bataillon des fusiliers de marine vient d'installer un théâtre, comme en Crimée. Deux représentations ont déjà eu lieu avec le plus grand succès. Il y a une petite salle de spectacle à Orizaba; elle était abandonnée; nos soldats l'ont réparée tant bien que mal. C'est là que nos acteurs improvisés ont joué plusieurs vaudevilles avec un talent des plus grotesques, mais incontestable pour ceux qui ont ri du meilleur cœur à ces bons souvenirs de notre gaîté française.

Nous voilà bien: le lendemain d'une bataille où nous avons reçu mieux que des ératignures, nous allons au spectacle, nous rions, nous pensons à la France qui est à plus de deux mille lieues de nous, et nous sortons de là prêts encore à faire le coup de feu, heureux lorsque, le lendemain, acteurs et spectateurs ne restent pas côte à côte sur le champ de bataille. C'est une belle chose que l'insouciance soutenue par une pointe de gaité et de bons souvenirs; sans cela, nous mourrions tous de nostalgie; il n'y aurait pas d'armée possible.

"Nous nous sommes admirablement barricadés dans Orizaba. Cette précaution était nécessaire, car nous y sommes restés en très petit nombre. L'Infanterie de marine et une batterie d'artillerie sont à Cordova. Le 99e de ligne est campé à deux lieues d'ici, sur la route qui conduit à Puebla, dans le village d'Ingenio; de telle sorte qu'il n'y a plus dans Orizaba que les chasseurs à pied, les zouaves et les chasseurs d'Afrique.

"L'aumônier dit la messe tous les dimanches dans la cathédrale d'Orizaba."

Voici un fragment du discours de Garibaldi qui a été prononcé au *Foro italico* de Palerme à la garde nationale au moment où il la passait en revue, ayant à ses côtés les representants des autorités civiles locales. Ce discours lui a attiré le désaveu de Rattazzi et la désapprobation de tout le parlement de Turin.

"Le maître de la France, celui qui a versé le sang des frères de Paris, sous prétexte de garder la personne du Pape, occupe Rome. Mensonge! mensonge! mensonge! Il n'est mû que par la soif, la rage, le désir effréne du commandement, et c'est par cela qu'il alimente le brigandage .... Peuple des Vêpres-Siciliennes, peuple de 1860, il faut qu'on en vienne à une nouvelle Vêpre ....

"Le gouvernement n'est pas assez fort pour seconer le joug de la France.—Il faut que le peuple en serrant ses rangs en montrant toute son énergie, lui donne son appui ....

"*Je* délivrerai l'Italie de cette inertie qui la tue; *je* viendrai avec vous; *je* serai avec vous jusqu'à la lutte suprême."

Voici le discours de Rattazzi qui désapprouve Garibaldi:

"Si des hommes lancent des injures contre l'empereur Napoléon et la France, ils insultent l'Italie! (Oui! oui! Non! non!)

S'adressant à la gauche:

"Vous jugerez comme il vous plaira; moi, je les nomme selon ma conscience. (Bien.) Je ne peux garantir les paroles du général Garibaldi, mais je peux dire qu'en parlant au peuple de Palerme le général Garibaldi est allé trop loin, et je saisis cette occasion pour protester solennellement contre ces paroles. L'Italie ne peut pas permettre que le plus illustre de ses enfants se laisse aller à de telles insultes contre la France.

"Oui, Magenta et Solferino parlent assez haut pour que l'Italie ne l'oublie jamais. Par la diplomatie, l'empereur nous a donné la reconnaissance de la Russie.—L'Italie ne peut pas être ingrate. La France ne peut que se dire blessée par cette voix violente d'un patriote italien. Je regrette profondément que le général Garibaldi ait pu s'égarer jusqu'au point d'oublier la reconnaissance que l'Italie doit à la France, à l'empereur.

"Le gouvernement a su que Garibaldi avait l'intention de se rendre à Palerme le jour seulement où il partit de Caprera, il n'avait manifesté auparavant cette intention à personne. Quant à cela, il était dans son droit. Citoyen, il peut aller où bon lui semble, et le gouvernement n'a pas le droit de l'en empêcher.

"Je déplore que, au moment où ces discours étaient prononcés, les autorités aient été présentes. J'ai écrit, par telegraphe, en conséquence aux autorités que je ne pouvais comprendre comment le préfet avait pu supporter de telles insultes en sa présence. En attendant, on ne peut encore prendre aucune mesure, tant que les faits ne sont pas complétement éclaircis. Quand la lumière sera faite, le gouvernement fera son devoir.

"En cet état de chose, quelles que puissent être les intentions de ceux qui voudraient compromettre la sécurité de l'Etat, le gouvernement a pris toutes les mesures exigées par la circonstance. Je peux assurer à la chambre que le gouvernement est fermement décidé à agir et parfaitement en état d'empêcher toute tentative contraire aux lois et à la sécurité du pays. (Approbation.)"

EUROPE.

CHAMBRE DES LORDS, 25 juillet.—Le bill pourvoyant à la continuation des travaux de fortifications a été débattu et lu pour la seconde fois.

Le même soir, dans la Chambre des Communes, M. de Lasey-Evans dit qu'il n'y avait aucun danger immédiat d'une invasion du Canada par les Etats du Nord qui n'avaient, ajoute-t-il, aucun moyen de tenter une pareille entreprise, si le Canada se montrait digne de lui-même (*true to himself.*)

Sir Cornwall Lewis se borna a dire qu'il était tout à fait improbable que les Etats-Unis conçussent volontairement l'idée d'engendrer une guerre à l'Angleterre.

Lord Palmerston a regretté qu'une forte dissidence sur une question locale en Canada eût produit le refus de l'adoption de mesures propres à sa défense en cas d'invasion. Il n'était point néanmoins de l'opinion de M. d'Israéli, savoir, que ce résultat était dû aux résolutions prises l'année dernière par le gouvernement pour renforcer les troupes régulières dans la colonie. Attendu l'état de l'Amérique du Nord à cette époque, l'expédition de troupes additionnelles n'était qu'une simple mesure de précaution de nature à stimuler les Canadiens à faire quelque chose par eux-mêmes. L'Angleterre a actuellement envoyé en Canada toutes ses troupes disponibles, et c'est aux Canadiens à prendre toutes les précautions nécessaires pour protéger les colonies contre toute invasion. Le débat sur ce sujet s'est alors terminé.

Des nouvelles de Londres annoncent qu'il serait malheureux pour l'Angleterre d'ajouter le Canada ainsi que le reste de l'Amérique du Nord à la liste de ses ennemis.

FRANCE.—L'amiral Jurien de la Graviere est parti le 23 pour le Mexique, dans la frégate *Normandie*.

On rapporte que le parti orléaniste est dans la politique française, en faveur des Fédéraux, tandisque les napoléonistes soutiennent les Confédérés.

La *Patrie* donne circulation au rapport que Garibaldi a décidé de débarquer sur les côtes romaines avec 6 000 volontaires.

Londres, 26 juillet.—Le *Times* dans son numéro d'aujourd'hui dit qu'il doit à la presse de New-York la justice de dire qu'elle parle des désastres de l'armée fédérale avec assez d'impartialité, quoiqu'elle fasse jusqu'à un certain point écho aux bulletins mensongers du gouvernement et porte aux nues l'habileté de McClellan.

Dernières nouvelles par l'Arabia.

ANGLETERRE.—Le *London Times* annonce éditorialement que la defaite a changé toutes choses dans les debats sur la guerre américaine. On peut s'attendre, dit-il, à une insurrection générale dans tous les Etats-frontières occupés par les Fédéraux. Les hommes du Nord qui ne sont pas fous sont convaincus que les Confedérés ne seront jamais subjugués. Si la guerre doit se prolonger, l'immense levée d'hommes ordonnée par le President devrait être actuellement effectuée, mais les hommes ne veulent pas s'enrôler. L'enrôlement fait si peu de progrès que le correspondant du *Times* à New-York annonce que dans l'espace de 11 jours la liste de recrutement ne s'est couverte que de 1,500 volontaires. Jusqu'à présent la société s'est habituée à la purgation (*walking away*) de l'armée avec tranquilité, mais les vuides sont épuisés, et le Nord verra que l'armée ne peut pas être remplacée par l'argent. Le moment est venu où chaque homme du Nord doit payer de sa personne et combattre dans les marécages et forêts, car le plan d'enrôlement a echoué, et tout sera fini dans quelques mois. L'indépendance du Sud doit être reconnue. Les Confédérés sont bien au courant des difficultés du Nord.

Le Jura apportant des nouvelles et daté de Londonderry, le 1er courant, est passé à 4heures vendredi au Cap Race. Le steamer *Merrimac* chargé de munitions pour les confédérés a quitté précipitamment Plymouth, le 29 juillet, à destination de Nassau. Le même soir, le *Tuscarora* est parti de Southampton; son départ a excité un

Nouvelles des Etats-Unis.

Nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis* du 7 Août :

" Nous croyons savoir de bonne source que le corps d'armée du général Burnside a été debarqué à Aquia Creek, sur les bords du Potomac, à quelques milles de Fredericksburgh. Le dessein du général Halleck est de faire marcher Burnside sur Richmond par le chemin de fer qui relie au Potomac, tandis que Pope s'avance par le chemin de fer central de la Virginie. Nul doute que McClellan, tout acculé qu'il est, ne tente quelque diversion de son côté. Son mouvement vers Malvern Hill n'était peut-être qu'un premier pas dans cette voie. Le corps d'armée du général Burnside a été considérablement renforcé, soit par des troupes venues du Nord, soit par des détachements empruntés au corps de McClellan.

" Il est bien aisé de voir dans les journaux de Richmond que les confédérés sont parfaitement au courant des opérations des unionistes, mais en revanche ceux-ci, à l'exception peut-être de quelques chefs, sont parfaitement ignorants de ce que font les gens du Sud. Sous ce rapport, tout est conjectures et hypothèse hasardées. Quelques personnes affirment que Robert Lee fait filer son armée le long des montagnes, par les défilés nongardés, pour tomber sur le Maryland et Washington, mais on ne dérobe pas ainsi le mouvement d'une grande armée, et de plus une grande armée, avec son artillerie, ses fourgons de vivres et de munition et tout le train nécessaire, ne marche pas par des défilés dépourvus de routes et inaccessibles.

" Suivant l'*Examiner* de Richmond, Floyd est prêt à entrer en campagne. Il est à Oceana, dans le comté de Wyoming, à quelques milles d'un défilé qui doit lui livrer passage dans la vallée du Kanawha. Il dispose de peu de force, une grande armée étant d'ailleurs plus embarrassante qu'utile dans ce pays de montagnes."

Il est avéré aujourd'hui, dit le *Courrier des Etats-Unis*, que le général Halleck dégarnit sans cesse l'armée de McClellan pour renforcer Pope et Burnside. On ne veut plus qu'une seule armée en Virginie, et l'on peut considérer que le général Pope a virtuellement remplacé McClellan.

Le général McCook a été assassiné dans l'ambulance, près Salem, Alabama, par des sécessionnistes. Ils renversèrent la voiture dans laquelle il se trouvait, et le tuèrent, malgré qu'il demanda grâce à genoux. Pour se venger, les unionistes ont brulé les habitants environnant le théâtre du meurtre et ont massacré un certain nombre de sécessionnistes.

RÉCOLTE DE SUCRE DE LA LOUISIANE.

Washington, 8 juillet 1862.

Lettre du Secrétaire du Trésor relativement aux Taxes à imposer sur les sucres domestiques.

La lettre suivante a été adressée dernièrement au président du comité des Voies et Moyens :

Hon. Thaddeus Stevens.

Départ. du Trésor, 20 juin 1862.

MONSIEUR.—Je tiens de bonne source que la récolte de sucre de la Louisiane à été l'an dernier des 500,000 boucauts, de 1,100 livres chacun, ce qui constitue une augmentation de 50,000 boucauts sur la recolte de l'année précédente. Sur cette récolte, il y avait à la Nouvelle Orléans, lorsque cette ville a été prise par nos troupes, 80,000 boucauts, principalement entre les mains des étrangers, et il reste sur les plantations environ 220,000 boucauts, équivalent en tout à 150 tonnes.

Des personnes au courant de cette branche d'affaires pensent que cette quantité couvrira ou à peu près la demande à l'intérieur jusqu'à ce que la nouvelle récolte soit prête au prochain automne. Des expéditions en ont déjà été faites pour les ports du Nord.

Ces faits suggèrent l'adoption de tels droits intérieurs sur les sucres domestiques qui peuvent paraître nécessaires pour assurer le revenu attendu des droits d'importation sur les sucres étrangers.

L'importance de ce sujet et la nécessité d'une législation spéciale, si elles n'ont déjà été considérées dans la discussion du bill des taxes, attiront sans doute l'attention du comité des Voies & Moyens.

Avec respect.

S. P. CHASE,
Secrétaire du Trésor.

LES RÉCOLTES AU SUD.—La récolte de maïs dit le *Memphis Appeal*, sera très abondante d'après tous les rapports. Ainsi que les populations ne se laissent pas tromper. En Floride, les fermiers font des contrats pour livrer le maïs à 25 cents le boisseau. Dans le sud et le sud ouest de la Georgie la récolte sera énorme. Partout ailleurs, dans chaque Etat de la Confédération, la récolte de maïs promet tellement que les prix descendront plus bas qu'ils n'ont été depuis trente ans.

Le Gouvernement des Etats-Unis ne sera pas obligé d'avoir recours à la conscription, ni pour le Vermont qui a déjà fourni son contingent, ni pour le Massachusets, le Maine et le New-Hampshire dont les contingens sont presque complets, non plus que pour le Rhode Island et le New-Jersey. Mais d'un autre côté l'état de New-York n'a encore réuni que 20,000 recrues, sur 45,000 h. qu'il doit lever. Il faudra avoir recours certainement à la conscription dans la Pensylvanie, le Delaware, le Maryland, l'Ohio, le Missouri, le Michigan, le Wisconsin et l'Iowa. Le Gouverneur de l'Illinois déclare que le contingent de cet état est prêt, mais on paraît douter de la véracité de sa déclasation. Le Kansas et le Minesota seront probablement exempts de nouvelles contributions, à cause du nombre de soldats précédemment fournis par eux.

New-York, 7 août.—Environ 50 ou 60 p. 100 de l'or qui était à bord du steamer *Golden Gate*, sont assurés à Londres.

San Francisco, 7 août.—Le *Golden Gate*, parti d'ici le 21 juillet, a été incendié à 12 milles vis-à-vis de Manzanillo, et a brûlé jusqu'à la ligne de flottaison. Environ 200 personnes ont péri. On pense que le trésor sera sauvé. Le navire est sous l'eau.

New-York, 7 août.—*L'Express* dit que la division du général Burnside est à Acquia Creek, sur le Potomac, à quelques milles de Frédéricksburg, qui sera l'un des points d'où l'armée s'avancera sur Richmond. Cette division a, dit-on, reçu des renforts considérables.

Washington, 7 août.—Un grand nombre de demandes ont été faites pour obtenir la permission de visiter l'armée du Potomac ; toutes ces demandes ont été invariablement refusées. Le général McClellan a demandé que les visiteurs privés fussent exclus de ses lignes. Tous les malades vont être éloignés du camp, ainsi leurs amis ne pourront faire valoir la nécessité de leur présence pour leur donner des soins. Les permis dans les autres lignes ne sont pas accordés aussi facilement que par le passé, parce qu'on sait qu'il a eu des abus.

Baltimore, 7 août.—La ville de Baltimore est abandonuée par un grand nombre de personnes qui veulent échapper à la conscription. Quelques-uns partent pour l'Europe, un grand nombre vont en Canada, et d'autres se rendent dans divers Etats du nord.

Dans la nuit du 5 du présent, l'hôtel Rainbow a été réduit en cendres à New-York. Deux pensionnaires ont été brûlés et plusieurs personnes ont été blessées.

Washington, 8 août.—D'après les avis parvenus au Département de la guerre, il est certain que 30,000 hommes des troupes de l'ouest de la nouvelle levée vont être prêts à entrer en campagne cette semaine. Cette nouvelle réjouit le Président, autant qu'elle réjouira le peuple loyal, qui désire voir supprimer la rebellion.

Cincinnati, 8 août.—Une dépêche spéciale transmise d'Indianapolis mande qu'un monsieur arrivé de Knoxville a rapporté qu'une force confédérée de 15,000 hommes d'infanterie, avec une force proportionnée d'artillerie et de cavalerie sont à Knoxville, s'attendant à entrer bientôt dans le Kentuckey. Tous les régiments de l'Indiana sont au complet à l'exception de deux.

Washington, 7 août.—Un homme fait prisonnier à Front-Royal, il y a quelque temps et ci-devant employé dans la chambre des représentants est arrivé à Washington aujourd'hui par la voie de Fredericksburgh, ayant laissé Richmond le 1er aout. Il rapporte que Richmond n'a pas été évacuée, qu'il n'y a aucun symptôme d'épidémie bien qu'il y ait beaucoup de maladies. L'armée des confédérés est campée à l'est de la ville, et il croit d'après ce qu'il a appris, que son nombre a été beaucoup exagéré.

L'abandon du siége de Vicksburg par le chef d'escadre, Davis, à produit un grand mécontentement dans le Nord.

Une dépêche en date du 11, de Boston annonce que les forces de Banks, Powell et McDowell se sont battus contre les troupes de "Stonewall Jackson." Les pertes de chaque côté sont de 3000 tués, blessés et manquants.

Aux Correspondants.

L'auteur de l'article intitulé : "*Les naiades de l'Ottawa*" voudra bien comprendre qu'il nous est impossible d'entier dans nos colonnes tous les écrits qui nous sont adressés sans au moins connaître le nom propre de l'écrivain. Les initiales seules ne suffisent point.

E. N. L. Détroit. Le No. manquant vous a été adressé. Il n'y a pas de notre faute, peut-être que les typographes ont mal suivi l'épreuve corrigée. Nous y verrons de près.

Faits Divers.

—On annonce le mariage de M. Louis Veullot avec madame la marquise de Champagné. M. l'abbé Sisson, ex-directeur de l'*Ami de la Religion*, va occuper sur sa demande la cure d'Antony.

—Un jeune Denis, de St. Stanislas de Loska, comté de Beauharnais, s'est tué mardi de la semaine dernière en allant à la chasse. Pendant qu'il chargeait son fusil, le coup partit et la baguette alla lui frapper le crâne. Il mourut instantanément. Ce jeune homme, qui était au début de ses études classiques, était le frère du Député de Beauhornais.

—Le " Détroit Free Press" décrit ainsi un radeau monstre qui est dernièrement descendu de Saginaw à Buffalo :—Ce radeau contient 7 cabanes (cribs) de 185 pieds de long sur 50 de largeur, formant la longeur totale de 1,300 pieds, ou près d'un quart de mille. Il est composé de 2,426,000 pieds de bois, il a un tirant d'eau de 6 pieds et demi et il est remorqué par deux puissants steamers. Ce radeau, assailli par un violent ouragan sur le lac Huron, n'a pas perdu un seul madrier.

On écrit de Londres, le 16 juillet :

" On annonce maintement d'une maniere positive que le prince de Galles ne fera pas, cette année son voyage projeté en Russie. Son Altesse royale accompagnera la reine à Balmoral et passera quelque temps dans cette résidence.

" La grande flotte du Canal, sous les ordres de l'amiral Stuart, a, en conséquence, quitté hier Portsmouth sans le prince de Galles, pour une croisière de deux mois dans la Baltique : mais elle emmène le prince Alfred qui, pour faire cette croisière, a rejoint le *Saint-George*. Au retour de la flotte, au mois de Septembre, on pense que le prince passera sur le *Racoon* et ira servir quelque temps dans les eaux de l'Australie."

—Une lettre reçue à Boston, le 31 juillet, du capitaine commandant le trois-mats *Minstrel*, et daté de Malaga, 13 de ce mois, annonce qu'étant à trente milles au sud-est des côte d'Espagne, il a rencontré la barque *Reindeer*, partie de Cette pour New-Yort, et qui se trouvait en détresse.

Il s'aborde ce navire et a trouvé le capitaine Hewett, le lieutenant et trois hommes tués ; quatre autres étaient blessés et le bâtiment en feu. Il a pris les morts, les blessés et les survivants, et les a transportés à Malaga.

Le vol a été le mobile de cet attentat, et deux matelots espagnols en sont les auteurs ; ils ont surpris l'équipage et les officiers pendant leur sommeil, volé quatre cents dollars au capitaine, et pris la fuite dans une embarcation. On ignore ce qu'ils sont devenus.

COUP DE PLUME.—Les lignes suivantes qui peuvent s'appliquer à beaucoup d'écrivains en Amérique, sont publiées par un journal de la Nouvelle-Orléan :

Que du sein de son scepticisme railleur, calculant chaque phase pour un but d'argent ou d'ambition, un journaliste prenne place à son bureau pour mentir à lui-même et aux milliers d'esprit qui est foi en lui, qu'il falsifie sciemment et froidement la vérité, qu'il la supprime même et dépense son esprit à couvrir le mensonge de couleurs acceptables, voilà ce que nous ne pouvons concevoir, ce qu'il nous est impossible d'excuser.

Et que l'on ne vienne pas nous dire que c'est pour le profit de la cause qu'il sert. Il n'y a pas de cause qui profite par le mensonge. Une cause ne réussit que si elle est vraie, c'est-à-dire si elle possède en réalité les éléments du succès. En vain la fiction aura pu les lui attribuer momentanément : si elle ne les a pas de fait comme appuis inébranlables, elle succombera.—(*Renaissance.*)

UNE MOUCHE INTELLIGENTE.—Un boucher de New-Albany, nommé Bell était occupé, dans l'après-midi de mardi dernier, à dépouiller une vache morte de maladie. Il paraît que la maladie était d'un caractère quelque peu vénéneux, ce qui n'empêchait pas l'honorable industriel de dépencer la bête pour le plus grand bien de ses pratiques. Une mouche bourdonnait depuis quelques temps alentour, avec un son de cuive qui pouvait indifféremment représenter la sonnette de la curée ou la trompette du jugement. Elle se posa un instant sur les entrailles de la bête puis releva pour venir mordre le boucher dans l'exercice de ses fonctions. C'en était fait du pauvre hère la morsure enfla et l'enflure s'étendit rapidement à tout le corps, si bien qu'au bout de deux jours il était noir comme du charbon et expirait dans d'affreuses douleurs. Châtiment sévère, mais mérité dans lequel une sinple mouche a joué le rôle de la justice divine. Qui peut connaitre les voies de la Providence !

Le *Picayune* pusse une revue historique des généraux du sud et du Nord. Le premier a eu sept généraux tués et trois faits prisonniers ; le second en a eu cinq tués et six faits prisonniers. Les généraux fédéraux prisonniers sont les majors-généraux Prentiss et McCall, et les brigadiers sont Sumner, Reynolds, Rankin et Sanders. Les généraux confédérés, prisonniers sont Buckner, Tilghman et Macall, tous trois brigadiers. Du côté des confédérés, Pillow et Floyd ont été révoqués pour leur conduite au fort Donelson. Floyd a conservé un commandement dans le Virginie Occidentale. Crittenden a donné sa démission et s'est retiré au Texas Du côté des fédéraux, Frémont, Shields, Blenker et Casey ont été disgraciés, et Benham a été arrêté. Les deux généraux qui ont joue le rôle le plus impatant dans les dernieres batailles de la Virginie, T. J Jackson et Geo. B. McClellan, étaient de la même classe à West-Point.

Mgr. Hughes, archevêque de New-York, était à bord du *Scotia*.

Copie d'une lettre.

Je certifie par la présente que le Dr. Stanley a ce jour opéré sur ma surdité avec le plus grand succès. J'étais sourd depuis plusieurs années, et 15 minutes après l'opération à mon grand étonnement et plaisir j'ai recouvré l'ouie. Espérant de lui prouver ma gratitude je remercie publiquement pour le bonheur dont je jouis maintenant.

J'ai 70 ans, et j'ai se perdu toute espérance d'entendre de nouveau.

E. KING,
Court-House Avenue
Près de la Prison
de la ville.

OTTAWA
12 Août 1861.

UN JEUNE MONSIER d'une éducation distinguée dés re trouver une place ou dans un college ou dans une famille. Le latin, le français, l'Italien, l'anglais, etc., lui sont familiers etc.

Ecrire ou s'adresser à ce bureau

VOYAGE DE PLAISIR

AU

QUAI M'CALL

Dimanche prochain, 17 courant,

SI LE TEMPS LE PERMET.

LE VAPEUR BEAVER

CAPT. BEAUDRY,

Laissera le QUAI pour McCALL'S WHARF aussitôt après la MESSE de HUIT HEURES.

Le capitaine BEAUDRY se fera un plaisir de débarquer les personnes qui désireraient s'arrêter aux différents ports le long de sa route et les reprendra à son retour.

Le nombre de billets est limité ; ainsi si vous voulez profiter et jouir d'une belle promenade sur l'eau ; ACHETEZ VOS BILLETS D'AVANCE CAR L'ON N'EN DISTRIBUERA QUE **200.**

Une magnifique BANDE DE MUSIQUE (l'ancienne Bande Canadienne) sera à bord.

On a fait au " BEAVER" toutes les améliorations nécessaires pour le rendre propre et comfortable.

On peut se procurer des Billets chez MM. L. A. GRISON, L. J. B. LAZURE et W. CAMERON.

Prix du passage, aller et revenir, **UN ECU.**

CAPT. BEAUDRY.

Ottawa 14 août 1862.

PERDU OU VOLE.

Un cheval sous poil noir, avec le bas d'une patte blanche. Ce cheval a disparu du parc de M. McKay il y a environ trois semaines. Ceux qui pourront en donner connaissance chez M. Louis Blanchette, aubergiste, Rue Sussex, seront généreusement récompensés.

LA VUE! LA VUE ! LA VUE!

UNE NOUVELLE DECOUVERTE

POUR

PRESERVER LA VUE.

LUNETTES PERISCOPIQUES,

Inventé par M. ARCHERS, Oculiste de l'Hopital de

L'UNIVERSITE DE LONDRES.

CES lentilles ne ressemblent aucunement à celles qui jusqu'à présent ont été mises en vente ; le crystalde roche seul moulu d'après un nouveau procédé, entre dans la composition de ces verres ; qui bien qu'ayant tous la forme concave peuvent être adoptés à toutes sortes de vues par l'**Opthalmoscope**, un instrument inventé par M. ARCHERS au moyen de cet appareil la millioniéme partie d'un pouce de lumiere dont tous les rayons sont concentrés dans un seul foyer, produit l'effet voulu ; ces rayons convergent vers le centre de la rétine et lui facilitent ses fonctions.

Ainsi donc ceux qui ont la vue foible et qui désirent fortifier cet organe si délicat n'ont qu'à se présenter à

L'UNION HOUSE, OTTAWA.

M. ARCHERS donne ses lunettes pour essai pendant un mois, et l'argent sera remboursé aux personnes qui ne seront pas satisfaites.

Les verres sont de toutes dimension et peuvent être placés dans de vieilles montures.

Parmi les nombreux avantages qui militent en faveur de l'invention de M. ARCHERS.—Voici les principaux :

1°. Les personnes agées qui font usage de ces lunettes peuvent s'occuper à des ouvrages les plus délicats et des plus minutieux, soit à la clarté du jour ou de toute lumiere artificielle sans nuire à leur vue.

2°. Ces verres peuvent durer toute la vie à une personne sans qu'il lui soit nécessaire de les changer.

3°. Le crystal de roche seul entrant dans la composition de ces lunettes, elles ne produisent aucune enflammation dans l'organe visuel mais au contraire le maintiennent dans un état de repos quelque soit la longueur de temps dont on s'en sera servi.

Ottawa, 7 août 1862.

YEUX ARITIFCIELS

Qui peuvent produire l'illusion la plus complète, procurés par

A. STANLEY, M. D.

OCULISTE & ORISTE.

UNION HOUSE, OTTAWA.

Ottawa, 7 août 1862.

AVIS.

UN Instituteur gradué de Diplôme enseignant le LATIN, le FRANÇAIS & l'ANGLAIS désirerait se placer dans une locali é populeuse où ces différentes Branches d'éducation seraient req ises.

Pour information adressez vos lettres franches de port à C. R. Z. Instituteur.

Mont Oscar, Comté de Vaudreuil.

Juin, 1862.

Grande Revolution,

DANS LES PRIX DU LARD.

SEULEMENT QUE 3½ d. LA LIVRE.

Le Soussigné informe respectueusement ses amis et le Public en général qu'il a ouvert aujourd'hui un MAGASIN d'EPICERIES, LIQUEURS et de PROVISIONS dans les

BATISSES SPARROW

au coin des Rues SUSSEX et MURRAY où il vend le meilleur **LARD MESS** au bas prix de 3½ d. la livre.

LES THES, SUCRES, CAFES ET LIQUEURS

sont de la meilleure qualité et aussi à très bas prix.

Le Soussigné à l'espoir que l'expérience qu'il possède dans cette ligne, et ayant acheté ses effets pour ARGENT COMPTANT et au plus bas prix, le met en état de donner pleine et entière satisfaction à tous ceux qui voudront bien l'honorer de leur patronage, tant dans le prix que dans la qualité de ses MARCHANDISES.

C. SPARROW Jr.

OTTAWA, 7 Août 1862.

William Paquette,

CHIMISTE ET PHARMACIEN.

(*Medical Hall.*)

Rue Rideau — Ottawa.

Tient toutes les medecines, et les Drogues les plus rares.

EN GROS et en DETAIL

Où on vend toutes espèces de

Peintures,
Huiles,
Mastic,
Vernis,
Bois de teintures,
Medecines Patentes,
Couleurs a teindre,
Esprit de Terebentine,
Brosses,
Camphine,
Fluid,
Instruments pour Chirugiens, et pour Dentistes

De toute description et des plus modernes.

Parfumeries,
Peignes,
Savons,

Et de toutes espèces de

Graines de Jardin, etc., etc.

Enfin tout ce que l'on peut désirer avoir dans une pharmacie de premier ordre.

Ottawa, 22 mai 1862.

Bonnes Nouvelles

LES BATISSES D'OTTAWA.

$700,000 d'accorder

PAR

NOTRE LEGISLATURE,

Continuation des Travaux.

AU MAGASIN

D'Eugene Martineau

Ou l'on fera comme par le passé des hardes de toute description.

M. MARTINEAU Vient de recevoir de

NOUVELLES ETOFFES

DE

PRINTEMPS et D'ETE,

Et il est prêt à fournir au public des hardes faites dans toutes les modes à des prix si réduits qu'on ne pourra visiter son Magasin sans acheter, soit un surtout, une veste ou un pantalon.

Venez voir mon établissement, et vous trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de CHEMISES, de HARDES FAITES, DRAP, VALISES, COLLETS, et une foule d'articles que je vendrai à

TRES BAS PRIX.

E. MARTINEAU.

Ottawa, 22 Mai 1862.

1862. 1852.

LIGNE DE LA MALLE

SUR LA

RIVIERE OTTAWA,

LES VAPEURS

" QUEEN VICTORIA"

—ET—

" PRINCE OF WALES."

LIGNE REGULIERE ET QUOTIDIENNE

ENTRE

OTTAWA ET MONTREAL.

(*Le Dimanche excepté.*)

Font le trajet en Dix Heures.

Les nouveaux et magnifiques Vapeurs, " QUEEN VICTORIA," Capt. A. BOWIE, "PRINCE OF WALES" "H.W. SHEPHERD

LE Vapeur " QUEEN VICTORIA" laisse Ottawa tous les matins, (excepté le Dimanche) pour Montreal, à 6.30 A.M. TEMPS DU CHEMIN DE FER, se joignant à Grenvil au chemin de Fer de Carillon et Grenville et au Vapeur " PRINCE OF WALES' à Carillon, arrivant à Montréal à 4.30, P.M. Reournant il arrivera à Ottawa à 6 P. M

Le confort et l'économie de cette ligne en peuvent être surpassé. Cette route est de plus pittoresque. et la plus recherchée par les touristes.

Les *excursionistes*, pourront obtenir des billets de retour d'Ottawa à Grenville, bon pour un jour, à moitié prix.

Les passagers allant aux célébres sources de Caledonia pourront débarquer à l'Origna ou des voitures seront prêtes à les conduire aux Sources.

PRIX:

D'Ottawa à Montréal 1ère classe.....$3.50
" " 2nd " 2.00

(REPAS EXTRA.)

Billets d'Excursion à Montréal et retour $6

Pour autres informations et pour ce que regarde les billets d'excussion s'adresser à l'agent M. JOHN MCGOWAN à Poffice du quai.

R. W. SHEPHERD,
Directeur.

Ottawa, 15 mai 1862.

LA VUE, L'OUIE, CATARH,

ET

LA GORGE.

A. STANLEY,

OCCULISTE et AURISTE, peultre consulté à l'HOTEL DE L'UNION. Les personnes qui l uchent peuvent etre guéries en CINQ MINUTES.

Ottawa, 31 juillet 1862.

LA VUE, LA VUE!!

LUNETTES PIROSCOPIQUES

POUR TOUTE VUE.

UNION HOTEL.

M. ARCHERS, vient d'arriver avec un grand assortiment d'optiques.

Ottawa, 31 juillet 1862.

JEFFERSON DAVIS ET ABRAHAM LINCOLN.

FACE A FACE

ENTRE EUX L'ON A DISTINGUE

Le Drapeau Blanc

DE

L. J.-B. LAZURE,

De son Magasin de Hardes Faites.

DE LA RUE SUSSEX, VIS-A-VIS LA RUE CLARENCE,

Qui n'a souffert aucune injure

De la part des Canonieres de Toronto,

QUI SONT DEMEUREES SILENCIEUSES

Apres la perte de leur propre Drapeau.

L. J.-B. LAZURE

Vient de recevoir un Assortiment complet de

HARDES FAITES

QU'IL VENDRA DES PRIX SI REDUITS

Que ses nouveaux Compétiteurs seront obligés de baisser pavillon.

L. J.-B. LAZURE.

Ottawa, 28 mai 1862.

NOUVEAU MAGASIN!

NOUVELLES MARCHANDISES.

Qui seront vendues a des

Prix qui conviendront a tout le monde.

MAISON GERMAIN, PORTE VOISINE

DU

Magasin de Chaussures de M. John Heeney,

RUE SUSSEX.

LES SOUSSIGNES ont l'honneur d'informer leurs amis et le Public en Général, qu'ils reçoivent maintenant dans leur nouveau magasin des

MARCHANDISES NOUVELLES

CONSISTANT EN

Marchandises Seches, **Hardes faites,**
Groceries, **Vins,**
Liqueurs, **Provisions,**
Vaisselle, &c., &c.

Ces articles sont de **Premiere Qualite**, qu'il vendront **a tres Bas Prix**, pour argent comptant **En Gros** et en **Detail**.

Ceux qui désirent acheter à BON MARCHE, feront bien de venir examiner ces effets, et juger par eux-mêmes.

CAMPBELL & DUFFY,

Ottawa, 29 mai 1862

Grand Concours
CHEZ
McCOMB & FRERES.
GALERIE PHOTOGRAPHIQUE,
Rue Rideau, Ottawa.

LES SOUSSIGNES, flattés par l'appréciation juste et libérale de leur mérite comme **ARTISTES PHOTOGRAPHES**, mérite qui a été reconnu par l'affluence continuelle des personnes qui se sont assises à leur Galerie depuis son ouverture ; prennent la liberté d'informer les citoyens

D'OTTAWA ET DES ENVIRONS,

Que, pour mériter d'avantage leur approbation, ils ont introduit dernièrement dans leur art, des améliorations toutes nouvelles.

Comme ils se servent dans leur Galerie des meilleurs Cameras et substances chimiques, ils sont certains de satisfaire les plus difficiles, tant qu'à leur Portrait,

Aussi, ils ont toujours en main, un Assortiment Complet de Cadres et de Bottes d'Union, de Morocco, de Perles et d'Or de toutes Grandeurs.

Le public est respectueusement invité à venir visiter et examiner leurs spécimens : sans nulle obligation de faire prendre leur Portrait. Portrait pris dans des loquets pour 25 cts.

L'entrée est la même que

VIENNA HOUSE,

Porte voisine du magasin de Cunningham, Barclay & Lindsay, RUE RIDEAU.

McCOMB & FRERES.

PRINTEMPS, 1862.

GARLAND, MUTCHMOR & CIE,

RECOIVENT MAINTENANT

UNE PARTIE DE LEUR IMPORTATION DU

PRINTEMPS

DE

MARCHANDISES SECHES

ET DE

MODES.

Leurs effets ayant été achetés avant la hausse des prix sur les marchés d'Angleterre, ils sont en état de les vendre à plus bas prix que partout ailleurs.

A BAS PRIX.

CALICOTS QUI NE CHANGENT PAS	5½d	per verge.
COTONS DE FANTAISIE	7½	" "
(UNION TWEEDS)	2s. 0.	" "
COTONS BARRÉS	6d.	" "
ETOFFES POUR PANTALONS D'ÉTÉ	9d	" "
MAGNIFIQUE CHALLI DE LAINES	7½	" "
" GUILLAUME	8d.	" "

Bas pour Dames, Patrons de Robes, &c., &c.

ARGENT COMPTANT.

GARLAND, MUTCHMOR & CIE.,
RUE RIDEAU, OTTAWA.

PRES DU PONT.

Ottawa 26 Mars 1862.

PIERRE DUFOUR
Manufacturier de Voitures
D'ETE ET D'HIVER.
Rue Rideau, Ottawa.

TIENT constamment en main un assortiment considerable de

VOITURES DE TOUTES SORTES
ET D'UN

GOUT TOUT NOUVEAU.

Toutes les commandes et réparations qu'on voudra bien lui confier seront faites avec promptitude, et aux prix les plus modérés.

M. Dufour a aussi des voitures de seconde main qu'il vendra à bon marché.

17 avril 1862.

DÉMÉNAGEMENT.

T. W. SHEPHERD.

ENCANTEUR, et Marchand à Commission, etc., a déménagé son magasin dans la maison en pierre de M. Wade—côté Sud de la Rue Rideau.

Ottawa, 17 avril 1862.

DEMANDE.

UN JEUNE MONSIER d'une éducation distinguée désire trouver une place ou dans un collège ou dans une famille. Le latin, le français, l'italien, l'anglais, etc., lui sont familiers etc.

Ecrire ou s'adresser à ce bureau.

Ottawa 17 avril 1862.

J. SMITH
BOUCHER & CHARCUTIER

A CHANCE d'tal ; Il a ouvert son marché Rue Sussex, porte voisine de la Boutique de M. N. Germain—où il vendra toutes espèces de viandes, des meilleures et des plus belles à des prix modérés.

M. Smith tiendra constament en vente tout ce que le marché peut offrir de mieux. Il espère que ses anciennes pratiques et ses nombreux amis ne l'oublieront pas.

Ottawa, 8 mai 1862.

LOCATION DE MINES

DEPARTEMENT
DES
TERRES DE LA COURONNE

QUEBEC, 21 AVRIL 1862.

Les Changements suivants.

DANS LA

MANIERE DE DISPOSER

DES

LOCATIONS DE MINES,

ONT ÉTÉ AUTORISÉS par

Son Excellence

LE

GOUVERNEUR GENERAL

EN CONSEIL :

QU'A l'avenir il sera perçu, à chaque vente de terres minérales, un droit égalien de 2½ pour cent sur tous les minéraux extraits, payable en espèces, sur la valeur du minéral preparé pour le marché à la mine, et que des lettres patentes seront émises pour telles terres lors du paiement des deniers d'achat, sans aucunes conditions additionnelles ; aussi que les lots dans les townships arpentés, qui prétendent des indices de minéraux, seront vendus au même prix, par acre, que les terres adjacentes, sujets au droit régalien sus mentionné.

(Signé,) **GEO. SHERWOOD,**
1er Mai 1862. Commissaire

LE MERITE EXTRAORDINAIRE
Doit appartenir
A CELUI QUI PLAIT A CHACUN
IL EN EST AINSI AVEC NOTRE MELANGE

Sans Rival de nos
CAFFES
De MOCHA, de JAVA et de la JAMAIQUE.

BROUGH, BUCHANAN & CIE.,
Rue Sussex.

Ottawa, 3 janv. 1862.

Compagnie d'Assurance Royale
DE
LIVERPOOL ET LONDRES.

Capital—£2,000,000 et un Grand Fonds de Réserve.

DÉPARTEMENT DU FEU.

CETTE COMPAGNIE continue à ASSURER les Bâtisses et toutes sortes de Propriétés contre les pertes ou dommages par le feu, à des conditions des plus libérales.

Toutes pertes justes promptement réglées, sans déduction ou escompte, et sans référer en Angleterre.

Le Grand Capital et la conduite judicieuse de cette Compagnie garantissent la plus parfaite sûreté aux assurés.

Il n'est rien chargé pour Police ou Transferts.

DÉPARTEMENT DE LA VIE.

Les avantages suivants, entre un grand nombre d'autres, sont offerts par cette compagnie aux personnes qui se proposent d'assurer leur vie :—

Parfaite sûreté pour l'accomplissement des engagements et vers les porteurs de Polices.

Taux de Primes favorables.

Une grande réputation de prudence et de jugement, et la plus libérale considération de toute question liée aux intérêts des assures.

Trente jours de grâce accordés pour le paiement des primes de renouvellement, et pas de retrait de police pour erreur non intentionnelle.

Polices échues pour non paiement de primes peuvent être renouvelées dans les trois mois en payant la prime, et une amende de dix chelins par cent, en produisant des preuves satisfaisantes du bon état de la santé de l'assuré.

Participation des profits par les assurés, se montant aux deux tiers du montant net.

Grands Bonus déclarés en 1855, se montant à £2 par cent par année sur la somme assurées faisant, sur les âges de vingt à quarante ans, 80 par cent sur la prime. La prochaine division des profits en 1860.

Etampes et Polices données gratuitement.

Tous les frais de Médecins payés par la Compagnie.

Référence Médicale—J. A. GRANT, M. D.
H. J. FRIEL, *Agent*

CHS. D. REYMOND.

HORLOGER ET BIJOUTIER.

REMERCIE avec beaucoup de gratitude ses amis et le public en général de l'encouragement qu'il en a reçu jusqu'à ce jour, et il les informe respectueusement qu'il a TRANSPORTÉ son établissement de la Rue Sussex dans la Rue Clarence tout près de la Rue Dalhousie, troisième porte du Bureau du Dr. Dorion, où il espère recevoir le même patronage que par le passé.

M Reymond reparera toutes les montres, horloges etc, qu'on voudra bien lui apporter à des prix modérés, et d'une manière satisfaisante.

Ottawa, 8 mai 1862.

HOTEL DU PEUPLE.
RUE DE L'EGLISE.
Basse-Ville Ottawa.

LE SOUSSIGNÉ prend la liberté d'annoncer à ses amis et au public, qu'il a loué la maison si bien connue de

MICHEL BOYLE.

Qu'il vient de réparer et meubler à neuf.

On pourrait recevoir un certain nombre de pensionnaires soit au mois, soit à la journée, suivant le désir des appliquants.

Il y a de bonnes et spacieuses écuries, remises attachées à son établissement, où il tient des chevaux qu'il louera à des prix raisonnables.

M. HILAIRE ST. JACQUES

Ottawa, 15 Mai 1862

DEPARTEMENT
DES
TERRES DE LA COURONNE.

Quebec, 17 avril 1862.

AVIS est par le présent donné que les terres dans le Town-ship de Radcliffe, dans le Comté de Renfrew, Haut-Canada seront offertes en vente le ou après le QUATORZE de MAI d'après la condition ordinaire pour *Argent comptant* en s'adressant à THOMAS P. FRENCH, ECR., Agent du Département des Terres de la Couronne à Clontarf.

ANDREW RUSSELL
Assitant Commissaires,

CHEMIN DE FER D'OTTAWA ET DE
PRESCOTT.

Le et après LUNDI, 22 *avril*, le tarif pour le fret entre Montréal et Ottawa Cité, par le Chemin de Fer d'Ottawa et Prescott, et le Grand Tronc, sera comme suit, savoir :

Troisième Classe,	25 cts.	per 100 lbs	
Seconde "	22½	" "	"
Troisième "	17½	" "	"

☞ Pour particularités, classification, ou toute autre information, s'adresser, soit au Bureau de la Compagnie, à Ottawa, ou au Bureau de la Compagnie du Grand Tronc, à Montréal.

JNO. R. WHITE,
Ottawa, 15 avril, 1861. *Secretaire.*

Hotel National,

RUE SUSSEX,
TENU PAR M. LAFONTAINE.
Ou on recoit des Pensionaires au mois et a la semaine.

TABLE ouverte à toute heure du jour. L'on trouve à ce restaurent en tout temps, huitres fraiches, et gibiers de toutes descriptions. Préparés dans un style à satisfaire le plus difficile.

PASCHAL COMTE.
RUE SUSSEX OTTAWA.
TIENT
CONSTAMMENT EN MAIN UN ASSORTIMENT DE
MARCHANDISES SECHES
HARDES FAITES,
EPICERIES,
LIQUEURS,
CHAUSSURES, ETC.
LE TOUT AU PRIX LES PLUS REDUITS.

!!! GRANDE ATTENTION !!!

DR LOUIS DE CHEVRY,
Chirurgien Dentiste,

Cabinet d'opération :
RUE SUSSEX,
A côté du magasin de M. Traversy, chez Madame DUPUIS.

LE DR. LOUIS DE CHEVRY fait la pose des Dents Artificielles dans le genre le plus nouveau et le plus durable, et avec l'imitation aussi parfaite de la nature que l'œil le plus habile ne peut en faire la différence.

Par le nouveau système du Dr. LOUIS DE CHEVRY, les Dents Artificielles servent à la mastication des aliments, avec la même facilité et la même force que les dents naturelles et sans faire éprouver la moindre douleur. Les dents sont garanties incorruptibles et ne changent jamais de couleur. La pose des dents ainsi que toutes les opérations sont faites avec dextérité et sans aucune douleur. Les dents peuvent être posées en faisant ou sans faire l'extraction des racines.

Les meilleures substances sont employées Tout travail est garanti.

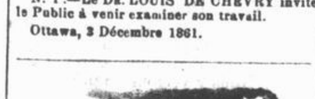
PRIX TRES MODERES.

Consultations Gratuites.

DENTS { montées sur plaque en Or, montées sur do en Platine, montées sur do en Argent, montées sur do en Caoutchouc, sculptées dans l'Ivoire, sculptées dans l'Hippopotame.
RATELIERS complets au moyen de ressorts en Or sans couvrir le palais et genre à succion couvrant le palais.

N. P.—Le DR. LOUIS DE CHEVRY invite le Public à venir examiner son travail.

Ottawa, 3 Décembre 1861.



SALON DE PERFUMERIE
DU
CHEMIN DE FER.

MM. MILES ET EDDIX,
PERRUQUIERS ET BARBIERS.

ONT l'honneur d'annoncer au public qu'ils ont ouvert un nouveau salon en dessous de l'Hôtel Champagne ou ils seront heureux de satisfaire leurs pratiques.

Ces MM. peuvent barbifier suivant l'art. Il ont à vendre dans leur établissement tous les articles de toilette, tels que Savons, Eau-de-Cologne, odeurs de toutes espèces,

DE PLUS

Des instruments de musique, tels qu'ACCORDEONS, VIOLONS, &c., &c.

Ce SALON est tenu sur le même pied que celui qui a le nom

Salon du Prince de Galles.

RUE RIDEAU.

M. MILES est donc le BARBIER DES PRINCES et le PRINCE DES BARBIERS.

E. MILES ET EDDIX.

Ottawa, 2 janvier 1862

THOMAS PATTERSON
Importateur et Marchand de
Groceries,
EN GROS ET EN DETAIL
No. 17
RUE RIDEAU, OTTAWA.

Où l'on trouve VINS, Eau-de-vie, Gin, Esprit de Vin, &c.—Ainsi que THÉS, Sucres, Tabacs, Epices, &c., &c., &c.

Ottawa 23 juin 1862.

SALON AMERICAIN.
Rue York.
TENU PAR
R. R. HAMILTON.
PORTE VOISINE DE L'HÔTEL MATTHEWS.

Tient constament huitres fraiches, liqueurs et toutes espèces, etc.

HOTEL
DE
DAN GOODE,
COIN DES RUES
RIDEAU ET ST. NICHOLAS
OTTAWA.

M. GOODE tient tout ce qu'il y a de mieux en fait de

Vins,
Bieres,
Port,
Cidre,
Gin,
Brandy,
Cigares,
Huitres,
Poissons,
Volailles,
Fruits, &c.

EN GROS ET EN DETAIL.

Ottawa, 13 fév. 1862.

DOMENICO CHISACHI

Chapelier de premiere classe

TIENT CONSTAMENT LES

PELLETER

LES PLUS RICHES ET LES PLUS FINES

Dans son Grand Etablissement de la Rue

PRINCESS

VIS-A-VIS L'HOTEL DE LA CITÉ,

KINGSTON.

Ottawa, 15 janv. '62.

THE
OTTAWA CITIZEN

CE JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE ET HEBDOMADAIRE,

Est publié à l'établissement de la Presse à Vapeur.

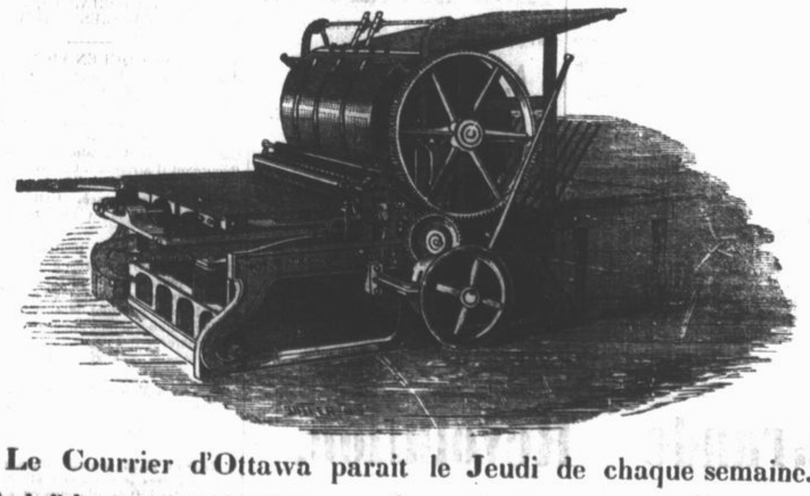
Rue Rideau—Ottawa.

Le CITIZEN, semi-hebdomadaire, paraît tous les MARDIS et VENDREDIS, et est envoyé par la malle, ou par les coureurs aux abonnés de la ville, à raison de TROIS PIASTRES par année payable d'avance ou QUATRE PIASTRES crédit

Le CITIZEN de la semaine

est publié tous les SAMEDIS matin.—Prix : une piastre et demi ($1.50) par année ou $2.00 crédit.

LE COURRIER D'OTTAWA,
JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS DES
CANADIENS FRANCAIS DU CANADA CENTRAL.



Le Courrier d'Ottawa parait le Jeudi de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement est de $2 00. par année payables d'avance, ou 2. 50. à la fin de l'année.

Toutes demandes d'abonnements, lettres correspondances &c. &c., doivent être adressées franco, au bureau du *Courrier d'Ottawa.*

RUE RIDEU, VIS-A-VIS LA RUE SUSSEX,

ON PEUT AUSSI S'ABONNER POUR SIX MOIS A CE JOURNAL, EN PAYANT D'AVANCE $1. 00.

TARIF DES ANNONCES

LES ANNONCES SONT PUBLIES AUX CONDITIONS SUIVANTES SAVOIR :

Six lignes et au dessous, première insertion	50 Cts.
Pour chaque insertion subséquente	12½ "
Dix lignes et au dessous première insertion	75 "
Pour chaque insertion subséquente	20 "

Les annonces au dessus de dix lignes seront publiées à raison de 8 cents la ligne pour la premier insertion, et 2 cts. pour les insertions subséquentes.

Un DEMI-QUARRE (10 lignes) par an	$12.00
Un QUARRÉ (20 lignes)	$20.00
Pour chaque carré additionnel	$15.
Les NOTICES SPÉCIALES et NÉCROLOGIQUES paieront par ligne	10 "
☞ Les Correspondances d'un intérêt personnel paieront, par ligne	10 "

Les Ateliers Typographiques du "*COURRIER D'OTTAWA,*" sont pourvus d'un matériel qui permet d'exécuter avec avantage pour ses propriétaires et satisfaction pour la clientèle, toute espèce de commande dans les genres suivants :

Livres, Brochures, Factums, Blancs, Circulaires, Cartes Funeraires, Cartes D'Addresses et Cartes de Visite, Pan-Cartes, Placards, Affiches, Tete de Comptes, Blancs pour Avocats, Recus de toute Description, &c.

N. B.—Toute commande venant de la campagne sera exécutée dans un court délai, et expédiée par la voie la moins coûteuse,—il faudra donner des instructions complètes par rapport au nombre de copies, à la manière dont on désire avoir l'ouvrage exécuté, et à la qualité du papier sur lequel on désire que le tirage soit fait.

Le Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS FRANCO-CANADIENS DU CANADA CENTRAL.

Deuxieme Annee. Ottawa, (H.-C.) Jeudi matin, 21 Aout 1862. No. XXI.

Cartes d'Affaires.

Mlle. S. Harrigan,
MODISTE
DE
PREMIERE CLASSE.
Tient des
CHAPEAUX D'ÉTÉ,
HABILLEMENTS D'ENFANTS,
GARNITURES,
MANTEAUX, ETC. ETC
MAISON AUMOND, RUE SUSSEX,
Vis-à-vis la Rue York,
OTTAWA

Le Dr. Parion.
RUE CLARENCE
TOUT PRÈS DE LA
Rue Dalhousie.
A quelques pas du Marché,
OTTAWA.

YEUX ARITIFCIELS
Qui peuvent produire l'illusion la plus complète, procurés par
A. STANLEY, M. D.
OCULISTE & ORISTE.
UNION HOUSE, OTTAWA.
Ottawa, 7 août 1862.

William Paquette,

CHEMISTE ET PHARMACIEN.
(*Medical Hall.*)
Rue Rideau — Ottawa.

Tient toutes les medecines, et les Drogues les plus rares.
EN GROS et en DETAIL
Où on vend toutes espèces de
Peintures,
Huiles,
Mastic,
Vernis,
Bois de teinture,
Medecines Patentes.
Couleurs a teindre.
Esprit de Terebentine,
Brosses,
Camphine,
Fluid,
Instruments pour
Chirugiens,
et pour Dentistes
De toute description et des plus modernes.
Parfumeries,
Peignes,
Savons,
Et de toutes espèces de
Graines de Jardin, etc., etc.
Enfin tout ce que l'on peut désirer avoir dans une pharmacie de premier ordre.
Ottawa, 22 mai 1862.

LA VUE, LA VUE!!
LUNETTES PIROSCOPIQUES
POUR TOUTE VUE.
UNION HOTEL.
M. ARCHERS, vient d'arriver avec un grand assortiment d'optiques.
Ottawa, 31 juillet 1862.

PHOTOGRAPHIE!!
MLLE. LOCKWOOD.
RUE SPARKS
Dont le nom est bien connu comme Artiste dans l'art de l'AMBROTYPE, et de la PHOTOGRAPHIE. Continue ses travaux comme par le passé.
Ses ouvrages seront exécutés à la satisfaction générale et dans les derniers goûts. Ambrotypes sur VERRE, sur PAPIER et sur TOILE, toute grandeur, depuis la grandeur naturelle jusqu'à un portrait pour épinglette ou bague. Photographie de toute grandeur, pour Albums et autres.
PRIX TRES MODERES
Ottawa, 12 Juin 1862.

RESTAURANT LAFONTAINE
ON trouve en arrière de ce Restaurant UNE CHAMBRE DE TOILETTE où des BARBIERS de PREMIERE CLASSE sont toujours prêts à faire la barbe à tous ceux qui désirent se faire raser suivant l'art.
MM. FONTAINE invitent donc de nouveau le public à venir visiter leur établissement. Ils désirent avant tout prouver qu'ils sont capables de satisfaire les plus exigents.
Ottawa, 30 mai 1862.

Litterature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

REDEMPTION.

(*Suite et fin.*)

Je n'avais jamais aimé M. Runscold. Derrière ce masque calme et résigné, je sentais battre une âme, et ces battements-là me terrifiaient.

En le voyant entrer une crainte vague me saisit.

Je n'eus pas le courage de lui demander raison de la violation de ma consigne, et m'inclinant devant cet homme que je haïssais, je l'invitai à s'asseoir.

Mais lui, calme comme toujours l'œil brillant, à la vérité, refusa d'accéder à mon invitation.

je commençai à pâlir.

—Depuis plusieurs jours, monsieur dit M. Runscold, miss Fitz Willis pleure, et c'est vous qui faites couler ses larmes, car depuis huit jours vous n'avez point paru au château. Je ne sais si c'est votre abandon seulement que pleure miss Fitx Willis, je veux le croire. Si peu que je vous estime je l'estime trop pour l'injurier par un soupçon.

Rassuré par ces derniers mots, rendu ou de rage par le jugement terrible que M. Runscold venait de porter sur moi, je m'élançai sur lui prêt à le frapper.

Mais il continua toujours calme:

—C'est trop tôt d'un instant, monsieur, je n'ai pas terminé.

Ma tête était en feu.

—Vous ne me reconnaîtrez aucun droit de venger les larmes de miss Fitz Willis, continua-t-il, je ne revendique pas ce droit mais j'en revendique la volonté. Ou vous ferez sécher ces pleurs, ou vous m'en rendrez raison.

J'étais retombé sur mon siége et ne bougeais point; mais lui sortant de son calme effrayant, me saisit par les cheveux d'une main qui tremblait et, me soulevant, il me dit en plaçant son visage sous le mien:

—C'est le moment d'être indigné monsieur, ne le sentez-vous pas?

Il me repoussa dans mon fauteuil, et ses doigts conservèrent, adhérents aux phalanges, des touffes de mes cheveux.

—Sortons, monsieur, me dit-il, sortons.

Et sans chercher de témoins, après avoir détaché d'une panoplie des pistolets, nous nous dirigeâmes, par un jar-din, vers un bois qui m'appartenait.

Je tirai le premier, et grâce à une habileté incomparable dès longtemps acquise, grâce à une habitude bien plus qu'à la volonté, je frappai mon adversaire en pleine poitrine. Lui-même le déclara plus tard, tout se passa conformément à l'honneur.

En le voyant chanceler, je courus comme un fou vers ma demeure. Des paysans qui travaillaient aux environs portèrent secours à ma victime.

Tandis que M. Runscold gisait dans sa maison entre la vie et la mort en proie moi-même à un épouvantable délire, je révélai à tous et le déshonneur de miss Fitz Willis et la vengeance que M. Runscold avait voulu tirer de moi.

Je n'ai pas besoin de vous peindre la consternation que cet événement jeta dans le château. Le père d'Agnès voulait quitter le pays, préférant la misère ailleurs à la honte dans le foyer de ses ancêtres. Un mot de M. Runscold le détermina à rester.

M. Runscold avait demandé à voir le comte qui s'était rendu auprès de lui.

—Milord, avait dit M. Runscold, pardonnez-moi d'avoir voulu venger l'honneur de votre fille. Pardonnez-moi aussi l'amour filial que je porte à cet enfant. Du jour où j'ai compris que je ne pouvais devenir son époux, j'ai résolu de me faire son tuteur. Votre famille dès longtemps dépossédée, a été obligée d'abandonner les épaves de sa fortune qu'un bonheur momentané lui avait permis de saisir. J'en ai recueilli une partie, et je veux quelque jour la restituer à la pupille que je me suis choisie. Le reste de ces épaves, mon adversaire les possède. Il est baronnet, il peut épouser votre fille. D'ailleurs elle l'aime....

Le vieillard hocha tristement la tête.

—Il l'épousera, reprit M. Runscold, je vous en réponds sur ma vie.

La convalescence de M. Runscold et la mienne arrivèrent à peu près en même temps. Quand M. Runscold put sortir il vint chez moi et m'apprit la promesse qu'il avait faite au comte.

Mon esprit encore faible ne sut pas résister aux obsessions de mon ancien ennemi, et me laissant aller aux charmes de l'avenir que M. Runscold me peignait chaque jour sous de plus agréables couleurs, je donnai ma parole.

La joie de Miss Fitz Willis fut grande, et bientôt cette belle figure un instant flétrie par la honte, retrouva toute sa fraicheur. Mais le vieux lord, affaibli par ces dernières secousses, ne tarda pas à s'incliner vers le tombeau, et mon mariage fut à peine de trois mois quand nous inhumâmes le dernier des Fitz Willis.

Lady Rumpton, ma femme, voulut qu'en prenant possession du château de son père, je prisse le nom de ses ancêtres.

J'y répugnai, car je ne me sentais pas à l'aise dans l'étreinte d'honneur de ce vieux nom. Je sentais que je ne m'étais allié que par la force des événements à cette famille, et que je regrettais de n'avoir ajouté qu'un château déclaré à une fortune plus délabrée encore.

Pour me distraire, je commençai à répondre aux lettres que mes amis de Londres m'écrivaient de temps à autre. Ignorant toute l'étendue de la ruine des Fitz Willis, ils me félicitaient sur la belle fortune que j'avais faite et n'attendaient que la fin de mon deuil pour venir me féliciter en personne.

Ils espéraient, disaient-ils, voir renaître ces beaux jours d'autrefois, et je les laissai volontiers croire à une opulence qui n'existait pas. Mon deuil passé, ils vinrent en foule.

Le train de maison conservé par les Fitz Willis, continué par leur fille, exagéré par moi, les éblouit et leur persuada qu'en effet j'étais vraiment riche. Les grandes chasses recommencèrent, les festins splendides et le jeu d'enfer.

C'est au milieu de ces circonstances que je devins père. Lady Fitz Willis voulut que sa fille s'appelât Agnès, comme elle-même.

Cet événement ne changea rien à ma façon de vivre.

En me voyant inflexiblement attaché au plaisir, lady Fitz Willis me fit doucement observer que la route que je suivais conduisait à un précipice.

Je rudoyai ma sage conseillère, je lui reprochai de m'avoir enveloppé dans ses rets, et comme indignée, elle se révoltait contre mon infâmie; j'osai frapper cette femme que ses ancêtres eux-mêmes eussent vénérée.

Dès lors elle se retira au fond de ses appartements et refusa de paraître à mes fêtes. Rendus plus libre par son absence, mes amis et moi nous hâtâmes promptement ma ruine. Un jour je constatai que le passif de ma fortune dépassait l'actif, et que mon château seul me restait.

Je voulus d'un coup refaire ma fortune anéantie, et, à la suite d'une banquet, quand les tables furent dressées, j'offris l'antique château pour enjeu.

M. Runscold, de venu notre ami depuis le mariage, venait parfois à nos fêtes, non qu'il y prit aucun plaisir, mais pour être encore notre providence au jour de la dernière chûte.

Ce fut lui qui vint contre moi. La chance se décida en sa faveur, et le dernier débris du domaine des Fitz Willis fut perdu pour leurs descendants. Et maintenant, dis-je à mes amis, vous pouvez partir. Demain, ce château passera comme a passé tout ce que je possédais, entre les mains de M. Runscold.

Ensuite, que la volonté de Dieu soit faite.

Le lendemain, quand le nouveau propriétaire se présenta pour prendre possession du manoir, je le conduisis à un appartement sombre au fond du pavillon méridional et lui montrant Agnès, pâle comme l'ivoire, couchée sur son lit.

—La dernière des Fitz Willis a tout appris, lui dis-je, elle n'a pas survécu à la suprême ruine de sa maison elle a quitté la terre.

A ce moment le baronnet s'arrêta, succombant à l'émotion.

—C'est à moi de continuer, dit M. Runscold.

Nous enterrâmes la pauvre Agnès entre son père et sa mère. Quand cette triste cérémonie fut terminée, j'entrainai le baronnet dans ma maison, et le faisant asseoir devant le foyer:

—Et maintenant, lui dis-je, qu'allez-vous faire? A votre fille, ma vraie pupille, je rendrai toute la fortune des Fitz Willis, mais à vous je ne puis rien restituer, car votre âme est trop faible pour rien garder.

—Vous avez raison, répondit-il, demain j'irai combattre aux Indes, sous les drapeaux de la vieille Angleterre.

—Monsieur, repris-je votre place n'est pas là. Où serait l'expiation? Votre sort serait trop beau. Demain vous partirez pour le nouveau monde. Dans ma plantation qui deviendra la vôtre quand vous l'aurez gagnée, une place vous est réservée: place laborieuse, humble, où vous apprendrez à obéir, où vous apprendrez à commander aux autres et à vous-même.

Il partit, et d'abord simple commis il s'éleva, par une conduite et un zèle jamais démentis, au rang de directeur de notre maison des colonies.

M. Walter c'était lui.

—Quoi! M. Walter, s'écrièrent les associés et Richard.

—Il y a dix-huit ans que j'ai quitté l'Angleterre, reprit lord Fitz Willis, et je n'y serais par rentré, si M. Runscold ne m'avait appelé. Et cependant, j'avais bien besoin de revoir ma fille, M. Runscold.

Au moment même, minuit sonna et la porte mystérieuse qui avait donné issue à l'étranger s'ouvrit une seconde fois pour laisser passer une jeune fille vêtue de blanc; la vivante reproduction d'un portrait de cette salle, du portrait d'Agnès Fitz Willis.

Cette fois, aucune porte ne frappa l'écho, aucun grincement n'offensa les oreilles seulement un vent frais pénétra dans la salle et rafraichit les fronts que la fièvre avait gagné pendant le long et poignant récit du baronnet.

Et ce zéphyr sembla agiter le portrait d'Agnès Fitz Willis. D'abord l'étranger contempla, muet, la jeune fille, puis s'élançant à ses pieds:

—Et vous lui dit-il m'avez-vous pardonné!

La jeune fille jeta ses bras autour de cette tête blanchie par la douleur, et posant ses lèvres sur ce front ridé:

—Oh! père....., père..... dit-elle.

Ils restèrent quelque temps embrassés; puis s'adressant à Richard:

—Et vous, monsieur, dit le père d'Agnès, me pardonnerez-vous?

—Moi! monsieur.

—Je sais que vous l'aimez, continua le baronnet en montrant sa fille, mais il faut que vous me pardonniez-vous aussi, pour n'avoir point à rougir de vôtre père.

—Il faudrait que je fusse plus sévère que Dieu même, monsieur, pour ne pas vous estimer. Un failli qui se réhabilite est plus agréable aux yeux du Seigneur que le juste qui n'a point péché. Sans la chute nous n'aurions point eu de Rédempteur.

—Allons, dit M. Runscold, que tout soit pardonné; l'expiation a été assez longue. Le nom de Fitz Willis peut enfin être avoué. Il a retrouvé toute sa splendeur. Mais on nous avertit que le souper de Noël, le banquet de la Rédemption est servi. La salle à manger est un peu délabrée, comme tout le reste, enfants. C'est à vous qu'appartiendra l'honneur de réparer ces ruines. Ma pupille et ma nièce, au dessert je vous donnerai l'acte qui vous met en possession de l'entier domaine des Fitz Willis, et nous boirons à leur prospérité naissante.

—Et à celle de M. Runscold et Cie., monsieur, car sans eux, c'en était fait à jamais des Fitz Willis.

Fin.

L •••

Albany, N. Y., août 1862.

On lit dans le "Standard"

"On dit que la France et la Russie, agissant de concert, sont sur le point de reconnaitre les Etats confédérés, et nous ne voyons pas qu'il existe de raisons pour douter de cette assertion. Le gouvernement du Sud a parfaitement établi ses droits à être reconnu. Il n'est pas, comme le sont en général les gouvernements révolutionnaires, mal organisé, incomplet, et ne possédant qu'un pouvoir douteux et précaire sur ses sujets. Au contraire; en ce qui concerne l'administration intérieure, c'est l'un des mieux établis et des plus respectés de tous les gouvernements du monde. Son autorité n'est contestée que par l'ennemi campé sur ses frontières et occupant militairement une ou deux villes. Il n'y a pas de discorde intestine à craindre, il n'y a pas de provinces mécontentes à soumettre ou à concilier. Point d'insurrection servile à craindre, point de conspiration aristocratique paralisant son énergie et la menaçant de périls.

"Les deux grandes puissances militaires peuvent donc juger que le moment est venu d'admettre les Etats confédérés parmi les nations, car ils ont vaillamment et pleinement établi leur droit à cette prétention.

"La France n'a peut-être pas un intérêt aussi grand que le nôtre à la terminaison de la guerre; mais le gouvernement français ne peut pas n'ose pas, peut-être, rester aussi indifférent à la détresse des Français que l'est notre gouvernemeut libéral à la misère des Anglais.

"La responsabilité qui pèse en ce moment sur lord Palmerston est celle-ci; paix ou guerre en Amérique; prospérité ou misère dans le Lancashire. La route de la prudence ou du devoir est nettement tracée; et nous voudrions espérer qu'il ne sera pas arrêté par la crainte de la mutinerie de ses partisans radicaux non plus que par de timides conseils venus de ses collègnes et qu'il suivra la politique demandée par le pays, et certaine d'être approuvée par le Parlement."

NOUVELLES.

Sir Allan Macnab, dont nous avons annoncé le décès à Dundurn, près de Hamilton, dans l'après-midi de vendredi, était né dit le *Globe*, que nous traduisons, dans la ville de Niagara, en 1798 et était conséquemment dans la 65e année de son âge. Son grand-père était un Ecossais d'une fortune assez mince. Son père était officier dans l'armée anglaise et fut attaché à l'état-major du général Simcoe pendant la guerre de la révolution et accompagna ensuite son commandant en cette Province.

En 1812, Sir Allan, très-jeune alors, fit ses premières armes quand les Américains attaquèrent Toronto, et ensuite il servit comme aspirant sur la flotte de Sir James Yeo, et prit part à quelqu'affaire navale sur les lacs. Plus tard il fit partie du 100e régiment avec le grade d'enseigne et rendit de bons services sur la frontière à Niagara et à Plattsburg.

La paix lui fit changer ses aspirations; il quitta l'armée avec la demi paie et étudia la loi, et fut employé comme clerc par l'assemblée législative. Admis au barreau en 1825, il commença à exercer sa profession à Hamilton, et ayant obtenir des succès dans sa nouvelle carrière, il fut nommé Conseil de la Reine.

En 1829, le comté de Wentworth le choisit pour son représentant. Au bout de quelques années, il eut l'honneur d'être élu président de la chambre d'Assemblée. Il joua un rôle marqué pendant la révolution en 1837, pendant laquelle il rendit de grands services au gouvernement de la mère patrie qui le nomma plus tard chevalier.

Après l'Union, Sir Allan fut élu par la ville de Hamilton. Il fut élu président de l'assemblée législative sous lord Metcalfe. En 1848, quand MM. Lafontaine et Baldwin prirent les rênes du gouvernement, il se rangea du côté de l'opposition et fit une résistance énergique à l'adoption du bill d'indemnité en faveur de ceux qui avaient éprouvé des pertes lors de la rébellion.

En 1854, il devint chef du cabinet avec M. Morin, et, en 1856, il en sortit. En 1857, il passa en Angleterre où il reçut le titre de baronnet, et après le rétablissement de sa santé, il revint au Canada. En 1860, il fut élu conseiller législatif par une division de l'Ouest, et à la dernière session, le Conseil Législatif le choisissait pour son président.

Les journaux de St. Hyacinthe rendent compte de la chaleureuse réception que les citoyens de St. Hyacinthe, à l'instant des citoyens de Montréal, ont fait à leur évêque, Mgr Laroque, à son arrivée dans sa ville épiscopale. Les rues par lesquelles devait passer le cortége étaient ornées avec goût d'arbres, de tentures coloriées et de drapeaux. Le maire a presenté à Mgr. Laroque à son arrivée à son palais épiscopal, une adresse à laquelle Sa Grandeur a répondu avec à propos.

—Un cultivateur canadien de Carillon était parti samedi dernier, avec deux fils, âgés de 13 et de 12 ans, pour aller pêcher dans l'Ottawa. Durant l'après-midi, satisfaits de la pêche, ils s'apprêtèrent à retourner à la maison. Les deux jeunes gens levaient l'ancre ensemble, lorsque la corde se rompit, leur fit perdre l'équilibre, et ils tombèrent à l'eau. Témoin de ce triste accident, le père, qui était bon nageur, sauta du canot pour chercher à sauver ses malheureux enfants; mais tout fut inutile; et épuisé, en proie aux plus violentes commotions, il dût songer à gagner la terre—le courant ayant emporté le canot—à la nage, pour ne pas éprouver le même sort.

—Un autre accident encore plus triste est arrivé la semaine dernière, à Sarnia, H.C. Trois membres de la famille de M. A. Young, riche marchand de l'endroit, se sont noyés en faisant une promenade sur l'eau. L'embarcation dans laquelle ils se trouvaient ayant frappé un vaisseau, chavira, et ils furent renversés dans la rivière.

Immigration.

—o—

Par un rapport comparatif, en date du 11 courant, publié par l'Agent en chef de l'immigration, il est démontré que depuis l'ouverture de la navigation, il est arrivé aux ports de Québec et de Montréal, 972 passagers de chambre cette année contre 792 l'année dernière, et 16,589 d'entrepont cette année contre 15,577 l'année dernière. Ce qui donne une augmentation de 1,012 en faveur de 1862. Nous remarquons avec plaisir qu'il y a sur ce nombre d'immigrés 97 belges. Il en est arrivé 4,713 d'Angleterre; 2,521 d'Irlande; 1,843 d'Ecosse; 2,165 d'Allemagne; 5,205 de la Norvége; et 45 de Terreneuve.

Petit Courrier d'Europe.

—o—

Nous avons une nouvelle note de de M. de Bernstorff sur la reconnaissance du royaume d'Italie par la Prusse. C'est la réponse du cabinet de Berlin à la dépêche du général Durando qu'on connait. Elle porte la date du 21 juillet. Le ministre prussien y " prend acte des déclarations du gouvernement de S. M. le roi Victor-Emmanuel sur ses intentions *pacifiques* à l'égard de la Vénétie aussi bien que de Rome," déclarations qu'il a soin de reproduire textuellement dans sa note, afin sans doute, que le sens véritable n'en puisse pas être contesté; après quoi, il proteste " que la reconnaissance de l'Etat qui est résultée des événements accomplis dans le Péninsule, ne peut pas en être la garantie, et qu'elle ne saurait impliquer une sanction rétrospective de la politique que le cabinet de Turin a suivie." Encore moins " préjuge-t-elle des questions qui concernent des tiers." Le gouvernement prussien, enfin, " ne renonce pas à une entière liberté d'appréciation à l'égard d'éventualités qui pourraient modifier l'état actuel des choses."

En face de cet ensemble de concessions et de réserves diplomatiques, faisons remarquer seulement que la presse piémontiste continue à tenir le gouvernement sarde pour parfaitement libre de tout engagement. Elle n'est assurément pas d'accord en ce point avec M. de Bernstorff.

Garibaldi règne toujours en Sicile, et les échos de Palerme et de Marsala retentissent encore des clameurs du héros qui provoqué de nouvelles vêpres siciliennes contre l'armée française de Rome. Les journaux piémontais de Paris s'efforcent de dissimuler autant qu'ils le peuvent les entreprises insensées dont le ministère de Turin est complice, ou témoin impuissant. Ils gardent un silence absolu et calculé sur les manifestations et les paroles criminelles du fameux condottiere pour donner le change à l'opinion publique et mettre sur le compte de la réaction les enrôlements de la Toscane et de la province de Gènes. Et l'on choisit pour lancer une aussi ridicule accusation le moment même où les comités mazziniens, dociles à la voix de Garibaldi et de Mazzini, inondent les provinces du nouveau royaume de Victor-Emmanuel de proclamations qui poussent ouvertement à l'insurrection, au meurtre et à l'assassinat sous toutes les forces.

Mazzini publie un manifeste aux Napolitains qu'il intitule: *L'Occupation française à Rome et la Diplomatie.* Voici ce qu'il leur dit en substance: " Les documents publiés récemment à Londres sur la question, prouvent que l'Empereur ne s'éloignera de Rome que contraint. L'Italie doit changer de politique. Au lieu de se résigner, il faut s'agiter et démontrer à l'Europe qu'elle n'aura la paix que lorsque l'Italie aura sa capitale. Napoléon III retient Rome dans des vues intéressées, non pas religieuses. Il trouve bon d'avoir ce gage de soumission de la part de l'Italie. Il faut montrer que ce gage n'a rien de sûr, et que pour s'assurer l'alliance de l'Italie, il doit au contraire le sacrifier. Les ministres italiens n'ont ni dignité, ni cœur, ni génie. Quelle nation de 28 millions d'habitants, en Europe, souffrirait que sa capitale fût occupée par une puissance étrangère? Si cette nation doit être l'Italie, que le petit nombre d'amis qui regrettent l'exil de Mazzini cessent de faire des vœux pour son retour." Ce simple résumé fait comprendre toute l'impatience que, dans un camp comme dans l'autre de la Révolution, on a de hâter la seule solution ambitionnée par l'unitarisme. L'agitation est grande parmi les agitateurs de toutes les nuances.

Garibaldi a adressé aux membres de l'émigration hongroise à Naples, une lettre dans laquelle le *général* parle avec amertume de " l'injuste conduite" du gouvernement sarde à leur égard, et qu'il termine ainsi: Je ne désespère pas de partager vos fatigues pour la sainte cause de l'indépendance des peuples, *plus tôt peut-être que vous ne l'espérez.*"

Le gouvernement danois s'apprête à fêter la prochaine arrivée du prince Alfred, second fils de la reine Victoria, et à inaugurer un monument commémoratif de la bataille de Flensbourg, remportée le 25 juillet 1848 par l'armée danoise sur celle des duchés.

On lit dans le *London Free Press*:

A propos de l'annonce qu'on doit couvrir les bâtisses d'Outaouais, afin de les protéger contre les intempéries de la saison. le *Globe* s'exprime ainsi: *La question est de savoir qui doit continuer les ouvrages cet automne? "Sont-ce les entrepreneurs qui ont jusqu'ici agi d'une manière si honteuse, ou doit-on les confier à de nouveaux ntrepreneurs?*, , *Honteux!* de quelle manière? Le fait est qu'on a trouvé commode de se servir des entrepreneurs pour en faire des boucs-émissaires. Qu'a t on prouvé contre eux? Ils n'ont fait que suivre dans toute leurs transactions, les ordres que leur ont transmis, par leurs agents, M Smith, ou le bureau des travaux publics. On a soumis leur ouvrage à trois inspections et à trois mesurages ils en subissent actuellement une quatrième, et jusqu'à ce moment on n'a rien trouvé qui puisse les incriminer en leur qualité d'hommes d'affaires. Loin de là, M. Page, l'ingénieur favori du *Globe*, à la suite des différents examens qu'il a fait des ouvrages, a distinctement avancé qu'ils étaient admirablement exécutés, et que la province aurait pleine valeur pour l'argent dépensé. En quoi donc gît cette action honteuse?

"On a, au contraire bien mal traité les entrepreneurs et les architectes. On a arrêté les ouvrages à l'instant où ils venaient de se procurer à grands frais, en Angleterre et sur le continent, des ouvriers habiles, qui depuis sont dispersés et qu'il a ne pourraient plus réunir qu'en faisant des dépenses considérables. De plus, par suite de cet arrêt, et sans qu'il y ait de leur faute, leur capital se trouve paralysé et rendu improductif, et le sera pendant deux ans. S'il y a quelqu'un qui ait droit à des égards dans cette affaire ce sont les entrepreneurs, et s'ils sont disposés à faire l'ouvrage nécessaire à des prix raisonnables, on doit leur donner la préférence. Mais pourquoi le *Globe* craint-il tant qu'on emploie ces entrepreneurs? Si l'on peut ajouter foi aux témoignages de M. Page de M. Killaly et de tous ceux qui ont visité les ouvrages, les entrepreneurs se sont jusqu'ici acquittés de leur tâche d'une manière satisfaisante, et ayant égard au dérangement et à la perte que leur a causé l'arrêt des ouvrages qu'on leur a imposé, il serait très-injuste d'aller faire le choix d'un favori pour intervenir dans des ouvrages qui ne sont pas encore terminés."

Une "reponse du bon Dieu."

La *Patrie* nous raconte l'historiette suivante, que nous voulons croire vraie:

Dans l'une de ces vieilles petites rues qui avoisinent le marché Saint-Honoré, au dernier étage d'une maison plusieurs fois centenaire, une pauvre famille d'ouvriers venait d'être frappée d'un de ces malheurs complets qui font frémir. Non-seulement la jeune femme était au lit depuis longtemps, mais encore le mari, l'unique soutien de la famille, qui se composait de cinq petits enfants, avait fait la veille une chute assez sérieuse pour le retenir couché à côté de sa femme. Que faire? Comment manger? alors.

Parmi les enfants de ce couple malheureux se trouve une petite blondine, gentille espiègle aux yeux bleus, à l'intelligence développée, et qui tous les matins, ordinairement, va à l'école mais qui ce jour là garda le logis pour donner à boire aux deux malades. Le malheur arrivé à son père lui faisait grand'peine, car la faim qui déchirait son estomac lui en montrait toute la portée; aussi cherchait-elle instinctivement comment sortir d'embarras.

—Quand vous êtes dans le chagrin, il faut vous adresser au bon Dieu, nous dit toujours la sœur de notre école. eh bien je vais m'y adresser au bon Dieu! Je vais lui écrire une belle lettre comme maman m'a fait en écrire une à ma marraine, dimanche: j'ai encore du papier, une plume.

Et aussitôt fait que pensé. Pendant que son père et sa mère dorment d'un lourd sommeil de fièvre, elle barbouille tant bien que mal, c'est-à-dire plus mal que bien, un billet rempli de taches d'encre, où elle demande au bon Dieu la santé pour ses parents et un peu de pain pour elle et ses petits frères. Puis elle se glisse furtivement hors de la chambre, court tout d'un trait jusqu'à Saint-Roch, et s'imaginant que le tronc aux pauvres est la boite à lettres au bon Dieu, elle s'en approche avec crainte en regardant autour d'elle si elle n'est pas vue.

En ce moment, une dame âgée et respectable, qui allait sortir de l'Eglise, se trouve derrière notre pauvre blondine; la voyant s'avancer ainsi en tapinois vers la caisse des malheureux, et pensant qu'elle est conduite par un dessein coupable, elle l'arrête par le bras en disant:

—Qu'allez-vous faire, malheureuse enfant?

La petite fille, surprise et effrayée, baisse les yeux en pleurent; puis, sur de nouvelles questions qui lui sont adressées par la dame, elle raconte sa triste histoire et montre comme preuve la lettre qu'elle voulait envoyer au ciel.

La bonne dame attendrie consola la pauvre petite et prenant le papier qui lui était montré, elle dit à l'enfant: — Laissez-moi votre lettre je me charge de la faire parvenir à sa destination. Puis elle ajouta aussitôt:

—Mais y avez-vous mis votre adresse, pour recevoir la réponse?

L'enfant qui regardait la dame avec des yeux étonnés, lui répondit:—Non madame; mais on m'a dit que le bon Dieu savait tout.

—Et on vous a dit la vérité, ma fille, fit la dame en riant; seulement celui qu'il chargera de vous répondre n'en saura peut être pas autant que lui.

Alors l'enfant indiqua où était situé le pauvre logis de son père; puis le cœur tout joyeux, elle gagna la mansarde. Le lendemain matin, en se levant, elle trouva à sa porte un immense panier contenant des effets de femme, d'homme, d'enfant, du linge, du sucre, de l'argent, le tout bien cousu, sous une grande carte portant pour suscription: " *Réponse du bon Dieu.*" Et quelques heures après un médecin vint visiter les pauvres malades. Vous voyez que si la lettre de la petite blondine n'était pas montée matériellement au ciel, elle n'en avait pas moins été reçue par un de ses anges.

Commerce du transit directe entre l'Europe et l'Ouest par la voie du Saint-Laurent.

Nous traduisons un article qui a paru sous ce titre dans le *Saint-Catherine's Journal*, du Haut-Canada.

"Un envoyé par une société de capitalistes et d'industriels de Liverpool, est maintenant en ce pays occupé à faire des recherches préparatoires à l'établissement d'une compagnie de transports qui aura pour résultat certain de faire passer la plus grande portion du commerce de transit directement entre l'Europe et le Canada, par la voie du Canal Welland. La compagnie, si le rapport de son agent est favorable, se propose de faire des contrats dans Chicago et dans d'autres ports de l'Ouest pour le transport du grain directement au marché anglais dans ses propres vaisseaux, la connection devant être formée et entretenue par trois lignes séparées de vapeurs et de populeurs: la première pour naviguer de Liverpool à Québec ou à Montréal. la seconde de ce port à un port sur le lac Ontario, et la dernière sur les lacs supérieurs. La capacité des vapeurs océaniques sera de 40,000 à 50,000 minots; la deuxième, de 17,000 à 18,000 et la troisième de 35,000 à 40,000. Les bâtiments destinés aux lacs seront en fer, construits dans la mère-patrie et envoyées les uns par y être assemblés. On se propose d'en bâtir un nombre suffisant pour former une ligne quotidienne depuis Québec et l'extrémité du lac Erié jusqu'aux ports de l'Ouest. La connection entre les lacs se fera au moyen d'une voie ferrée, probablement celle de Welland, puisque les avantages que cette voie offre pour l'exécution d'un tel projet sont regardés par l'agent, M. Haughton, comme supérieurs à toutes les autres voies qui unissent le lac Ontario ou le Saint-Laurent avec l'Ouest. Ainsi le Canal Welland, qui n'a que 25 milles de longueur, forme le lien entre ces deux lacs. Il peut transporter le grain plus expéditivement et avec plus de satisfaction pour un centin ou deux, que ne le ferait toute autre voie pour 5 ou 8 centins. Ainsi, si la compagnie s'engageait à transporter le grain de Chicago à Liverpool pour 50 centins, en choisissant d'autres chemins, elle n'aurait qu'un profit net de 42 à 45 centins par minot, tandis qu'en suivant la voie du Canal Welland, ce profit serait de 48 à 49 centins. Cette différence n'est pas à mépriser dans une entreprise de cette importance.

Ce contrat, si toutefois l'on en fait avec la

compagnie du Canal Welland, obligera celle-ci à transporter de 50,000 à 75,000 minots par jour sur son chemin, et on lui paiera soit un prix fixe par minot, pour la saison, ou une part proportionnelle au prix du transport.

Si cette entreprise est mise à exécution et il y a tout lieu d'espérer qu'elle le sera, elle concourra beaucoup à établir la voie du Saint-Laurent et à ramener au Canada conseulement le commerce de l'Ouest, mais elle aura l'effet de faire passer par cette voie la grande masse de l'immigration européenne aussi bien que les importations. Ce sera tout naturellement une vaste mine pour toutes les classes, une ressource qui rendra le Canada aussi prospère et aussi heureux qu'aucun autre pays de la terre. Et nul n'en tirera d'aussi grands avantages que la Péninsule de Niagara. Que cette entreprise doit payer, personne n'en a le moindre doute. Le grain de l'Ouest doit trouver un marché, et cette compagnie, en le portant sur ce marché, aura la préférence sur tous les autres.

L'on commencera probablement cet automne la construction des bâtiments, et l'été prochain ou l'année qui suivra, on peut s'attendre à voir expérimenter le nouveau projet. M. Haughton, lorsqu'il était ici, s'est montré très-content de résultat de ses recherches et de ses observations ; et comme c'est un homme bien connu dans les cercles commerciaux de Liverpool, appartenant à l'une des maisons d'importation les plus considérables, il n'y a aucun doute que ses représentations auront un grand poids sur l'esprit des capitalistes en Angleterre.

☞ Toute communication que l'on nous fera parvenir par la poste, non affranchie, sera refusée.

Nos abonnés voudront bien se rappeler qu'il faut se soumettre à nos conditions d'abonnement—qui sont (☞ PAYABLES D'AVANCE. ☜)

Ceux qui nous doivent pour un semestre ou deux, doivent comprendre qu'il serait enfin temps qu'ils se rendissent à nos justes demandes.

☞ Le Bureau du *Courrier* se trouve maintenant Rue Clarence près de la Rue Dalhousie, à la résidence du Rédacteur. Les personnes qui désirent annoncer, ou transiger quelques affaires quelconques sont priés de s'adresser directement au Propriétaire-Rédacteur.

☞ *Nous prions instamment ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement, de bien vouloir le faire sous le plus court délai.*

Le Courrier d'Ottawa

J. E. Dorion, Redacteur.

Ottawa 21 Aout 1862.

Loi concernant les Journaux.

1° Tout souscripteur qui ne donne pas ordre formel de discontinuer l'envoi d'un journal, est censé continuer son abonnement.

2° Tout souscripteur qui ne transmet pas les arrérages qu'il doit, au moment ou il envoie son ordre de discontinuation, est exposé à recevoir son journal et à payer tous les numéros transmis, jusqu'au payement de tels arrérages.

3° Tout souscripteur refusant de prendre son journal au bureau de poste, où il lui est adressé, est responsable de l'abonnement, jusqu'au payement des arrérages et ordre de renvoi ; renvoyer le journal, ou refuser de le prendre au bureau de poste n'est pas l'avis que la loi requiert

4° Tout souscripteur qui change de localité, sans en donner avis au propriétaire d'un journal et qui est cause que le journal lui est adressé au bureau de poste, de sa ci-devant résidence. est tenu responsable de l'envoi du dit journal.

Une visite de nos voisins.

Aujourd'hui, notre ville doit être visitée par les principaux citoyens de New-York, d'Albany, Troy et des villes centrales de l'état de New-York. Arrivés hier à Ogsdenburgh, afin d'assister à la grande fête de l'ouverture du chemin de fer d'Ogdensburgh, Watertown et Rome, ils seront ici vers midi.

L'achèvement de cette ligne forme maintenant une route directe entre Ottawa et New-York.

Un grand nombre de marchands et autres citoyens ont fait beaucoup de préparatifs afin de les recevoir d'une manière convenable.

L'on s'est assuré des meilleures voitures de la ville afin de les conduire à leur arrivée, aux chûtes des Chaudières et autres lieux qui pourront les intéresser dans ou autour de la ville. Après quoi il leur sera servi un *lunch* dans la nouvelle et spacieuse salle de l'Institut Canadien.

Pendant que l'on discutera en Angleterre si dans le cas d'une invasion, l'on devra nous prêter un appui efficace en hommes, en armes et en argent, MM. les américains auront déjà envahi la *capitale* du Canada qu'ils évacueront cependant quelques heures plus tard, afin de nous prouver qu'il n'est point nécessaire de faire tant de tapage de l'autre côté de l'océan, tandis que nous sympathisons si bien de ce côté-ci avec nos voisins du Nord, *commercialement* parlant.

Toute société politique ou commerciale ainsi que la vigne dit Pope ont besoin de support ; il leur faut des liens pour augmenter leur force ; et les grands chemins sont pour un pays ce que les artères et les veines sont pour le corps. Faisons des vœux aujourd'hui en commun avec nos amis en excursion que ces liens soient indissolubles, que l'épée demeure dans son fourreau, ou qu'elle n'en sorte jamais du moins pour ouvrir l'une ou l'autre de ces veines ou de ces artères.

Le "Mercury" vs. le Dr. Meilleur.

Le "Mercury" de samedi annonce un peu prématurément tout au moins la démission de M. le Dr. Meilleur comme Inspecteur de la Poste, à Montréal, en donnant pour cause de cette démission un déficit de plus de $5,000 que le titulaire confesse, dit-il, n'être pas en état de rembourser.

Nous regrettons que le "Mercury" se soit tant empressé de présenter ainsi des faits qui si nous sommes bien informés, reposent sur une enquête dont les révélations vont à exonérer pleinement de tout blâme personnel le Dr. Meilleur dont tout le monde connait la haute respectabilité, et qui aurait été victime de l'infidélité de subordonnés. Le Dr. Meilleur a des états de service qui ne peuvent qu'être scrupuleusement pesés avant qu'on dispose sommairement d'un vieil officier public qui a tant de titres à la considération et à la gratitude publiques. Quoiqu'il arrive, nous sommes sur d'avance de la décision impartiale de l'administration à son égard.—" Canadien."

Notre confrère de Québec est encore trop modéré dans son langage envers le *Mercury*, car il doit y avoir dans les bureaux de ce dernier, comme le disait un jour un vétéran de la presse canadienne, des hommes à passions violentes, qui, semblables à des vipères ne se plaisent qu'à déverser le venim dont leur cœur est rempli, qui par leur intempérance de langage vous ruineront la meilleure des causes, qui vous feront perdre vos amis et multiplieront vos ennemis, etc.

Certes le *Mercury*, journal anglais à mauvaise grâce de ne point laisser soupçonner qu'il y a chez lui et autour de lui l'ombre de cette belle qualité, qui a nom.... *délicatesse*, elle lui parait exotique—car ses rédacteurs devraient comprendre qu'on ne porte point ainsi des accusations aussi injustes contre un canadien-français, qui a toujours été estimé par ses compatriotes, dont la probité est devenue pour ainsi dire proverbiale, contre un homme de la respectabilité du Dr. Meilleur sans être au moins certain de ses avancés.

De plus le *Mercury* devait aussi savoir qu'en parlant ainsi il soulevrait la presse française du pays contre lui. L'on connait d'ailleurs les services que M. le Dr. Meilleur a rendu à son pays en mille occasions, dans la législature, par la voie de la presse, etc. Son nom sera uni à celui de feu le vénérable J. F. Perrault, pour leur zèle du bien public et comme étant ceux qui ont travaillé le plus à l'avancement de l'éducation sans avoir été à peine rémunérés pour leurs longs et pénibles travaux, et toutes les tirades du *Mercury* et consorts n'empêcheront pas que le nom du Dr. Meilleur soit transmis, respecté et vénéré jusqu'à nos derniers neveux.

On sait, dit l'*Ordre*, que le Dr. Meilleur a été pendant plusieurs années Maitre de Poste de Montréal, et on n'ignore pas que cette charge est une des fonctions publiques les plus ardues et les plus difficiles à remplir. Il était seccondé par un corps d'employés trop peu nombreux, qui a été porté sous le Maitre de Poste actuel, de 22 à 68, et sur lequel on ne lui donnait droit d'exercer qu'un contrôle insuffisant. Après quelques années d'administration, on constata un déficit de $5,000, et le Ministère envoya un employé supérieur, M. Lesueur, faire une enquête. Le résultat de cette enquête fut d'exonérer complètement le Dr. Meilleur de la responsabilité du déficit en question. M. Lesueur fit un rapport en ce sens et les employés sur lesquels retombait la responsabilité directe des fautes qu'avait constaté l'enquête,—et dont l'un avait été élevé à une fonction importante, malgré les remontrances du Dr. Meilleur,—furent déplacés et remis dans des fonctions secondaires.

Plus tard, M. Meilleur fut relevé de ses difficiles fonctions, pour lesquelles il faut,—outre une grande assiduité, un travail incessant et l'intelligence général des affaires,—des qualités spéciales et l'habitude de ce genre de fonction, et M. Freer fut nommé Maitre de Poste. Reconnaissant les longs services de M. Meilleur et le zèle et l'assiduité qu'il avait déployé pour remplir des fonctions si nouvelles pour lui, le Ministère nomma M. Meilleur Inspecteur des Postes, mais en le dispensant de remplir les devoirs de cette charge.

Fidèle à son programme, le Ministère actuel ne peut tolérer les sinécures ; M. Meilleur va donc cesser d'être Inspecteur des Postes. Mais le gouvernement devra utiliser ses services dans un emploi qui se rattache à ses aptitudes, à ses études et à son expérience. M. Meilleur est un homme qui mérite mieux qu'une sinécure, qui est en état de rendre au public d'éminenens services, et qui a droit de la part du gouvernement aux égards et à la considération que l'on accorde, dans tous les pays, aux fonctionnaires qui ont vieilli dans des postes dont le profit était au-dessous de leur mérite et de leurs services.

Nos nouveaux Correspondants.

Nous avons le plaisir de présenter à nos lecteurs deux nouveaux correspondants avec lesquels nous avons pris des arrangements. Notre correspondant Européen de Londres promet de nous écrire au départ de chaque vapeur pour l'Amérique. Nous pourrons donc fournir toutes les semaines à nos abonnés les nouvelles les plus fraiches d'Europe, venant de bonne source et puisées sur les lieux mêmes où se déroulent les grands événements qui attirent naturellement l'attention des deux mondes.

Notre nouveau collaborateur est un homme expérimenté et versé dans les sciences politiques et dans la connaissance du monde.

En racontant ce qui se passe d'extraordinaire de l'autre côté de l'Océan il ne s'attachera donc pas seulement à nous mettre au courant que de la simple connaissance des événements, mais comme historien, il fera connaitre le principe qui les a conduits, l'effet qui en est resulté.

Ainsi nous espérons donc que nos lecteurs voudront bien comprendre tous les sacrifices que nous voulons bien nous imposer dans leurs intérêts communs, afin de suivre à la lettre le précepte d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

En retour nous ne demanderons à nos abonnés, que ce que nous avons légitimement gagné par notre travail et au prix de mille sacrifices, c-à-d *le montant des abonnements dus.*

Nous aurons aussi prochainement un correspondant Parisien, et si nous ne sommes point trompés dans nos espérances, nous croyons pouvoir présenter dans notre prochain No. un écrivain d'un haut mérite qui s'intéresse tout spécialement à la conservation et à la propagation du *Courrier d'Ottawa.*

A part les écrits si intéressants de notre ami du Détroit nous comptons à dater de ce jour un nouveau correspondant américain qui signe *New-Yorkais*—" Je tâcherai, nous écrit-il de rendre mes lettres aussi intéressantes que possible, et sans entrer dans tous les détails que vous pourrez trouver dans les journaux, je m'efforcerai de peindre la situation aussi fidèlement, et clairement aussi, que possible.

Comme l'on voit les collaborateurs ne nous feront point défaut, et il est à espérer que les amis du journal s'empresseront de communiquer la bonne nouvelle à leurs voisins et les prier de s'abonner à notre feuille afin de se procurer la longue série de lettres intéressantes dont nous commençons aujourd'hui la publication, vu que nous tirons juste ce qu'il nous faut de copies pour nos souscripteurs.

Nous commencerons dans notre prochain No. un feuilleton inédit que nous recommandons tout particulièrement à nos aimables lectrices ; c'est le produit de la plume du Révd. J. de L*** qu'elles connaissent déjà.

CORRESPONDANCE D'EUROPE.

(*Pour le Courrier d'Ottawa.*)

LONDRES, 2 Août 1862.

(*Par le steamer " Scotia."*)

La grande question d'intervention dans les affaires américaines est de nouveau à l'ordre du jour. Le correspondant parisien du *Times* de Londres, écrit à ce journal que Napoléon III s'en préoccupe plus sérieusement que jamais. Il prétend que le gouvernement français croit le moment opportun pour agir, arrivé. Le *Times* voit très au noir la situation actuelle du Nord, et croit savoir que le président Lincoln, découragé par l'ineptie de ses généraux et par les tiraillements des partis ne serait pas éloigné à se laisser aller à une *pression amicale.*

Les principaux journaux de Paris, le *Constitutionnel* et la *Patrie* en tête, demandent à grands cris, au nom de l'humanité, une modération, et s'il le faut, une intervention armée.

La *Patrie* en rendant compte des derniers événements devant Richmond, parle en ces termes de la pompeuse proclamation adressée le 4 juillet à son armée par le général McClellan :

" ... En regard de ces renseignements, nous prions le lecteur de prendre connaissance de la proclamation adressée à l'armée du Potomac par son général McClellan, et que nous publions ci-après Nous comprenons les illusions, nous comprenons aussi les exagérations qui ont pour but de soutenir le moral du soldat ; mais travestir ainsi la vérité et présenter six défaites successives et des plus sanglantes comme une série de victoires contribuant à opérer un mouvement combiné d'avance, c'est, ce nous semble, pousser un peu trop loin le droit de ne pas avouer ses défaites.

" Nous voulons bien croire que plus tard les survivants à ces horribles luttes pourront dire avec orgueil : " J'étais de l'armée du Potomac." Mais en parodiant le mot célèbre du général Bonaparte, McClellan n'a oublié qu'une chose, c'est que l'immortel commandant en chef de l'armée d'Italie n'a inscrit cette phrase antique dans sa proclamation qu'après des victoires comme Rivoli, Arcole, Roveredo, Lodi, Montenotte, après avoir détruit quatre armées autrichiennes et une armée piemontaise, et forcé l'empereur d'Autriche, le roi de Sardaigne, le Pape et les ducs italiens à demander la paix.

" Quoi qu'il en soit, la lutte, cette lutte effroyable, cette tuerie qui a égalé les plus sanglantes batailles du premier Empire, va recommencer avec plus d'acharnement que jamais. Jusqu'à présent, les résultats les plus clairs pour les deux pays sont ceux-ci : des villes brûlées, des quantités immenses de marchandises perdues, les champs, les récoltes, les campagnes saccagées, pillées, ruinées : le sang coulant par torrents, le commerce anéanti, la production arrêtée, la consommation nulle, la fortune privée compromise, et pour le gouvernement du Nord une dette presque égale à celle de l'Angleterre ; tels sont les résultats obtenus depuis un an "

La presse anglaise se préoccupe beaucoup de la crise financière américaine, et blâme toutes les mesures prises par le gouvernement fédéral pour le conjurer. Elle accuse ouvertement M. Lincoln et ses conseillers d'ineptie et d'ignorance en matière d'économie politique. Ce jugement n'est pas flatteur pour l'administration de Washington ; mais on sait que quand elle s'y met, la presse anglaise n'y va pas de main morte.

On continue à se préoccuper très vivement des projets de Garibaldi sur Rome et sur Venise. Décidemment, le héros de la révolution italienne est *foyné !* Mais s'il s'en prend à la France ou à l'Autriche, il recevra une rude leçon, et Victor-Emmanuel lui-même ne pourra rien pour le sauver. Une proclamation de Garibaldi, apportée par le télégraphe, invite les volontaires à se réunir en Sicile, et déclare que l'heure de l'action a sonné Les troupes françaises ont réoccupé la frontière romaine, qu'elles avaient évacuée.

On annonce que le gouvernement français vient d'adresser aux puissances qui ont reconnu le royaume d'Italie, une circulaire diplomatique insistant sur la nécessité de la réunion d'un congrès pour régler la question romaine. D'un autre côté, les Louvellistes assurent qu'à l'occasion de la fête du 15 août, l'empereur donnera aux représentants des puissances étrangères les assurances les plus pacifiques.

Tout ne respire du reste que paix et entente cordiale, sur le continent européen. C'est un contraste frappant avec la lutte fratricide qui ensanglante le continent américain. L'entrevue des empereurs Napoléon et de Russie et du roi Guillaume de Prusse aura décidemment lieu à Cologne, du 5 au 10 septembre. Le prince Humbert, fils aîné de Victor-Emmanuel, épouse une princesse de Leuchtomberg, proche parente de l'empereur de Russie. Le roi de Portugal est fiancé à l'une des filles du roi d'Italie. Ces alliances ont une portée politique qu'on ne saurait mettre en doute. Par contre, la nouvelle du mariage du comte de Paris avec la fille ainée de la duchesse de Parme est démentie.

Un nuage vient toutefois de surgir dans l'horizon européen. Une dépêche télégraphique annonce que le canton du Tessin menace de se détacher de la Suisse pour se réunir au royaume d'Italie et que le gouvernement fédéral est decidé à s'y opposer par la force des armes. Il serait à la fois triste et curieux de voir, en Amérique et en Europe, deux républiques se plonger dans la plus déplorable des luttes, la guerre civile, pour empêcher un ou plusieurs Etats de se séparer. Le Tessin se sent naturellement entraîné vers l'Italie par la communauté de la langue, des mœurs et de la religion. Mais d'un autre côté, cette séparation serait un précédent fâcheux que le gouvernement Suisse ne saurait accepter.

La discussion qui a récemment eu lieu dans le parlement anglais au sujet du Canada, a vraiment impressionné l'opinion publique. On parait ne rien craindre du côte des Etats-Unis, qui ne gagneraient pas à mécontenter l'Angleterre ; mais, dans le cours des débats, plusieurs orateurs ont fait des révélations dont un jour ou l'autre, les canadiens, et surtout, les franco-canadiens, pourrraient bien profiter.

E. M.

Correspondance Particulière des Etats-Unis.

(*Pour le Courrier d' Ottawa.*)

NEW-YORK, 11 Août 1862.

Une sanglante bataille vient encore d'être livée en Virginie, à Cedar Mountain, entre le corps d'armée du général Banks et le fameux Stonewall Jackson en personne. C'est avant-hier, 9, que l'affaire a eu lieu. On n'a encore que très peu de détails ; mais, d'après les premiers rapports, il parait qu'une fois encore l'avantage n'est pas demeuré aux troupes du Nord, qui ont été cruellement décimées et ont dû se retirer à un mille et demi en arrière. Les gens du Sud sont demeurés maitres du champ de bataille. Plusieurs régiments du Nord ont été mis en déroute, et il s'en est fallu de bien peu que la panique ne devint générale.

On dit que l'armée de Jackson était forte de 45 à 50 mille hommes ; mais ce chiffre est évidemment exagéré. Les gens du Nord ne disposaient que de 30 à 35 mille hommes. La perte est considérable des deux côtés. On l'évalue pour les fédéraux de 2 à 3 mille tués, blessés et manquants. Plusieurs généraux sont blessés. On cite du côté du Nord les généraux Gearg, Augur et Banks. Stonewall Jackson est légèrement blessé à la main. Un grand nombre d'officiers sont demeurés sur le champ de bataille.

Hier matin, des escarmouches ont eu lieu entre les deux armées, et un moment on a cru que la bataille allait recommencer ; mais des deux côtés les soldats étaient si exténués, que les généraux ont soigneusement évité une nouvelle rencontre. Le général A. P. Hill a amené 18,000 hommes de troupes fraiches à Jackson, que le général Ewell seconde dans son commandement. Les généraux Pope et McDowell étaient présents à la bataille du côté du Nord. Ils ont été constamment exposés au feu le plus nourri, et un instant on a cru qu'ils auraient été faits prisonniers dans une charge du cavalerie ennemie.

On loue aussi beaucoup la conduite du général Banks. Des deux côtés l'artillerie a fait de grands ravages. La cavalerie ennemie a opéré successivement plusieurs charges magnifiques. C'est le major Pelonge, adjudant du général Banks, qui s'est chargé du commandement des régiments pris de panique. Il est parvenu à les conduire au feu. On cite parmi les régiments qui se sont le mieux conduits et ont particulièrement souffert, le 2me du Massachusetts, le 5me du Connecticut le 2me de l'Indiana et le 46me de la Pennsylvanie. Pas d'autres détails.

Nous sommes en plein régime militaire, une fois lancée sur cette pente fatale, Dieu seul sait où l'on s'arrêtera ! Si, il y a un an seulement, on avait prophétisé pour le Nord un général la conscription, et pour New-York en particulier le règne de la loi martiale plus ou moins franchement introniséé, nos fiers républicains auraient haussé les épaules. Notre police municipale relève désormais directement du secrétaire de la guerre, à Washington, et son chef a été nommé grand-prevôt par M. Stanton. Il peut maintenant agir en dehors de l'autorité des tribunaux ordinaires, arrêter et punir souverainement, sans autre forme de procès. Il est défendu à tous les citoyens valides de quitter le pas ou même de s'établir dans un autre Etat. Bientôt on ne pourra plus passer d'un comté à l'autre sans passeports ou une autorisation spéciale du grand-prévot. Samedi, les deux steamers en partance pour l'Europe ont été retenus au quai jusqu'à une heure avancée de la soirée, en conséquence des difficultés soulevées par la police dans l'inspection des passeports. Bon nombre de passagers ont dû demeurer en arrière.

Les enrôlements volontaire continuaient à marcher lentement, au moins dans les Etats de New-York et du New Jersey. Du train dont vont les choses et avec les difficultés et les lenteurs que rencontera le tirage au sort, les 600,000 hommes demandés dernièrement par M. Stanton, ne pourront pas entrer en campagne avant le milieu de l'automne. Et encore faudra-t-il ensuite organiser et construire les nouveaux régiments. Une armée complètement nouvelle ne se forme pas ainsi en trois ou quatre mois. Et les officiers, où les trouvera-t-on ? Il en arrive journellement d'Europe, surtout d'Allemagne, mais ils ignorent pour la plupart la langue et auront dans tous les cas un apprentissage plus ou moins long à faire. McClellan a mis près de quinze mois à organiser l'armée dont le Nord était fier, de laquelle on attendait des prodiges, et qui, à l'heure qu'il est, se trouve littéralement bloquée, n'ayant de communications qu'avec ses canonnières, démoralisée et souffrant d'un climat insalubre.

Pour en revenir au régime de la conscription qui répugne aux mœures républicaines, le gouvernement fédéral aurait du tout faire pour l'éviter. Mais il faut des hommes, et puisqu'ils n'arrivent pas volontairement, on les obtiendra de force. Si l'enthousiasme des premiers mois existait encore, il aurait été inutile de recourir à cette mesure. Dans le premier moment on a refusé des milliers de volontaires. On regardait le Sud comme un adversaire trop faible pour nécessiter tant d'efforts. Ensuite sont venues les fautes militaires et politiques des généraux, les bévues de l'administration, etc., les lenteurs que le public ne s'expliquait pas, les désastres successifs devant Richmond. Aujourd'hui, se faire soldat, n'est plus qu'un pis aller. On n'a pas de confiance dans les généraux et les officiers. Le citoyen qui risque sa vie a droit à certaines garanties. Les Etats du Nord ont accompli des prodiges. En quinze mois, ils auront levé 1,300,000 hommes, et mis en jeu des centaines de millions. Mais le gouvernement est constamment demeuré au dessous de sa tâche. D'un côté il a compromis par ses lenteurs le succès des armes fédérales, et de l'autre, par des mesures impolitiques, il s'est aliéné les Etats frontières, moins bien disposés aujourd'hui que jamais.

On annonce de St. Louis que le colonel McNeill, à la tête de 1,000 hommes de troupes du Nord, a complètement défait, à Kicksvill, la troupe du séparatiste Porter, forte de 2,500 hommes.

La canonnière confédérée *Arkansas* ne causera plus de cauchemars aux troupes du Nord. Une dépêche transmise à Richmond par le général Van Dorn annonce que ce formidable bâtiment, qui avait quitté Vicksburg, lundi dernier, a été détruit. Après avoir dépassé le boujoa Sara, sa machine s'est dérangée, et pendant qu'on essayait de le réparer, l'*Arkansas* a été attaquée par plusieurs canonnières fédérales. Après une longue et courageuse résistance contre des forces supérieures, le lieutenant Stephens, son commandant, l'a fait sauter. Les officiers et tous les hommes de l'équipage ont pu gagner la côte sains et saufs.

NEW-YORKAIS.

Une Ceremonie religieuse a OGDENSBURGH.

Ogdensburgh N. Y. 18 Août 1862.

Monsieur le Rédacteur.

Connaissant le vif intérêt que vous portez à tout ce qui se rattache de près ou de loin à notre ville, j'ai cru que vous ne liriez pas sans quelque plaisir la relation suivante.

Vendredi dernier était un double jour de fête pour Ogdensburgh, la fête de l'Assomption d'abord qui, comme vous le savez, s'y celèbre toujours le 15 du mois d'Août, et ensuite la première Communion. Il me serait difficile, Mr. le Rédacteur, de vous exprimer avec quel bonheur nos bons Canadiens ont salué l'arrivée de ce beau jour. Il me serait peut-être plus difficile encore de vous dire le zèle, l'intelligence, l'entrain avec lesquels ils ont concouru à rendre cette fête digne en tout point des solemnités du même genre qui se célèbrent dans notre cher et catholique Canada.

Dès le commencement de la semaine, un chœur de Chanteurs assez nombreux et bien composé, se prépara à rendre la partie musicale digne de la solemnité. Aussi, je m'empresse de vous dire que, grâce à l'habile direction de la bonne et infatigable demoiselle F*** de Morristown, le chœur s'est admirablement acquitté de sa tâche. Mademoiselle F*** surtout a chanté et exécuté sur l'orgue plusieurs morceaux qui font grandement honneur à son talent artistique.

Pendant que MM les musiciens se préparaient à charmer nos oreilles par des flots de mélodie et d'harmonie, d'autres personnes non moins zélées ni moins habiles réjouissaient notre vue en faisant de notre modeste chapelle un temple décoré avec une grâce exquise. Les ornements, à la vérité, ne pouvaient être bien considérables, néanmoins, ceux qu'elle renfermait s'harmonisaient admirablement avec les sentiments de ceux qui assistèrent à la cérémonie, et ils étaient réellement les plus beaux, car c'était ceux de la nature, et vous savez que la nature est riche à Ogdensburgh ; cette petite ville est toujours comme de votre temps *la cité des fleurs.*

La veille de la fête, chacun était dans l'anxiété ; tout pressaient pour lei lendemain un temps pluvieux. Néanmoins, on ne se découragea point, et le jour fut des plus beaux.

A dix heures précises on commença la cérémonie. La chapelle élégamment parée avait pris un aspect nouveau et charmant en se remplissant d'une foule compacte, attentive et recueillie. Qu'il était beau surtout de voir les petits enfants vêtus de blanc et tenant un flambeau à la main. Volontiers on les aurait pris pour de petits anges descendus du ciel par Marie pour nous aider à célébrer ici la belle fête de son Assomption.

Le prédicateur choisi pour la circontance était un R. P. Oblat qui, sur l'invitation de notre vénérable curé, était venu de votre ville pour donner la retraite aux enfants. Il paraissait y avoir une communication intime de pensées et de sentiments entre l'Orateur et l'auditoire ; aussi se laissant aller aux élans de son cœur de missionnaire, le R. P. fit une peinture saisissante du bonheur qu'avaient des enfants de recevoir leur Dieu le même qui en ce beau jour de l'Assomption, couronnait dans le ciel la Ste. Vierge leur mère. L'auditoire paraissait vivement impressionné.

A trois heures, eut lieu le chant de Vêpres ; même foule, même entrain, même piété que le matin. Après vêpres, s'accomplit la touchante cérémonie de la rénovation des promesses du baptême. En ce moment, un même sentiment paraissait dominer partout, c'était la peine que causait à chacun la pensée qu'une fête aussi belle devait finir. Du reste, il serait difficile d'assister à une cérémonie de première communion plus remplie de poésie et de charme et en même temps accompagnée de plus vives et de plus délicieuses émotions.

Maintenant, M. le Rédacteur, si vous me permettez d'ajouter encore un mot à cette lettre déjà longue, je vous dirai que j'éprouvais un sentiment de joie bien profonde en pensant que, dans cette ville où deux objets (en ce moment du moins) semblent exclusivement attirer l'attention : l'enrôlement des volontaires et la grande ligne de chemin de fer entre Ogdensburgh et New-York, nos canadiens conservent à ce point l'amour de leurs fêtes religieuses. On dirait que c'est dans ces solemnités qui leur rappelle le doux souvenir de la religion et de la patrie, qu'ils trouvent leur unique bonheur. Qu'ils seraient heureux, M. le Rédacteur, s'il leur était donné de pouvoir bientôt terminer leur belle Eglise . . . . Quelques uns pensent qu'ils éprouveront pour cela des difficultes réelles. Pour ma part, ma conviction est qu'ils conduiront à terme cette entreprise qui leur fait tant d'honneur ; il ne leur faut pour cela que leur générosité accoutumée et pardessus tout l'entente et l'uniformité de vue. Quoiqu'il en soit, vous nous rendriez un service signalé, si vous pouviez, de quelque manière que ce soit, engager nos compatriotes d'Ottawa à nous aider un peu dans l'accomplissement de cette œuvre catholique et Canadienne.

Agréez, M. le Redacteur l'assurence de ma considération distingnée.

UN CANADIEN-FRANÇAIS.

LA COMMISSION.—Le témoignage de M. Morris, exclerc des ouvrages à Ottawa, est terminé pour le présent, il renferme 42 pages. M. Fuller, de la société Fuller et Jones, architectes des bâtisses du parlement, est maintenant devant la cour. Le rapport préliminaire, fait par ordre du gouvernement a été terminé et envoyé à Québec.—L'*Union.*

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur,

Plusieurs de mes amis Canadiens se joignent à moi pour vous prier d'exprimer le regret que nous avons de ne pas avoir été invités à contribuer à la réception de ces MM. Américains qui doivent jeudi de cette semaine visiter notre ville. Comme nous nous sommes montres libéraux en toute autres circonstances, savoir : à la réception du Prince de Galles, du Nonce du Pape, du commandant de la Capricieuse, et surtout lors de la venue de son Altesse le Prince de Galles ; l'on aurait dû savoir que nous n'aurions pas été les derniers à nous montrer dignes de nos illustres visiteurs.

UN CITOYEN.

Ottawa 20 août 1862.

[Nous croyons devoir répondre à notre correspondant que nous personnons que tous les citoyens en général sans distinction de races sont invités à contribuer à la réception de nos visiteurs.]

—Le cercueil du major-général Bruce ex-gouverneur du prince de Galles, a été orné d'une guirlande sur laquelle est gravée cette inscription :—" Dernier témoignage d'amitie d'Albert Edward et Alice."

—Nous avons depuis quelques jours un temps magnifique tel que le cultivateur ne peut en désirer de plus beau. Nous apprenons avec plaisir de toutes les parties du pays que les grains sont abondants. Dans plusieurs endroits le foin est déjà coupé et l'on a commencé à récolter les grains.

Sir Allan McNab s'est converti au catholicisme avant de mourir. La veille de sa mort, il reçut le baptême, la Confirmation et l'Extrême-Onction des mains de Mgr. Farrell, évêque d'Hamilton, appelé par Mme. Mc Nab, sa belle-sœur, fervente catholique ; et lundi il a été enterré avec les cérémonies de l'église dans un sépulteur de famille, près de son château de Dundurn, à côté de ses deux femmes.

Cette conversion a créé une profonde sensation dans le Haut-Canada et le *Globe* a poussé des cris de colère fanatique qui ont trouvé de l'écho dans la presse anglaise de Montréal. Un certain nombre des amis de Sir Allan qui s'étaient rendus à Hamilton pour assister à ses funérailles, se sont abstenus d'y paraitre, en apprenant sa conversion.

EUROPE.

ARRIVÉE DU *GLASGOW.*

Cap Race, 15 août.

Le steamer " Glasgow," parti de Liverpool le 6, et de Queenstown le 7, a doublé ce cap à trois heures et demie, P. M.

Le " Norwegian" était de retour à Queenstown le 5 courant.

Le " Great Eastern" était en vue de Quenstown le 5 courant.

Le " City of New-York" est arrivé à Queenstown le 6

Le rapport que le nouveau steamer confederé, "N°. 29" de Liverpool a relâché à Holyhead est démentie. On l'a vu la dernière fois prendre le large en vue de " giant Causeway," merchant à toute vapeur Le " Tuscarora" avait été à sa recherche dans le canal d'Irlande, mais il est revenu à Queenstown d'où il est parti le 7 pour une destination inconnue. Ce nouveau mouvement a créé chez les armateurs une grande excitation.

Le "Times" déclare que si l'Angleterre désire donner une nouvelle impulsion aux Fédéraux, elle n'a qu'à faire des démarches simulces pour l'intervention, et qu'alors Lincoln aura bientôt les 300,000 hommes dont la levée a été décrétee, Dans un autre article, le même journal fait allusion à la lettre du comte Russell concernant les croiseurs des iles Bahama, et démontrant que les Etats-Fédéraux n'ont pas, dans cette circonstance, rendu justice à la modération (" Forbearance") de l'Angleterre.

Garibaldi a, dans une virulente proclamation, appelé de nouveau les gens aux armes. Victor-Emmanuel a dans une proclamation plus sage, dénoncé tous mouvements révolutionnaires. Les journaux anglais condamnent généralement la conduite de Garibaldi.

La Reine, dans son discours de prorogation du Parlement a déclaré que la guerre civile qui sévit si cruellement en Amérique a produit des désastrer qui ne se bornent pas seulement au continent américain, mais Sa Majesté ne veut pas néanmoins se departir du principe de stricte neutralitéqu'elle a adopté dès le commencement de la guerre.

Nouvelles des Etats-Unis.

Le grand-prévot de New-York vient de publier les instructions d'après lesquelles doivent agir les agents placés sous ses ordres, relativement aux voyageurs.

1o. Toute personne cherchant à sortir du district pour éluder le tirage au sort, doit être retenue. Si la tentative de départ est accompagnée de circonstances frauduleuses, telles que déguisement, emploi des papiers appartenant à une autre personne, le délinquant sera immédiatement livré à l'autorité militaire. On en agira de même avec ceux qui, relâchés une première fois, auraient de nouveau essayé de s'esquiver.

2o. Les navires à destination de ports étrangers (y compris Aspinwall) seront minutieusement fouillés le matin de leur départ On arretera quiconque s'y trouverait sans passe-port, en dehors du personnel du bâtiment. On ne laissera monter à bord que les personnes munies de passe-ports ou placées dans les cathégories d'exception déterminées ci-après.

3o. Les hommes évidement âgés, de plus de 60 ans, les femmes et les enfants pourront s'embarquer sans passeports sur la simple exhibition de leurs billets de passaze.

4o. Les passeports étrangers devront porter le visa du grand-prévot ; les passeports américains devront être d'une date postérieure au 31 juillet 1862.

TIRAGE AU SORT.

Le département de guerre vient de publier pour le tirage au sort des réglements dont voici les dispositions principales :

1. Les gouverneurs des divers Etats auront à s'occuper de fournir leurs contingents respectifs, conformément à l'ordonnance du ministère de la guerre.

2. Les gouverneurs devront fixer des lieux de rendez-vous pour les conscrits ; ces lieux de réunions seront le moins nombreux possible et choisis en vue de la facilité des transports.

3o. Le tirage au sort aura lieu sous la direction d'officiers nommés *ad hoc*, et comprendra tous les citoyens mâles entre 18 et 45 ans. Les dépenses nécessités par le tirage au sort seront remboursées par les Etats-Unis, sur l'état détaillé que contresigneront les gouverneurs.

3. Immédiatement après que les rôles seront remplis, ils seront renvoyés aux bureaux des shérifs des comtés. Chaque comté aura un commissaire nommé par le gouverneur pour présider au tirage au sort, et juger des cas d'exemption. Ces commissaires recevront $4 pour chaque journée que nécessitera l'acquittement de leur emploi. L'officier recruteur fera part au dit commissaire du moment où les rôles des gens sujets à la conscription seront complets, et celui-ci avisera aussitôt les citoyens, par tous les moyens de publicité, de la localité et de l'époque où la écoulera les réclamations et jugera des droits à l'exemption ; le délai pour faire valoir ces droits sera de dix jours ; le nom de celui qui sera exempté sera rayé des rôles à l'encre rouge, de manière pourtant à ce que son nom reste lisible.

Le commissaire aura à rayer les noms ; 1o. de tous les individus actuellement au service des Etats-Unis ; 2. de tous les opérateurs ou constructeurs du télégraphe en fonction le 5 aout 1863 ; 3. de tous les mécaniciens de chemins de fer ; 4. du vice-president des Etats-Unis ; 5. des officiers judiciaires et exécutifs des Etats-Unis ; 6. de tous les membres et employés du Congrès ; 7. de tous les officiers et employés de la douane ; 8. de tous les employés de la poste ; 9. de tous les pilotes et marins au service militaire ou du commerce ; 10. de tous individus exemptés par les lois respectives des Etats. On n'accordera pas d'exemptions à ceux qui se diront impropres au service, excepté si leur maladie ou infirmité est de nature à durer plus de trente jours, ce qui sera certifié par un chirurgien nommé dans ce but par le gouverneur pour chaque comté.

A l'époque fixée par le commissaire pour le tirage au sort, le shérif, ou à son defaut tout individu nommé par le commissaire, placera publiquement en sa présence, dans une urne ou dans une boîte, des bulletins pliés séparément, contenant les noms de toutes les personnes qui n'auront pas été rayées : un individu nommé par le commissaire en tirera un nombre de bulletins égal à celui des hommes que doit comprendre le contingent fixé par le gouverneur de l'Etat pour chaque comté.

Un avis imprimé ou écrit de son enr

Le College St. Joseph, Ottawa, C. W.

SOUS LE PATRONAGE DE SA GRANDEUR MGR. D'OTTAWA.

Cet établissement, qui est situé dans une des parties les plus salubres et les plus pitoresques du Canada, offre tous les avantages désirables aux Elèves qui veulent apprendre le Français, l'Anglais, le Latin, le Grec, les Mathématiques, la Rhétorique, la Philosophie, la Musique et tout ce qui s'enseigne ordinairement dans les meilleurs maisons de haute éducation.

Un cours commercial confié à des professeurs habiles et expérimentés est aussi offert aux jeunes gens qui préfèrent ne pas suivre le cours classique.

Mais un avantage incontestable qu'a cet établissement sur tous les autres colléges de la Province, c'est l'usage habituel et obligé du Français et de l'Anglais, ce qui favorise merveilleusement la connaissance de certains idiomes.

Nous publierons le Prospectus dans notre prochain No.

☞ La rentrée des Elèves est fixée au 2 de Septembre.

---

volonta res après le 15 août, mais on continuera à payer la prime et l'avance de solde à ceux qui s'engageront volontairement dans les anciens regiments.

Un combat acharné a eu lieu à Tazewell, à 7 miles de Cumberland Gap; ce combat s'est terminé par la retraite des fédéraux, aui ont été obligés de céder le terrain avec 7,000 prisonniers.

D'après l'*Appeal* de Grenada, Breckenridge s'est emparé de Bâton Rouge. Ce même général doit, dit-on, tenter une attaque sur la Nouvelle-Orléans.

Un rapport officiel de Washington dit que la perte des fédéraux à la bataille de Cédar Mountain, samedi dernier, est comme suit: 73 tués, 357 blessés et 41 manquant.

—Il est actuellement annoncé officiellement que la batterie flottante cuirassée "georgia," construite aux frais des vaillantes dames, ou plutôt des amazones de l'Etat de Georgie, est complètement prête à prendre la mer et à fondroyer les yankees. Le "Georgia" est armé de 10 canons de gros calibre et commandé par le lieutenant Pembroke Jones, de l'Etat de Virginie.

Le *Times* de Chicago publie la dépêche suivante:

"Memphis, 13 août.

"Une bataille a été livrée le 7 courant à Tazewell, à 7 milles de Cumberland Cap, entre les forces confédérées sous le général *Stevenson*, au nombre de douze à quinze mille hommes et les fédéraux au nombre de trois mille.

"*Stevenson* a attaqué de front tandis que le général *Barton* gagnait à marches forcées les derrières des fédéraux et les entouraient completement. Il s'en est suivi une lutte désesperee de quatre heures qui, s'est terminée par la reditiondes gens du Nord Repoussés sur leur front par une force supérieure, ils étaient en pleine retraite quand ils ont eté assaillis en flanc par le reste des confédérés. Ceux-ci sont ainsi encore une fois maîtres du Tennessee oriental.

"Leur prochain mouvement sera dirigé contre Buell avec des forces écrasantes.

"*Beauregard* est à Chattanooga, coopérant avec *Bragg*. Leurs corps combinés ne comptent pas moins de 70,000. Le géneral séparatiste *Caswell* est tué.

Jackson a campé hier soir près d'Orange. Pope avance de ce côté.

Le général Buford est revenu hier. L'arrière-garde de *Jackson* est à 4 milles au-delà du Rapidan. Sa base de défense est Gordonsville. Des corps nombreux de confédérés occupent le chemin de fer central de Louisa et Charlottesville. On en conclut qu'ils ont choisi une nouvelle ligne de défense et qu'ils livreront bataille à Gordonsville ou dans les environs.

Aux Correspondants.

E. G. Township de Cameron. Nous avons reçu vos écrits, mais nous les avions déjà en notre possession. L'un se trouve dans le *Journal de l'Instruction Publique*, et l'autre dans le *Repertoire National*. Il nous faut de l'inédit.

P** Ottawa.—Il nous a été impossible de pouvoir comprendre votre lettre—Veuillez passer à notre bureau, vous pourrez peut-être mieux vous expliquer de vive voix.

Faits Divers.

☞ Voir nos nouvelles annonces.

Nous traduisons de *New-York Herald:*

"Nous pouvons nous faire une idée du dégoût des Canadiens en lisant le discours récent de Lord Palmerston, dans lequel on leur dit froidement que, dans le cas de difficulté avec nous, ils auront à se défendre eux-mêmes. Serait-ce donc parce que, depuis l'affaire du *Trent*, le presse du Canada et ses hommes distingués se sont exhalés en les plus énergiques démonstrations de loyauté et qu'ils ont accablé les Etats-Unis et leurs institutions de mordantes insultes et d'outrages.? Le gouvernement et le parlement anglais, en tournant ainsi le dos au peuple du Canada, lui font voir de quel côté est son intérêt véritable. Les Canadiens voient maintenant que l'Angleterre n'a attaché de l'importance à leur pays qu'aussi longtemps qu'il a été un lieu propre à recevoir ses hommes en place ruinés et les cadets de ses familles aristocratiques. Cette conviction et la connaissance que leur prospérité est dans une grande mesure liée à la nôtre les guérionts de leurs dispositions anti-yankees, qui, croyons nous, n'existent, après tout, que dans une petite partie de la presse tory et chez quelques anglais, et nullement chez le peuple de la campagne. Nous ne serions pas surpris que la réaction de sentiments produits par la récente manifestation de l'indifférence anglaise n'induisit les Canadiens à s'établir comme gouvernement indépendant, ou bien, à annexer leur territoire à celui des Etats-Unis. Dans l'un ou l'autre cas, ils n'auront qu'à envoyer ici une commission chargée de faire un examen des choses, et nous leur procurerons joyeusement les moyens d'atteindre leur objet."

CHASSEUR CHASSÉ.—Nous empruntons au *Bulletin* de Philadelphie le récit historique qui suit:

"On se souvient que le capitaine Gwynne, commandant la canonnière *Tyler*, avait été envoyé dans la rivière Yazoo à la recherche de l'*Arkansas*. Il le trouva, et la première chose qu'il fit fut de virer de bord, l'*Arkansas* lui donnant la chasse, et lui envoyant boulets sur boulets dans son arrivée. Arrivé à la portée du navire du commandant, M. Gwynne prit son porte-voix et annonça qu'il prenait l'*Arkansas*.

C'est l'histoire de l'homme que l'on envoie à la chasse pour le déjeuner, et qui cherchant des lapins et des perdrix, rencontre un ours phénoménal. La bête le saisit par la queue de son habit; il fuit; il arrive au camp avec l'ours sur les talons, et crie triomphalement à pleins poumons: "hé! camarades! voilà du gibier que je vous ramène!"

"Qui ne se rappelle aussi le soldat qui à la prise d'Alger, se debat entre deux bédouins qui le tiennent: ohé! les amis, j'ai fait deux prisonniers.—Amène les . . . .—Ils ne veulent pas me lâcher.

On écrit de Bruxelles, le 25 juillet:

Le traité de commerce avec l'Angleterre vient d'être présenté à la chambre des députés. Par ce traité, un a ssimilation complète est établie entre les deux pavillons. Les droits de transit sont réciproquement supprimés un régime transitoire est fixé pour les fabricants de coton belges, et enfin une réducto ndes droits de pilotage est indiquée pour l'epoque où les péages de l'Escaut seront abolis.

—Nous voyons, par la *Gazette* de Londres du 26 juillet que Sa Majesté la reine d'Angleterre a conferé à l'Hon. Francis Hinks, gouverneur et commandant en chef dans et sur la colonie de la Guyane anglaise, et à l'Hon. Henry Black, juge de la cour de l'amirauté du Canada, le dégré de compagnon de la division civile du Très Honorable Ordre du Bain.

Temoignage en faveur du Dr. Stanley, Auriste & Oculiste.

Le Dr. Stanley a ce jour opéré sur mes oreilles pour surdité avec son succès ordinaire. J'était sourd depuis 30 ans à part un bourdonnement continuel dans mes oreilles qui était parfois des plus affligeant. On me recommanda au Dr. Stanley, et je suis heureux de dire qu'après avoir été sous son traitement quelque temps il à réussi à me rétablir l'ouïe, et je puis maintenant entendre aussi bien qu'avant ma surdité. Je n'ai souffert aucune douleur dans l'opération.

WILLIAM BELL.

Bellevue Farm
Nepean
OTTAWA 19 aout' 62

MARCHÉ DE NEW-YORK,

20 Août.

Flenr.—Superfine de l'Etat $4.85 à $5.05; commune et extra moyenne do $5.40 à $5.50; de l'Ohio $5.45 à $5.55; du Canada $5.25 à $5.85; fleur de seigle $3.75 à $4.25; blé $1.17 à $1.40; seigle 82cts. à 34cts.; avoine 47cts. à 50cts.

Nouvelles Annonces.

SALON DE PARFUMERIE

DU

PRINCE DE GALLES.

L'ENQUETE EST TERMINE.

Les Travaux vont se continuer

CHEZ

E. MILES.

VU qu'il est le BARBIER des PRINCES et le PRINCE des BARBIERS.

M. MILES profite de la circonstance pour annoncer qu'il vient de recevoir à son établissement. mille espèces d'articles de toilette, et de la teinture pour les cheveux. De plus il offre à vendre à bas prix VIOLONS, ACCORDEONS, CONCERTINA, EFLUTINA, GUITARES, CORDES de VIOLONS, BANJOS, CLARINETTE, FLUTES &c.

M. MILES espère prouver de nouveau au public qu'il est en état de pouvoir satisfaire ses pratiques comme par le passé.

OTTAWA 21 Août 1862.

London Coffee House,

WM. CHARTRAIN,

Vis-à-vis le Marché Champlain.

Basse-Ville,

QUEBEC

ON trouvera toujours à cet Hôtel de première classe une TABLE servie de première qualité.

Québec, 21 août 1862.

R. R. R.

A CEUX QUI PENSENT ET A CEUX QUI NE PENSENT PAS.

A CEUX QUI NE VEULENT PAS SE DONner la peine de penser et qui rejettent sur d'autres cette besogne, nous leur disons "sans plus d'explication" que le RADWAY'S READY RELIEF soulagera immédiatement ceux qui souffrent soit en en faisant l'application interne ou externe, il guérira le

Rhumatisme	en cinq heures
Mal de gorge	dans cinq minutes
Mal de Dents	dans trois minutes
Névralgie	dans cinq minutes
Crampes	dans cinq minutes
Maux de tête	dans dix minutes
Coliques	dans dix minutes
Diarrhée	dans quarante minutes
Lombago	dans dix minutes
Fièvres	dans quinze minutes
Influenza	dans quelques heures
Croup	dans dix minutes
Spasmes	dans cinq minutes

Douleurs chroniques par quelques applications

Dans tous les cas où l'on sent des douleurs, le READY RELIEF devrait être appliqué. Pris intérieurement—une cuilliere à thé dans un demi-verre d'eau—il fera disparaitre l'acidité sur l'estomac et facilitera la digestion; c'est un stimulant agréable à prendre.

A CEUX QUI NE PENSENT PAS.—Nous maintenons que le RADWAY'S READY RELIEF est une médecine sans pareillele. Ce n'est pas une vantardise, essayez-le si vous avez un tendance au sceptiacisme et vous serez convaincu du fait. le entre dans sa composition une combinaison de stimulants astringents qui agissent avec puissance sur les nerfs, il n'entre pas de narcotic dans sa composition, et les douleurs sont soulagées d'une manière toute particulière. Lorsqu'on l'applique extérieurement, on s'appercevra que c'est un puissant coutre-irritant, rougissant instanément la partie où l'application est faite et faisant disparaître le sang congestionné qui fait souffrir et qui par suite peut déterminer l'inflammation. Il égalise la circulation du sang d'une manière efficace et admirable aux yeux de ceux qui peuvent comprendre l'action d'un remède.

A CEUX QUI PENSENT.—Nous maintenons que tous les remèdes extérieurs font leur effet d'une manière ou d'une autre. PREMIEREMENT: Ils agissent directement sor le système nerveux sans irriter les vaisseaux du sang. Tous les liniments d'arnica, pour les nerfs, etc., etc., touchent aux nerfs mais n'affectent nullement la circulation du sang; ils peuvent calmer temporairement les douleurs mais ne peuvent jamair rétablir l'égalité dans la circulation du sang, chose essentielle à la santé. SECONDEMENT: Ils agissent sur les vaisseaux sanguins sans égard au système nerveux. Il est maintenant établi que les nerfs réagissent sur las vaisseaux sanguins et l'application d'un remède à l'extérieur, pour être efficace doit agir autant sur les nerfs que sur le sang.

Nous maintenons que le RADWAY'S READY RELIEF a cette double action par l'effet spécial qu'il a sur les nerfs. De cette manière il soulage et guérit les rhumatismes, le lembago, le mal de dent, les maux de tête, et une variété d'autres maladies. Lorsqu'on le prend intérieurement, ses qualités astringentes et diffusives arrêtent d'une manière naturelle les diarrhées, les coliques et autres dérangements des boyaux. Pour les maux de gorge, accompagnés de fièvre putride et pour les fièvres typhoïdes un éminent médécin attaché à l'hopital de la Nouvelle-Orléans dit que c'est une médecine autrement excellente que la célèbre eau médecinale de Raspail. Il l'administre intérieurement à ses patients et en arrose les appartements.

Que les malades et tous ceux qui souffrent en fassent l'essai.

RADWAY & Co.,

87, Maiden Lane.

Ottawa 21 août 1862.

A VENDRE.

A GLOUCESTER une belle terre située sur le grand chemin—Troisième Concession No. 4 à 8 milles de distance d'Ottawa.

Les personnes qui veulent acheter à bon marché, et pour cela une magnifique propriété, pourront s'adresser, à MM. CHS. LAFOREST et JOS. ROY, d'Ottawa, ou à JOSEPH LAPLEUR le propriétaire de Gloucester desquels ils pourront recevoir les plus amples informations.

OTTAWA, 21 Août 1862.

HOTEL

AMERICAINE BRITANNIQUE

Trois - Rivieres.

THOMAS G. FARMER

PROPRIETAIRE.

Trois-Rivières, 21 août 1862.

HOTEL DU CANADA.

15 ET 17 RUE SAINT-GABRIEL,

MONTREAL.

LE Soussigné informe ses amis et le public en général qu'il a fait de grandes améliorations à l'Hôtel sus-mentionné.—Les visiteurs trouveront toujours ses Omnibus au débarcadère des bateaux-à-vapeur et à l'arrivée des Chars. La table est toujours bien fournie. Ses prix sont des plus modérés.

SERAFINO GIRALDI.

Quebec, 21 août 1862.

INSTITUTION

DES

Jeunes Demoiselles

MME. LAMOUCHE sollicite le patronage des Dames pour le Pensionat des Demoiselles, qu'elle va ouvrir, dans la Rue William, près de la Rue York, Basse-Ville.

Le cours d'instruction comprendra toutes les branches qui constituent une bonne éducation. Anglaise et Française.

Mme. LAMOUCHE prendra tout le soin possible, afin de rendre l'Institution digne du patronage des Dames qui voudront bien lui confier leurs enfants.

Le 1er. terme commencera LUNDI le 1er Septembre 1862.

Quant au prix et autres informations s'adresser à sa résidence, Rue William, Basse-Ville.

HOTEL DE JONES,

RUE STATE

(*Pres de la Seymour House*)

OGDENSBURGH N. Y.

WILLIAM JONES,

Proprietaire.

☞ Cette maison a été récemment rétablie dans le style moderne et est maintenant ouverte au public dont le patronage est respectueusement demandé.

Ottawa, 10 Juillet 862.

J-B. PARENT

Hotellier

RUE DE L'EGLIE

Près de la Cathédrale.

LE PROPRIÉTAIRE de cet etablissement peut assurer au public que rien ne sera épargné pour soutenir la réputation déjà établie de sa maison, et la mettre sur un pied à pouvoir offrir tout le comfort desirable.

Il sollicite le patronage de ses compatriotes en particulier et du public en général.

Ottawa, 15 mai 1862.

AVIS.

MA femme OLESIME CHARTRAND ayant laissé mon lit, et ma demeure sans ma permission je ne serai responsable d'aucune dette qu'elle pourrait contracter en mon nom.

JOS. BELAIRE.

Ottawa 16
Juin 1862.

AVIS.

UN Instituteur gradué de Diplôme enseignant le LATIN, le FRANÇAIS & l'ANGLAIS désirerait se placer dans une localité populeuse où ces différentes Branches d'éducation seraient requises.

Pour information adresses vos lettres franches de port à C. R. Z. Instituteur.

Mont Oscar, Comté de Vaudreuil.

Juin, 1862.

Grande Revolution,

DANS LES PRIX DU LARD.

SEULEMENT QUE 3½ d. LA LIVRE.

Le Soussigné informe respectueusement ses amis et le Public en général qu'il a ouvert aujourd'hui un MAGASIN d'EPICERIES, LIQUEURS et de PROVISIONS dans les

BATISSES SPARROW

au coin des Rues SUSSEX et MURRAY où il vend le meilleur LARD MESS au bas prix de 3½ d. la livre.

LES THES, SUCRES, CAFES ET LIQUEURS

sont de la meilleure qualité et aussi à très bas prix.

Le Soussigné à l'espoir que l'expérience qu'il possède dans cette ligne, et ayant acheté ses effets pour ARGENT COMPTANT et au plus bas prix, le met en état de donner pleine et entière satisfaction à tous ceux qui voudront bien l'honorer de leur patronage, tant dans le prix que dans la qualité de ses MARCHANDISES.

C. SPARROW Jr.

OTTAWA, 7 Août 1862.

MUSIQUE!
MUSIQUE!

EN VENTE AU

Bureau du Courrier d'Ottawa

Les morceaux de Musique suivants:

La Mere Canadienne,

Chant Patriotique. Paroles de Rm. Blain. Musique de A. Dessane.

Le Chant des Voyageurs

Paroles de O. Cremazie, Musique de A. Dessanes.

Le Chant des Voltigeurs

Paroles de L. H. Fréchette. Musique de E. Gagnon.

A DES PRIX TRÈS MODERÉS.

MANUFACTURE DE SAVON

ET DE

CHANDELLE D'OTTAWA,

Au Nord de la Rue Sussex.

ON trouve toujours à cet établissement, un assortiment considérable et très etendu de

SAVONS ET DE CHANDELLES

De la meilleure qualité.

CHARLES BROWN.

N. B.—On paiera, au comptant, le plus HAUT PRIX du MARCHÉ, pour toutes espèces de suif et de graisse, s'adresser à l'établissement.

Ottawa, 4 juin 1862. 1m.

CARON & CIE.,

NOUVEAU

MAGASIN A BON MARCHE

COINS DES RUES

CUMBERLAND & CATHERT

OTTAWA.

OU l'on tient en tout temps les meilleures

GROCERIES

Et un choix de LIQUEURS.

Ottawa, 15fév. '62.

Bonnes Nouvelles

LES BATISSES D'OTTAWA.

$100,000 d'accorder

PAR

NOTRE LEGISLATURE,

Continuation des Travaux.

AU MAGASIN

D'Eugene Martineau

Ou l'on fera comme par le passe des hardes de toute description.

M MARTINEAU Vient de recevoir de

NOUVELLES ETOFFES

DE

PRINTEMPS et D'ETE,

Et il est prêt à fournir au public des hardes faites dans toutes les modes à des prix si réduits qu'on ne pourra visiter son Magasin sans acheter, soit un surtout, une veste ou un pantalon.

Venez voir mon établissement, et vous trouverez tout ce qu'il vous faut en fait de CHEMISES, de HARDES FAITES, DRAP, VALISES, COLLETS, et une foule d'articles que je vendrai à

TRES BAS PRIX.

E. MARTINEAU.

Ottawa, 22 Mai 1862.

1862. 1862.

LIGNE DE LA MALLE

SUR LA

RIVIERE OTTAWA

LES VAPEURS

"QUEEN VICTORIA"

—ET—

"PRINCE OF WALES."

LIGNE REGULIERE ET QUOTIDIENNE

ENTRE

OTTAWA ET MONTREAL.

(*Le Dimanche excepté.*)

Font le trajet en Dix Heures.

Les nouveaux et magnifiques Vapeurs "QUEEN VICTORIA," Capt. A. BOWIE, "PRINCE OF WALES" "H.W. SHEPHERD

LE Vapeur "QUEEN VICTORIA" laisse Ottawa tous les matins. (excepté le Dimanche) pour Montréal, à 6.30 A.M. TEMPS DU CHEMIN DE FER, se joignant à Grenville au chemin de Fer de Carillon et Grenville et au Vapeur "PRINCE OF WALES" à Carillon, arrivant à Montréal à 4.30, P.M. Revournant il arrivera à Ottawa à 6 P. M

Le confort et l'économie de cette ligne en peuvent être surpassés. Cette route est de plus pittoresque, et la plus recherchée par les touristes.

Les *excursionistes*, pourront obtenir des billets de retour d'Ottawa à Grenville, bon pour un jour, à moitié prix.

Les passagers allant aux celèbres sources de Caledonia pourront débarquer à l'Origna' ou des voitures seront prêtes à les conduire aux Sources.

PRIX:

D'Ottawa à Montréal 1ère classe	$3.50
" " 2nd "	2.00

(REPAS EXTRA.)

Billets d'Excursion à Montréal et retour $6

Pour autres informations et pour ce que regarde les billets d'excussion s'adresser à l'agent M. JOHN MCGOWAN à l'office du quai.

R. W. SHEPHERD,
Directeur.

Ottawa, 15 mai 1862.

LA VUE, L'OUIE, CATARH,

ET

L'AGORGE.

A. STANLEY,

OCCULISTE et AURISTE, pratique consulté à l'HOTEL DE L'UNION. Les personnes qui l'auront peuvent etre guéries en CINQ MINUTES.

Ottawa, 31 juillet 1862.

JEFFERSON DAVIS ET ABARHAM LINCOLN.

FACE A FACE

ENTRE EUX L'ON A DISTINGUE

Le Drapeau Blanc

—DE—

L. J.-B. LAZURE,

De son Magasin de Hardes Faites.

DE A RUE SUSSEX, VIS-A-VIS LA RUE CLARENCE,

Qui n'a souffert aucune injure

De la part des Canonieres de Toronto,

QUI SONT DEMEUREES SILENCIEUSES

Apres la perte de leur propre Drapeau.

L. J.-B. LAZURE

Vient de recevoir un Assortiment complet de

HARDES FAITES

QU'IL VENDRA DES PRIX SI REDUITS

Que ses nouveaux Compétiteurs seront obligés de baisser pavillon.

L. J.-B. LAZURE.

Ottawa, 28 mai 1862.

NOUVEAU MAGASIN!

NOUVELLES MARCHANDISES.

Qui seront vendues a des

Prix qui conviendront a tout le monde.

MAISON GERMAIN, PORTE VOISINE

DU

Magasin de Chaussures de M. John Heeney,

RUE SUSSEX.

LES SOUSSIGNES ont l'honneur d'informer leurs amis et le Public en Général, qu'ils reçoivent maintenant dans leur nouveau magasin des

MARCHANDISES NOUVELLES

CONSISTANT EN

Marchandises Seches, Hardes faites,

Groceries, Vins,

Liqueurs, Provisions,

Vaisselle, &c., &c.

Ces articles sont de Premiere Qualite, qu'il vendront a tres Bas Prix, pour argent comptant En Gros et en Detail.

Ceux qui désirent acheter à BON MARCHE, feront bien de venir examiner ces effets, et juger par eux-mêmes.

CAMPBELL & DUFFY.

Ottawa, 29 mai 1862

Grand Concours
CHEZ
McCOMB & FRERES.
GALERIE PHOTOGRAPHIQUE,
Rue Rideau, Ottawa.

LES SOUSSIGNES, flattés par l'appréciation juste et libérale de leur mérite comme **ARTISTES PHOTOGRAPHES**, mérite qui a été reconnu par l'affluence continuelle des personnes qui se sont assises à leur Galerie depuis son ouverture; prennent la liberté d'informer les citoyens

D'OTTAWA ET DES ENVIRONS,

Que, pour mériter d'avantage leur approbation, ils ont introduit dernièrement dans leur art, des améliorations toutes nouvelles.

Comme ils se servent dans leur Galerie des meilleurs Cameras et substances chimiques, ils sont certains de satisfaire les plus difficiles, tant qu'à leur Portrait,

Aussi, ils ont toujours en main, un Assortiment Complet de Cadres et de Boîtes d'Union, de Morocco, de Perles et d'Or de toutes Grandeurs.

Le public est respectueusement invité à venir visiter et examiner leurs spécimens: sans nulle obligation de faire prendre leur Portrait. Portrait pris dans des loquets pour 25 cts.

L'entrée est la même que

VIENNA HOUSE,

Porte voisine du magasin de Cunningham, Barclay & Lindsay, RUE RIDEAU.

McCOMB & FRRES.

PRINTEMPS, 1862.

GARLAND, MUTCHMOR & CIE,

RECOIVENT MAINTENANT

UNE PARTIE DE LEUR IMPORTATION DU

PRINTEMPS

DE

MARCHANDISES SECHES

ET DE

MODES.

Leurs effets ayant été achetés avant la hausse des prix sur les marchés d'Angleterre, ils sont en état de les vendre à plus bas prix que partout ailleurs.

A BAS PRIX.

CALICOTS QUI NE CHANGENT PAS	5½d per verge.
COTONS DE FANTAISIE	7½ " "
(UNION TWEEDS)	2s. 0. " "
COTONS BARRÉS	6d. " "
ETOFFES POUR PANTALONS D'ÉTÉ	9d " "
MAGNIFIQUE CHALLI DE LAINES	7½ " "
" GUILLAUME	8d. " "

Bas pour Dames, Patrons deRobes,&c., &c.

ARGENTOMPTANT.

GARLAND, MUTCHMOR & CIE.,
RUE RIDEAU, OTTAWA.
PRES DU PONT.

Ottawa 26 Mars 1862.

PIERRE DUFOUR
Manufacturier de Voitures
D'ETE ET D'HIVER.
Rue Rideau, Ottawa.

TIENT constament en main un assortiment considérable de

VOITURES DE TOUTES SORTES
EN STOCK
GOUT TOUT NOUVEAU.

Toutes les commandes et réparations qu'on voudra bien lui confier seront faites avec promptitude, et aux prix les plus modérés.

M. Dufour a aussi des voitures de seconde main qu'il vendra à bon marché.

17 avril 1862.

DÉMÉNAGEMENT.

T. W. SHEPHERD.

ENCANTEUR, et Marchand à Commission, etc., a déménagé son magasin dans la maison en pierre de M. Wade—côté Sud de la Rue Rideau.

Ottawa, 17 avril 1862.

DEMANDE.

UN JEUNE MONSIER d'une éducation distinguée désire trouver une place ou dans un collège ou dans une famille. Le latin, le français, l'Italien, l'anglais, etc., lui sont familiers etc.

Ecrire ou s'adresser à ce bureau[

Ottawa 17 avril 1862.

LE BATEAU A VAPEUR

BEAVER

CAPT. BEAUDRY

LE "BEAVER" a été réparé et est maintenant en tous bon ordre. Il est prêt à tower CAGES et BERGES à des conditions libérales.

Pour autres informations s'adresser à BEAUDRY & BOULT, propriétaires à l'Hôtel Champagne, ou à bord.

Ottawa, Juin 1862.

LOCATION DE MINES

DEPARTEMENT
DES
TERRES DE LA COURONNE

QUÉBEC, 21 AVRIL 1862.

Les Changements suivants.

DANS LA

MANIERE DE DISPOSER

DES

LOCATIONS DE MINES,

ONT ÉTÉ AUTORISÉS par

Son Excellence

LE

GOUVERNEUR GENERAL

EN CONSEIL:

QU'A l'avenir il sera perçu, à chaque vente de terres minérales, un droit égalen de 2½ pour cent sur tous les minéraux extraits, payable en espèces, sur la valeur du minéral preparé pour le marché à la mine, et que des lettres patentes seront émises pour telles terres lors du paiement des deniers d'achat, sans aucunes conditions additionnelles; aussi que les lots dans les townships arpentés, qui présentent des indices de minéraux, seront vendus au même prix, par acre, que les terres adjacentes, sujets au droit régalien sus mentionné.

(Signé,) GEO. SHERWOOD,
1er Mai 1862. Commissaire

LE MERITE EXTRAORDINAIRE
Doit appartenir
A CELUI QUI PLAIT A CHACUN
IL EN EST AINSI AVEC NOTRE MELANGE

Sans Rival de nos
CAFFES
De MOCHA, de JAVA et de la JAMAIQUE.

BROUGH, BUCHANAN & CIE.,
Rue Sussex.

Ottawa, 3 janv. 1862.

Compagnie d'Assurance Royale
DE
LIVERPOOL ET LONDRES,

Capital—£2,000,000 et un Grand Fonds de Réserve.

DÉPARTEMENT DU FEU.

CETTE COMPAGNIE continue à ASSURER les Bâtisses et toutres sortes de Propriétés contre les pertes ou dommages par le feu, à des conditions des plus libérales.

Toutes pertes justes promptement réglées, sans déduction ou escompte, et sans référer en Angleterre.

Le Grand Capital et la conduite judicieuse de cette Compagnie garantissent la plus parfaite sûreté aux assurés.

Il n'est rien chargé pour Police ou Transferts.

DÉPARTEMENT DE LA VIE.

Les Avantages suivants, entre un grand nombre d'autres, sont offerts par cette compagnie aux personnes qui se proposent d'assurer leur vie:—

Parfaite sûreté pour l'accomplissement des engagements envers les porteurs de Polices.

Taux de Primes favorables.

Une grande réputation de prudence et de jugement, et la plus libérale considération de toute question liée aux intérêts des assurés.

Trente jours de grâce accordés pour le paiement des primes de renouvellement, et pas de retrait de police, pour erreur non intentionnelle.

Polices échues pour non paiement de primes peuvent être renouvelées dans les trois mois en payant la prime, et une amende de dix chelins par cent, en produisant des preuves satisfaisantes du bon état de la santé de l'assuré.

Participation des profits par les assurés, se montant aux deux tiers du montant net.

Grands Bonus déclarés en 1855, se montant à £2 par cent par année sur la somme assurées faisant, sur les âges de vingt à quarante ans, 80 par cent sur la prime. La prochaine division des profits en 1860.

Etampes et Polices données gratuitement.

Tous les frais de Médecins payés par la Compagnie.

Référence Médicale—J. A. GRANT, M. D.
H. J. FRIEL, *Agent*

CHS. D. RAYMOND,

HORLOGER ET BIJOUTIER.

REMERCIE avec beaucoup de gratitude ses amis et le public en général de l'encouragement qu'il en a reçu jusqu'à ce jour, et il les informe respectueusement qu'il a TRANSPORTÉ son établissement de la Rue Sussex dans la Rue Clarence tout près de la Rue Dalhousie, troisième porte du Bureau du Dr. Dorion, où il espère recevoir le même patronage que par le passé.

M Raymond reparera toutes les montres, horloges etcs, qu'on voudra bien lui apporter à des prix modérés, et d'une manière satisfaisante.

Ottawa, 8 mai 1862.

HOTEL DU PEUPLE.

RUE DE L'EGLISE.

BASSE-VILLE, OTTAWA.

LE SOUSSIGNÉ prend la liberté d'annoncer à ses amis et au public, qu'il a ouvert la maison si bien connue de

MICHEL BOYLE.

Qu'il vient de réparer et meubler à neuf.

On pourrait recevoir un certain nombre de pensionnaires soit au mois, soit à la journée, suivant le désir des appliquants.

Il y a de bonnes et spacieuses écuries, et remises attachées à son établissement, où il tient des chevaux qu'il louera à des prix raisonnables.

M. HILAIRE ST. JACQUES

Ottawa, 15 Mai 1862

DEPARTEMENT
DES
TERRES DE LA COURONNE.

Quebec, 17 avril 1862.

AVIS est par le présent donné que les terres dans le Township de Radcliffe, dans le Comté de Renfrew, Haut-Canada seront offertes en vente le ou après le QUATORZE de MAI d'après la condition ordinaire pour *Argent comptant* en s'adressant à THOMAS P. FRENCH, ECR., Agent du Département des Terres de la Couronne à Clontarf.

ANDREW RUSSELL,
Assitant Commissaires,

CHEMIN DE FER D'OTTAWA ET DE PRESCOTT.

Le et après LUNDI, 22 *avril*, le tarif pour le fret entre Montréal et Ottawa Cité, par le Chemin de Fer d'Ottawa et Prescott, et le Grand Tronc, sera comme suit, savoir:

Troisième Classe	25 cts. per 100 lbs
Seconde "	22½ " " "
Troisième "	17½ " " "

☞ Pour particularités, classification, ou toute autre information, s'adresser, soit au Bureau de la Compagnie, à Ottawa, ou au Bureau de la Compagnie du Grand Tronc, à Montréal.

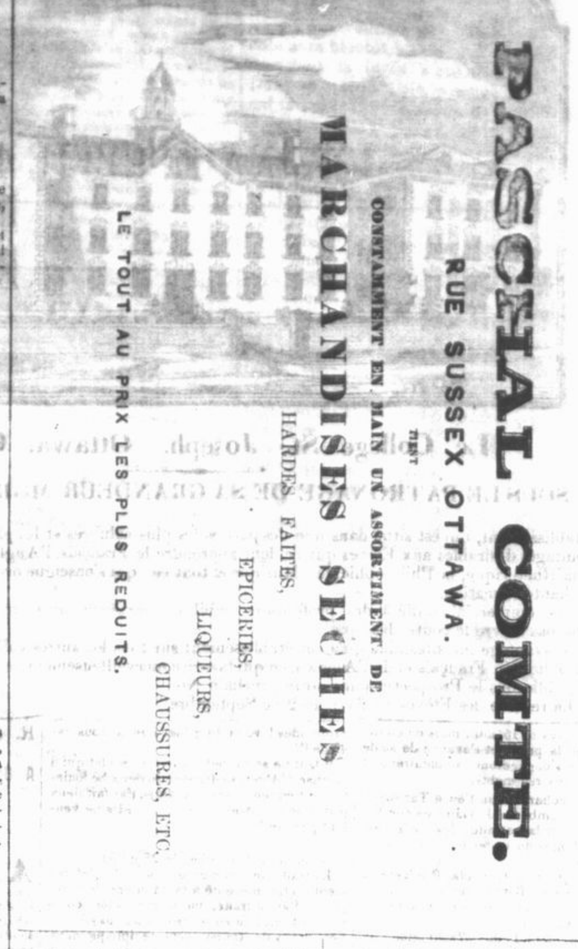
JNO. R. WHITE,
Ottawa, 15 avril, 1861. *Secretaire.*

Hotel National,

RUE SUSSEX,
TENU PAR M. LAFONTAINE.

Ou on reçoit des Pensionaires au mois et a la semaine.

TABLE ouverte à toute heure du jour. L'on trouve à ce restaurent en tout temps, huitres fraiches, et gibiers de toutes descriptions. Préparés dans un style à satisfaire le plus difficile.



PASCHAL COMTE.

RUE SUSSEX OTTAWA.

CONSTAMMENT EN MAIN UN ASSORTIMENT DE

MARCHANDISES SECHES

HARDES FAITES,
EPICERIES,
LIQUEURS,
CHAUSSURES, ETC.

LE TOUT AU PRIX LES PLUS REDUITS.

LA VUE! LA VUE! LA VUE!

UNE NOUVELLE DECOUVERTE

POUR

PRESERVER LA VUE.

LUNETTES PERISCOPIQUES,

Inventé par M. ARCHERS, Oculiste de l'Hopital de

L'UNIVERSITE DE LONDRES.

CES lentilles ne ressemblent aucunement à celles qui jusqu'à présent ont été mises en vente; le crystalde roche seul moulu d'après un nouveau procédé, entre dans la composition de ces verres; qui bien qu'ayant tous la forme concave peuvent être adoptés à toutes sorte de vues par l'**Opthalmoscope**, un instrument inventé par M. ARCHERS, au moyen de cet appareil la millionième partie d'un pouce de lumière dont tous les rayons sont concentrés dans un seul foyer, produit l'effet voulu; ces rayons convergent vers le centre de la rétine et lui facilitent ses fonctions.

Ainsi donc ceux qui ont la vue foible et qui désirent fortifier cet organe si délicat n'ont qu'à se présenter à

L'UNION HOUSE, OTTAWA.

M. ARCHERS donne ses lunettes pour essai pendant un mois, et l'argent sera remboursé aux personnes qui ne seront pas satisfaites.

Les verres sont de toutes dimension et peuvent être placés dans de vieilles montures.

Parmi les nombreux avantages qui militent en faveur de l'invention de M. ARCHERS.—Voici les principaux:

1°. Les personnes agées qui font usage de ces lunettes peuvent s'occuper à des ouvrages les plus délicats et des plus minutieux, soit à la clarté du jour ou de toute lumière artificielle sans nuire à leur vue.

2°. Ces verres peuvent durer toute la vie à une personne sans qu'il lui soit nécessaire de les changer.

3°. Le crystal de roche seul entrant dans la composition de ces lunettes, elles ne produisent aucune enflammation dans l'organe visuel mais au contraire le maintiennent dans un état de repos quelque soit la longueur de temps dont on s'en sera servi.

Ottawa, 7 août 1862.

SALON DE PERFUMERIE
DU
CHEMIN DE FER.

MM. MILES ET EDDIX,

PERRUQUIERS ET BARBIERS.

ONT l'honneur d'annoncer au public qu'ils ont ouvert un nouveau salon en dessous de l'Hôtel Champagne ou ils seront heureux de satisfaire leurs pratiques.

Ces MM. peuvent barbifier suivant l'art.

Il ont à vendre dans leur établissement tous les articles de toilette, tels que Savons, Eau-de-Cologne, odeurs de toutes espèces,

DE PLUS

Des instruments de musique, tels qu'ACCORDEONS, VIOLONS, &c., &c.

Ce SALON est tenu sur le même pied que celui qui a le nom

Salon du Prince de Galles.

RUE RIDEAU.

M. MILES est donc le BARBIER DES PRINCES et le PRINCE DES BARBIERS.

E. MILES ET EDDIX.

Ottawa, 7 janvier 1862

THOMAS PATTRSON

Importateur et Marchand de

Groceries,

EN GROS ET EN DETAIL

No 17
RUE RIDEAU, OTTAWA

OU l'on trouve VINS, Eau-de-vie, Gin, Esprit de Vin, &c., Ainsi que THES, Sucres, Tabacs, Epices, &c., &c., &c.

Ottawa 23 juin 1862.

SALON AMERICAIN.

Rue York.

TENU PAR

R. R. HAMILTON.

PORTE VOISINE DE L'HÔTEL MATTHEWS.

Tient constament huitres fraiches, liqueurs e toutes espèces, etc.

HOTEL
DE
DAN GOODE,
COIN DES RUES
RIDEAU ET ST. NICHOLAS
OTTAWA

M. GOODE tient tout ce qu'il y a de mieux en fait de

Vins,
Bieres,
Port.
Cidre,
Gin,
Brandy,
Cigares,
Huitres,
Poissons,
Volailles,
Fruits, &c.

EN GROS ET EN DETAIL.

Ottawa, 13 fév. 1862.

DOMENICO CHISACHI

Chapelier de premiere classe

TIENT CONSTAMENT LES

PELLETER

LES PLUS RICHES ET LES PLUS FINES

Dans son Grand Etablissement de la Rue

PRINCESS

VIS-A-VIS L'HOTEL DE LA CITÉ,

KINGSTON.

Ottawa, 15 janv. '62.

THE

OTTAWA CITIZEN

CE JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE ET HEBDOMADAIRE,

Est publié à l'établissement de la Presse à Vapeur,

Rue Rideau—Ottawa.

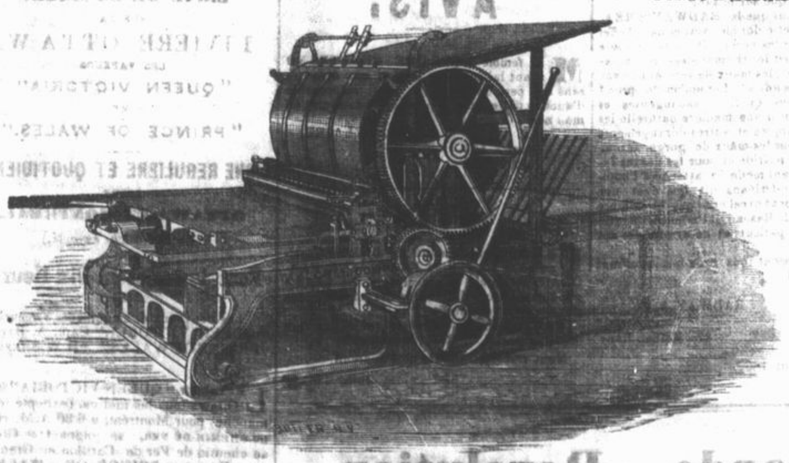
Le CITIZEN, semi-hebdomadaire, paraît tous les MARDIS et VENDREDIS, et est envoyé par la malle, ou par les courriers aux abonnés de la ville, à raison de TROIS PIASTRES par année payable d'avance ou QUATRE PIASTRES crédit.

Le CITIZEN de la semaine

est publié tous les SAMEDI matin—Prix: une piastre et demi ($1.50) par année ou $2.00 crédit.

LE COURRIER D'OTTAWA,

JOURNAL PUBLIE DANS LES INTERETS DES CANADIENS FRANCAIS DU CANADA CENTRAL.



Le Courrier d'Ottawa paraît le Jeudi de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement est de $2 00. par année payables d'avance, ou 2. 50. à la fin de l'année.

Toutes demandes d'abonnements, lettres correspondances &c., &c., doivent être adressées franco, au bureau du *Courrier d'Ottawa*

RUE RIDEU, VIS-A-VIS LA RUE SUSSEX,

ON PEUT AUSSI S'ABONNER POUR SIX MOIS A CE JOURNAL, EN PAYANT D'AVANCE $1. 00.

TARIF DES ANNONCES

LES ANNONCES SONT PUBLIÉS AUX CONDITIONS SUIVANTES SAVOIR:

Six lignes et au dessous, première insertion	50 Cts.
Pour chaque insertion subséquente	12½ "
Dix lignes et au dessous première insertion	75 "
Pour chaque insertion subséquente	20 "
Les annonces audessus de dix lignes seront publiées à raison de 8 cents la ligne pour la première insertion, et 2 cts. pour les insertions subséquentes.	
UN DEMI-QUARRE (10 lignes) par an	$12.00
UN QUARRÉ (20 lignes)	$20.00
POUR chaque carré additionnel	$16.
LES NOTICES SPÉCIALES et RÉCRÉOLOGIQUES paieront par ligne	10 "
☞ Les Correspondances d'un intérêt personnel paieront, par ligne	10 "

Les Ateliers Typographiques du "*COURRIER D'OTTAWA*," sont pourvus d'un matériel qui permet d'exécuter avec avantage pour ses propriétaires et satisfaction pour la clientèle, toute espèce de commande dans les genres suivants:

Livres, Brochures, Factums, Blancs, Circulaires, Cartes Funeraires, Cartes D'Addresses et Cartes de Visite, Pas-Cartes, Placards, Affiches, Tete de Comptes, Blancs pour Avocats, Recus de toute Description, &c.

N. B.—Toute commande venant de la campagne sera exécutée dans un court délai, et expédiée par la voie la moins coûteuse,—il faudra donner des instructions complètes par rapport au nombre de copies, à la manière dont on désire avoir l'ouvrage exécuté, et à la qualité du papier sur lequel on désire que le tirage soit fait.